

**Ma vie serait plus
belle avec toi**

Roman

Danièle Ludeau

Etienne, Patrick, la candidature

7h34. J'arrive au bureau. J'aime ça venir tôt. A cette heure-ci, personne encore. A part Renaud, Renaud l'obsédé du boulot, qui dormirait ici si on le laissait faire. De voir au bout du couloir son bureau allumé m'arrache un soupir. J'aimerais ne pas m'énerver mais il y a des jours où c'est difficile de prendre sur soi, d'aimer tout le monde ou de faire comme si. Et puis ce mec travaille plus que Patrick et moi, ses patrons, c'est agaçant à la fin. Sans m'asseoir, j'allume mon PC tout en enlevant blouson et écharpe que je pose au dos de mon fauteuil. Bon, je vais adapter ma face de carême, aller me chercher un café et le saluer en passant.

Se faisant, j'entends le bruit caractéristique du gobelet qui tombe et trouve le loustic devant la machine à café. Bonjour Etienne. Bonjour Renaud, t'as encore dormi ici ? Il se marre. Non non, mais je dois boucler le dossier Costib, je préfère ne pas prendre de risque. Je hoche la tête sans répondre, engage de la monnaie et me fait couler un café serré sans sucre. Nous échangeons des banalités puis bonne journée Renaud et je retourne dans mon bureau. Il est consciencieux, on ne peut pas le lui reprocher, mais ça ne me le fait pas trop le genre cycliste vissé sur son vélo, la tête dans le guidon ; c'est des coups à ne plus voir la route et à se casser méchamment la gueule. Avec Renaud il y a toujours un col à grimper, une route à descendre à fond la caisse, un sprint à gagner. Et surtout un podium où seule la plus haute marche est digne. Bon, les gagners ne me dérangent pas mais il faut savoir aussi rouler avec le peloton, faire des pauses, respirer, regarder le paysage et se satisfaire du bas du podium, voire de l'absence de podium. Faudra quand même que je lui en parle. Mais c'est pas le moment, j'ai autre chose à faire dans l'immédiat.

Priorité des priorités : recruter un.une assistant.e pour Alban, avant qu'il nous explose une valve. Hier Françoise a posé une pile de CV sur mon bureau, que je n'ai pas eu le temps d'éplucher. Ça va, la pile n'atteint pas le plafond, Françoise a opéré un sérieux premier tri.

Je vais m'y coller tout de suite, avant que ça commence, que tout le monde arrive, que le téléphone sonne, que les mails tombent, que les problèmes se posent, que les solutions se gondolent. C'est mon objectif de la journée. Première sélection sommaire. Pile de droite : à creuser. Pile de gauche : à remercier. Post-it avec mes commentaires sur les CV retenus pour opérer la seconde sélection. Le but c'est de convoquer seulement deux trois candidats, au pire quatre, mais les bons. Pas de temps à perdre avec des entretiens à ne plus finir.

Premier CV : joli faciès, expérience correspondant à nos critères, deux gosses encore jeunes => pile de droite avec post-it : qui récupère les gamins le soir ? Le mari, une nounou, une grand-mère ? Parce que partir *impérativement* et *systématiquement* à 17h00, ça ne peut pas toujours coller ; parfois l'entreprise a, elle aussi, des impératifs.

Deuxième CV : un homme, pas de photo (on s'en fout, même si on en demandait une) 49 ans, expérience intéressante, licenciement économique => pile de droite avec post-it : voir âge/équipe. Nos équipes sont plutôt jeunes. Sauf Alban qui lui a 51 ans, qui en paraît 60 mais qui n'aime pas ceux de son âge, les vieux qu'il dit. Mais si le candidat est jeune à l'intérieur, ça peut passer ; c'est lui Alban qui le dit. Nous lui avons proposé d'assister aux entretiens mais il a décliné. Je suis nul à ce jeu-là nous a dit-il, je vous fais confiance. Et pis j'ai vraiment pas le temps.

Troisième CV : une femme, 38 ans, regard hautain et dur, CV bavard, ronflant - gonflé ? => pile de gauche. Pas le truc de

la maison les gendarmettes qui ont tout vu tout connu et qui veulent tout régenter.

Je ne devrais pas m'attacher au physique et ne pas m'attarder sur les photos mais je le fais quand même. Ça ne changera rien au choix : si la personne est compétente, dynamique, sympa, elle pourra être moche ou loucher ou peser cent kilos, on la prendra. Mais, honnêtement, à compétences égales - quand il s'agit d'une fille parce que pour les gars on s'en fout, ça peut paraître sexiste et ça doit l'être mais c'est la vérité et, faut être honnête, ça se passe encore comme ça, peut-être pas partout mais presque - à compétences égales je disais donc, si elle est jolie, elle aura la préférence. Quoique jolie ne soit pas tout à fait exact, je dirais plutôt sympathique, avenante, souriante.

Et puis du moment qu'on demande dans l'annonce de joindre une photo, autant les regarder. Photo, pas photo, c'est toujours le dilemme. Moi je suis pour, ça permet quand même un premier contact. D'ailleurs c'est amusant de comparer la physionomie des candidats à leur photo quand on les rencontre. Certains ont triché : la photo date. Certains ne sont pas photogéniques et sont mieux au naturel, beaucoup mieux. Et le contraire est vrai aussi. D'autres encore joignent une photo vraiment moche qui ne les met pas en valeur, imprimée à la maison, mais ça je peux comprendre : la recherche d'emploi a un coût. Pas toujours évident. C'est pour ça que quand il n'y a pas de photo, je n'en tire aucune conclusion.

Je continue mon épluchage. Françoise a bien fait son boulot, la plupart des CV sont intéressants. Sciemment - je la connais - elle a glissé des candidatures rébarbatives pour me donner l'impression que j'opère un choix.

J'en suis à mon huitième CV que je pose sur la pile de droite quand je suspens mon geste, les yeux sur le suivant, sur le neuvième CV, sur la photo du neuvième CV précisément.

Mon cœur ronronnait et soudain s'affole de ce débordement d'adrénaline qu'il doit gérer comme il peut. Déclenchement de

l'alerte rouge à l'intérieur. Je ne m'attendais tellement pas à ça.

Je connais ce visage. Dire que je le connais est un euphémisme. Mon cœur cogne contre mes côtes et secoue ses barreaux comme un damné.

*

Madame, Monsieur,

Votre annonce parue ce jour dans Ouest France sous la référence 028475 a particulièrement retenu mon attention. Le poste d'assistante de chef de projet proposé correspond en effet à mes aptitudes et à mes aspirations.

Diplômée d'un BTS assistance en gestion, j'ai à mon actif près de huit années d'expérience dans le domaine. Au cours de ma dernière mission, j'ai eu l'opportunité de parfaire mes connaissances en termes de gestion administrative et d'acquérir de solides compétences au travers des tâches qui m'ont été confiées telles que participer à l'organisation logistique... etc etc etc.

*

Eloïse.

Je fixe la photo. Rapidement mes yeux s'en détachent pour lire le nom : Eloïse Morand. Le même nom. Elle n'est donc pas mariée... Non crétin, le nom ça veut rien dire, peut bien vivre maritalement, être pacsée. Ou mariée et avoir gardé son nom de jeune fille. Sa situation familiale n'est pas précisée. C'est ça les nouveaux CV. Je devrais lire le sien de CV mais j'ai du mal à regarder autre chose que son visage. De toutes façons son parcours, je le connais. Enfin, en partie du moins. Jusqu'à une certaine période.

Ah putain, si je m'attendais à ça...

Je m'appuie contre le dossier de mon fauteuil, les bras sur les accoudoirs, les mains ballantes je reste sans bouger

quelques secondes puis je m'avance, pose les coudes sur le bureau et me prend la tête dans les mains.

L'autre là, derrière ses barreaux, s'en donne à cœur joie. Il joue les coqs, se gonfle, prend toute la place et empêche mes poumons de ventiler. Du coup, je manque d'air.

Je me lève, tourne le dos au bureau, inspire par le nez, expire par la bouche, enfouis mes mains moites qui tremblent dans mes poches et regarde la rue, neuf étages plus bas, où le trafic est maintenant à son comble.

Eloïse...

Je ne vois pas la Loire de mon bureau, j'aurais bien aimé. On la voit du bureau de Patrick. Quand j'ai envie de me changer les idées, de réfléchir, de me reposer un peu le cerveau et qu'il est absent, je vais dans son bureau. En fait, même quand il est là, j'y vais s'il est dispo et du coup on discute de boulot ou pas, ou on se tait, c'est selon. J'aime la Loire, de la voir couler me calme.

Pas ce matin. Inutile d'aller chez Patrick, la Loire ne peut rien pour moi. Je porte mes mains dans mes cheveux, sur mon visage que je masse un instant. *Respire mon gars, respire.* Je ferme les yeux, m'enferme la tête dans les bras et les mains.

Eloïse.

Je croise les bras bien serrés contre mon torse, les mains sous les aisselles. Et j'arpente mon bureau de long en large en travers. J'ai fermé la porte pour que personne ne soit témoin de ma confusion.

De deux choses l'une : où je pose son CV sur la pile de gauche et l'affaire est classée, où je le pose sur la pile de droite et je devrai assumer. Ce serait absurde de ne pas la convoquer, je la connais, on a travaillé dans la même boîte tous les deux, je sais comment elle bosse, je sais ce qu'elle

vaut, je sais qu'elle conviendra à Alban, qu'elle sera efficace rapidement, qu'ils s'entendront bien. Cheval gagnant à tous les coups. Décision professionnelle. Strictement, purement professionnelle.

C'est ça enfoiré. Une décision purement professionnelle. Arrête de te raconter des histoires.

Je reviens m'asseoir, reprend le CV dans mes mains, le rapproche de mes yeux : c'est bien elle, avec comme un voile dans le regard, malgré le sourire. De l'index je masque le bas de son visage : oui, pas de doute, ses yeux sont tristes. Et les joues un peu creuses. Malgré moi, mes doigts caressent la photo. Eloïse. J'ai du mal à détacher mes yeux des siens. Maintenant j'ai le cœur qui saute comme un cabri et moi aussi j'ai envie de jouer les biquets et de caramboler dans le bureau en hurlant de joie.

Eloïse ! Eloïse ! Eloïse !

Il faut qu'elle bosse chez nous. Il le faut !

Je vais demander à Françoise de la convoquer avant toutes les autres. Pour demain si elle peut. Ou même ce soir. Avant ce soir ? Non, je sais que Patrick ne sera disponible qu'en fin d'après-midi. Et je veux que ce soit lui qui la reçoive à l'entretien. Je ne viendrai qu'à la fin, pour ne pas la prendre en traître, qu'elle sache pour qui elle devra travailler. Oui, c'est ça, on va faire comme ça. Avant il faudra que j'explique à Patrick qui elle est par rapport à moi, normal. Si elle accepte le poste, ça nous gagnera du temps, nous n'aurons pas à rencontrer les autres candidats. Ouais, je vais faire comme ça.

Et si elle refuse de travailler ici ? Pour moi je veux dire. Il faut l'envisager. Evidemment je comprendrai. J'aurais du mal à me faire à l'idée mais je comprendrai. Je comprendrai je comprendrai... Non, arrête de te raconter des histoires, ça aussi c'est faux, archi-faux ! *Tu comprendrais rien du tout.*

Et même si tu comprenais, t'accepterais pas, je te connais mon garçon.

Et pourtant, si je ne veux pas me prendre un grand coup de manivelle dans les dents, il faut que j'envisage sérieusement qu'elle puisse refuser le poste.

Qu'elle le refuse à cause de moi.

Plus tard, j'explique à Patrick pourquoi nous devons embaucher Eloïse, elle et pas une autre. Je lui parle d'abord de l'Eloïse professionnelle, son état d'esprit, sa capacité de travail, ses compétences et tutti quanti.

- Super ! Appelle-la directement, on gagnera du temps.

- Euh... c'est ça dont je voulais aussi te parler Patrick. Le mieux est qu'elle vienne ici sans savoir que... je co-dirige la boîte. Que ce soit toi qui la reçoives en quelque sorte.

- Ah ?...

- Oui, parce qu'en fait, Eloïse et moi on s'est connu en dehors du contexte professionnel.

- Je vois. And what's the matter ?

- On s'est... vus pendant deux ans, à peu près, et puis je... je l'ai laissée tomber. Ça te fait rien si je te raconte pas tout de l'histoire ? Ce n'est pas la partie la plus glorieuse de mon existence.

- Comme tu veux mon grand mais si je comprends bien sans que tu m'expliques tout, elle aurait des raisons de t'en vouloir ? Je baisse la tête, les mains dans les poches. Depuis le début de cette partie de la conversation, j'arpente fébrilement son bureau et Patrick me regarde faire, un sourire en coin.

- Ça se pourrait...

- Génial. C'est top. Si elle doit massacrer ton visage de beau gosse et que tu ressembles plus à Frankenstein qu'à Brad Pitt, je devrais mener tous les autres entretiens, voir tous les clients durant le temps que potentiellement tes pansements les rebutent, t'enfermer dans ton bureau pour ne pas stresser nos collaborateurs...

Je rigole un peu, jaune, et lui dis que ça n'arrivera pas, que c'est pas une fille comme ça. On se met d'accord : il la verra en premier, mènera l'entretien, la convaincra d'accepter le poste. J'interviendrai après, quitte à démolir son joli château de cartes.

D'un coup il devient sérieux comme un juge, se lève, fait le tour de son bureau et, un doigt pointé sur ma poitrine, ses yeux me vrillant, il me dit qu'il veillera au grain. Je comprends au quart de tour ce qu'il entend par là.

Patrick, je le connais depuis quelques années maintenant, bientôt sept ans. En fait, on a travaillé ensemble, chacun dans sa partie - lui assurait la gestion, la finance et moi le marketing - ce qui nous a permis de nous pratiquer professionnellement et de nous apprécier. On a monté notre boîte il y a quatre ans. Au départ on était trois, lui, Françoise et moi, plus trois gars en freelance, deux commerciaux et un gestionnaire. Aujourd'hui on se retrouve à trente deux dont cinq seulement en freelance. La boîte fonctionne plutôt bien, avec des hauts, avec des bas. Mais globalement les chiffres montent. Nous sommes dans un secteur en voie de développement, nous avons su prendre le train quand il démarrait, c'est tout, et offrir aux entreprises les services dont elles avaient, ont et auront besoin. Nous aurions pu nous planter et ça n'a pas été le cas. Un coup de pot disent certains. Du flair à notre avis, juste du flair et du bon. Et les compétences indispensables, du professionnalisme.

Nous sommes associés mais pas seulement, nous sommes potes. Nous nous épaulons, pour tout. Il peut compter sur moi et moi sur lui. Je connais sa vie, sa femme, ses gosses. Il connaît ma vie, ses déboires. Et pourtant, pourtant il ne sait pas tout de moi, la preuve : je ne lui ai jamais révélé l'existence d'Eloïse. Pourquoi ? Oh je sais bien pourquoi...

J'en suis là de mes réflexions quand il m'interrompt :

- T'as travaillé avec elle à Tours tu disais ?

- Mmmm.

- Donc, quand t'es venu bosser sur Paris, tu la voyais toujours ?

- Oui. Pourquoi ?

- Non non, je demandais ça comme ça.

Il a le petit sourire de celui qui ne se laisse pas abuser. Je sais exactement à quoi il pense à cet instant précis et d'un coup ne suis pas trop à l'aise.

Quand je suis allé bosser dans cette boîte à Paris, Eloïse et moi on se voyait déjà régulièrement et on a continué. Assez rapidement, j'ai sympathisé avec des collègues dont Patrick, et passais une partie de mon temps libre avec eux pour une bière en terrasse, un resto, des parties de squash, des séances de ciné, une expo... Sans m'en parler ouvertement, ils avaient fini par soupçonner que je passais certains de mes week-ends avec une fille ; la seule fois où ils avaient évoqué le sujet, je leur avais laissé entendre que c'était une histoire sans importance. J'ai pas été honnête sur ce coup-là. Ni avec eux ni avec moi ni avec elle ni avec... Avec personne. C'est vrai aussi que ça ne les regardait pas vraiment. On était copains, d'accord, mais de là à leur faire des confidences. Je suis assez secret comme garçon.

Avec Patrick, on n'était pas encore amis. On se voyait de temps en temps avec d'autres mais il avait sa vie, j'avais la mienne. Et je dois avouer qu'au début, je l'appréciais modérément. Pas professionnellement non, bien au contraire, au boulot il m'impressionnait. Quand je dis que je l'appréciais modérément, je veux dire personnellement : il ne cachait pas ses accointances cathos et je dois avouer que je considérais cet aspect avec circonspection. Un a priori plutôt con maintenant que je connais bien Patrick mais c'est comme ça. J'ai jamais aimé les cathos. Plus exactement certains cathos,

pas tous. Disons les cathos purs et durs, les intégristes, ceux qui considèrent les non croyants dans l'erreur. Moi je respecte la foi, alors j'apprécie que les croyants respectent ma non croyance. Enfin bref, nous n'étions pas amis lui et moi, juste potes on va dire.

Et puis un jour il y a eu cette invitation à venir passer un week-end prolongé dans la maison de campagne de ses parents. Nous étions une douzaine et l'ambiance a immédiatement été juste comme il faut, quand les gens se sentent bien entre eux et qu'il n'y a pas de faux-semblants. Et peut-être parce qu'il était détendu, hors travail, j'ai découvert en Patrick un type qui aimait recevoir, manger, rire, danser, raconter des conneries. Et boire autant que les autres. Un fêtard fini. Je l'ai regardé autrement, l'amitié a fait le reste. On s'appréciait déjà dans le cadre du boulot, maintenant on s'évaluait en tant que personnes et on s'estimait, on se découvrait des points communs, des intérêts communs, des rêves communs.

Ensuite, petit à petit, il y a eu cette même envie, d'abord lancée comme une boutade, de créer une boîte, de partir de Paris pour mieux vivre, et l'idée a germé de se lancer dans l'aventure, pour de bon, ensemble. Il avait de la famille à Nantes, il connaissait donc la ville, moi non mais la proximité de la mer me plaisait bien ; on a décidé de venir s'y installer.

On a alors tout partagé : l'enthousiasme, les espoirs, les désillusions, les déceptions, les coups durs, les nuits blanches, les engueulades, les premiers succès. On s'est saoulé au champagne pour notre premier gros contrat.

Je suis chez lui comme chez moi, il y a toujours mon couvert si je veux manger, un lit si je veux rester dormir. Ses enfants m'appellent tonton Etienne et il m'arrive de les garder quand Patrick et sa femme veulent se faire un ciné ou une soirée en tête à tête. Patrick, sa femme et leurs gosses, c'est ma famille, ma véritable famille, celle de mon choix.

Pourtant, jusqu'à ce que j'y sois obligé, jusqu'à aujourd'hui je n'avais jamais parlé d'Eloïse à Patrick. Et je sais bien pourquoi : j'ai honte de cette partie de ma vie. A tous les points de vue.

Etienne, Françoise, l'avant entretien

- Françoise ?

- Oui Etienne ?

- Tu pourrais appeler cette candidate pour la convoquer cet après-midi ?

- Pas de problème, je m'en occupe tout de suite. A quelle heure ?

- C'est Patrick qui la recevra, vérifie ses dispos sur son agenda mais d'après lui, il n'a pas de rendez-vous.

Et j'ajoute très vite :

- Moi je la verrai après.

Au ton de ma voix, Françoise me jette un regard perplexe mais ne fais aucun commentaire. Je lui donne le CV et elle décroche déjà son téléphone pour appeler quand, voyant que je reste dans son bureau, elle me demande si j'ai besoin d'autre chose.

- Mouais... j'aurais besoin de te parler.

- De me parler... de quoi Etienne ? Qu'est-ce qui te tracasse ? Tu m'as l'air bien fébrile...

Pas besoin de tartiner pendant des heures avec Françoise : elle me connaît suffisamment pour comprendre ce que je n'exprime pas.

- Je voudrais te parler de la candidate en question.

Elle se cale dans son fauteuil, me jette un œil perspicace, reprend le CV qu'elle avait posé sur son bureau, le parcourt rapidement et trouve l'information.

- Société Desprès à Tours... Tu la connais, t'as bossé avec elle, c'est ça ?

J'opine. Puis je ferme la porte, prend une chaise et m'assoie à califourchon en face de Françoise.

- On va l'embaucher. Je sors de chez Patrick, il est d'accord. Je la connais, c'est une bosseuse, ça collera avec Alban et on

va tous gagner du temps. En espérant qu'elle soit disponible tout de suite.

- Et bien alors, tout va bien non ? Où est le problème ? Oh attends, Etienne... j'ai compris. Tu n'as pas que travailler avec cette... - elle cherche le nom - Eloïse Morand, c'est ça ?

A mon regard, elle comprend qu'elle a touché en plein dans le mille et penche la tête sur le côté.

- Tu me racontes ?

Quand je disais qu'avec Françoise les tartines étaient vite beurrées...

Je ne dirais pas de Françoise qu'elle est comme une mère pour moi, ça la ferait hurler et elle aurait raison : elle n'a pas l'âge d'être ma mère, elle a seulement douze-treize ans de plus que moi. Mais nos rapports sont ceux d'une mère avec son fils ou d'un fils avec sa mère. Toujours attentive, elle sait écouter sans porter de jugement, elle sait aussi poser les bonnes questions, celles qui vous font chercher les bonnes réponses, elle pose des pansements là où ça saigne. Et elle cuisine des plats en sauce, des tartes, des tourtes, des cakes, des gâteaux, des crèmes, du pain. Manger chez elle c'est saucer son assiette, se lécher les doigts sans vergogne, se resservir deux fois et prendre dix kilos en un seul repas. Elle est à l'image de sa cuisine d'ailleurs : abondante et moelleuse.

Toujours élégante, toujours bien coiffée, toujours bien maquillée, on pourrait la prendre pour une bourgeoise avec des principes bien arrêtés et on aurait tout faux : j'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi ouvert, d'aussi tolérant, acceptant les petits travers des uns et des autres et ne les jugeant pas. Françoise est quelqu'un de bien et je l'aime. J'ai déjà dit à son mari que la monogamie devrait être interdite avec une femme comme Françoise, que tant de trésors pour un seul homme, c'était du gaspillage, de la gourmandise poussée à l'extrême et je l'ai traité de gros nanti. Ça les a

fait hurler de rire tous les deux. Eux aussi sont mon autre véritable famille.

On s'est connu à Paris. Elle était déjà mon assistante et, bien avant que nous ayons pris notre décision Patrick et moi, je lui avais parlé de ce projet de monter une boîte en province. Quand je l'ai informée que nous passions du rêve à la réalité, elle m'a dit :

- Vous aurez besoin d'une assistante ?

- Oui, bien sûr.

- Alors si tu veux bien, je viens avec vous.

- Eh bien... avec grand plaisir mais Jean, il est d'accord, vous en avez parlé ?

- Jean ? Evidemment qu'il est d'accord ! D'autant qu'avec son métier, il n'aura aucune difficulté à se recaser. Et Paris, nous aussi nous en avons soupé.

- Mais tu sais, dans un premier temps, on pourra pas te donner un salaire comme ici.

- M'en fous ! Je veux respirer de l'air pur. Et la mer c'est bon pour les varices. T'inquiète pas pour moi mon grand.

Elle avait marqué un petit temps d'arrêt avant de poursuivre :

- Dis-moi, vous me payerez quand même pas au SMIC ?

- Non, tu penses bien ! Beaucoup beaucoup moins.

- Dans ces conditions, tu peux dire adieu à mon gâteau au chocolat. A toi de voir.

Elle m'écoute sans m'interrompre, le menton appuyé sur ses deux mains croisées. Quand j'en arrive à la presque fin de mon histoire, elle a comme un haut le corps, recule son fauteuil, ouvre grand les yeux d'incrédulité et me souffle :

- Tu n'as pas fait ça Etienne ?

Je la regarde avant de baisser la tête. Je n'ai rien à ajouter pour ma défense. Je suis pitoyable, je le sais. Pour la première fois depuis qu'on se connaît, Françoise me juge et son verdict n'est pas en ma faveur. Maintenant elle est en colère, elle siffle.

- Je me demande ce qui vous passe des fois par le crâne à vous les hommes !

Je me garde bien de lui dire que dans le crâne des femmes, parfois ce n'est pas mieux. Ce n'est *vraiment* pas le moment.

Elle se lève, se plante devant la fenêtre et se croise les bras dans une position de repli, de rupture des pourparlers, de refus de toute négociation.

- Laisse-moi Etienne. J'ai besoin d'être seule maintenant. Nous en reparlerons plus tard mais là, j'ai juste une envie : te balancer mon PC à la tête ! Alors vas-t'en ! Et ferme la porte derrière toi.

Elle se retourne : dans les yeux elle tient un missile prêt à me propulser une roquette qui m'explosera la tête et le reste.

Je m'exécute, je sors.

Pitoyable, je suis pitoyable. Décevoir Françoise, c'est un prix cher à payer.

Eloïse, Etienne, Patrick, l'entretien

Je suis convoquée ! J'arrive pas à y croire.

Le poste a l'air bien, vraiment bien ; si j'en crois l'annonce, il correspond pile à mon profil, c'est sûr. Pourtant, j'avais répondu à l'annonce sans conviction. Faut dire que l'optimiste et moi depuis quelques temps, on fait chambre à part, plus de galipettes nous deux. Trop beau pour être vrai je me disais. Et bien j'avais tort : j'ai rendez-vous à 17h30. La boîte n'est pas très loin de là où je bosse en ce moment. La femme qui m'a appelée hier - sympathique, voix chaude - m'a demandé si je pouvais venir le soir même. Après deux secondes de réflexion, j'ai refusé, je n'étais pas prête et je me sentais moche dans mon jean et mon cardigan avachi. Elle m'a alors proposé un rendez-vous pour ce soir, que j'ai accepté, et m'a dit que je rencontrerai un des deux associés, Patrick Dujardin.

Hier je voulais avoir un peu de temps pour me préparer. Ce que j'ai fait avec application jusqu'à presque minuit. Par contre je n'ai pas pu chercher des infos sur la boîte, je n'ai pas Internet chez moi. Et au boulot, pas une seconde pendant la journée pour pianoter. Tant pis.

Toute la journée, en arrière fond, je n'ai pensé qu'à ce rendez-vous. Ce qui me chagrine, c'est que je n'aurai pas le temps de rentrer chez moi pour prendre une douche, me changer, me remaquiller, me requinquer physiquement, mentalement. Je n'ai que le temps de me rendre au rendez-vous. Après une journée de boulot, je serai moins fraîche, mes huit heures incrustées dans la peau et les neurones, je risque la contre-performance. Tant pis. Pas le choix. Je compte sur l'adrénaline pour me booster.

Ce matin je me suis habillée genre hôtesse de l'air. Ils se sont même foutus de moi aujourd'hui, gentiment. C'est vrai que

je me sens déguisée. Seule la chef de service m'a dit que ça m'allait bien mais vu son style coincé, je ne l'ai pas pris pour un compliment.

17h25, je suis devant le porche de l'immeuble, *mon p'tit panier sous mon bras (c'est ça, chantonne dans ta tête pour te donner du courage)*. Bâtiment relativement neuf, moderne, net, un immeuble quelconque quoi. 9^{ème} étage. Je prends l'ascenseur, jette un œil dans le miroir - *Souris !* - me tourne le dos et m'astreins à respirer calmement. Je me sens fiévreuse. Les portes s'ouvrent, je regarde à droite - loupé - à gauche : société PD&EB. C'est là. La porte est vitrée, je la pousse et me retrouve dans un large couloir clair, avec des belles photos aux murs, des paysages pour ce que j'en vois.

Une nana cordiale à en être belle se trouve derrière un bureau moderne, à droite de l'entrée, un casque sur la tête. Je la salue et lui dis avoir rendez-vous avec Patrick Dujardin. Avec un grand sourire qui fait du bien à mes nerfs, elle appuie sur une touche, annonce mon arrivée dans son casque et me sourit *Patrick va venir tout de suite*.

Effectivement, à peine trente secondes après, le Patrick en question, taille moyenne, lunettes à monture noire, cheveux noirs avec une mèche lui balayant le front, sourire chaleureux, se pointe et me donne une poignée de main comme je les aime : franche. Il me sourit et me regarde dans les yeux. Pas furtivement, non. Un regard bien appuyé, chaleureux, un regard qui met en confiance. Premier contact positif. La boîte me plaît et je le sens bien ce Patrick.

A son invitation, je le suis dans une petite salle de réunion, retire mon manteau qu'il prend courtoisement et accroche au portemanteau, m'assoie, décline le café, le soda, le verre d'eau qu'il me propose, et l'entretien commence.

Des entretiens j'en ai eus assez pour en connaître la gymnastique. Je les prépare toujours à fond, par écrit ;

j'imagine des questions et leur réponse, grâce à un bouquin qui donne des ficelles. Toujours positiver et rassurer. Ça marche, pas toujours bien sûr mais souvent. Le plus dur dans la foire à l'emploi, c'est de décrocher un rendez-vous.

Ceux qui embauchent, souvent ça n'est pas leur métier - à moins de tomber sur un DRH, et encore ne sont-ils pas tous subtils ces animaux-là, on les voit parfois venir de loin avec leurs questions vicieuses - et à questions vicieuses, réponses viciées, il suffit de connaître la mécanique. Tu veux connaître mes points faibles ? Pas de problème, j'en ai à vendre. Par contre, tels que je vais te les présenter, ils vont te faire bander mes points faibles, tu vas en redemander, tu vas les acheter, en vouloir des kilos. Tu n'es pas convaincu que je sois la candidate pour un tel poste ? Et bien je peux te dire que ça va changer en quelques secondes, bientôt tu n'imagineras plus la vie de ta société sans moi. Combien de temps il me faudra pour être performante ? Aucun, tu vas voir : dès maintenant parce que ce poste, tu vas me l'offrir même si tu ne le sais pas encore.

Recruter est un exercice difficile des deux côtés, un enjeu pas mal périlleux pour celui qui veut décrocher le poste mais pas seulement : celui qui embauche n'a pas trop le droit à l'erreur. S'il se plante, c'est du temps et de l'énergie à réinvestir. La personne embauchée ne donne pas satisfaction ? Souvent il faut attendre la fin de sa période d'essai, la renouveler éventuellement avant de prendre la décision de s'en séparer et faire alors appel au numéro deux qui, par chance, est encore disponible, sinon tout est à refaire.

Des entretiens j'en ai eus mais celui-là, je le positionne tout en haut du podium. Ce n'est pas un entretien mais une conversation. Patrick Dujardin s'assoie non pas en face de moi mais à ma droite, le dos bien calé dans son fauteuil, ne glisse pas ses jambes sous la table mais les croisent devant lui avec décontraction. Pourtant, rien de nonchalant ni de

négligé. Juste une attitude de confiance. Il est ouvert, détendu, un sourire permanent dans les yeux. Il n'a aucun papier avec lui, pas un stylo et pas mon CV sous les yeux. Pourtant il connaît mon parcours.

D'instinct je m'adapte : je pose mon sac sans en sortir mon calepin, m'assois face à lui, pose les avant-bras sur les accoudoirs, et lui souris en attendant la première question.

Il attaque gentiment :

- Orléans, Tours, Nantes. Vous ne vous éloignez jamais de la Loire...

- Mon but est d'atteindre la mer. J'y suis presque.

- Un peu comme les saumons en quelque sorte mais dans l'autre sens.

- Je suis du signe du Poissons.

Connivence souriante. La conversation sera ensuite plus sérieuse mais toujours sur le même registre, détaché et profond à la fois, celui que des amis peuvent adopter pour parler de sujets qui leur tiennent à cœur, qui ne soient ni graves ni conflictuels ni passionnels, juste des propos qui expriment ce que vous êtes fondamentalement.

D'emblée lui et moi nous sommes en phase : mêmes idées, mêmes conceptions du travail, mêmes façons d'envisager la vie. Il me parlera de la société, du poste, du chef de projet, sans plus, comme si tout ceci n'était qu'anecdotique au fond, que l'essentiel était déjà dit. Brièvement je raconterai ce que j'ai fait jusqu'à présent et pourquoi je me retrouve à 31 ans sans emploi stable, à Nantes. Je ferai court - ma vie privée ne regarde que moi.

Ce que je retiens de cet instant, c'est que cet homme me donne immédiatement envie de travailler avec lui.

Maintenant, je comprends.

Sur le moment je me suis dit qu'il fallait un sacré talent pour mémoriser le parcours d'une candidate sans avoir besoin de se référer à son CV. A présent que je le connais, que je l'ai vu évoluer dans son univers, je reconnais

qu'effectivement il a du talent Patrick. Qu'il se soit prêté à cette comédie n'altère en rien sa capacité de travail, de mémoire, d'analyse. Il n'empêche que je comprends pourquoi il connaissait si bien mon parcours professionnel. Et pourquoi cet entretien était une contrefaçon, une caricature.

A la fin de notre conversation, il me dit qu'en ce qui le concerne, sa décision est prise. Je m'étonne :

- Si vite ? (*Les autres candidats seraient-ils nuls à ce point ?*)

Il sourit imperceptiblement : Oui, si vite me répond-il. Nous gagnerons tous du temps.

Après tout, si je dois vraiment être la meilleure... Et leur façon de recruter ne me regarde pas.

Alors que je lui taperais volontiers cinq doigts de la main pour conclure le marché et marquer mon enthousiasme, il décroise les jambes et se penche vers moi, les bras posés sur les cuisses :

- Mais, ajoute-il encore, (et là je me contracte, mon sourire aussi : c'est quoi ce "mais" qui se pointe sans crier gare, qui se met en travers de mon chemin ?) avant que nous prenions une décision définitive, vous et moi, vous devrez rencontrer mon associé.

Aïe.

Là je tends les épaules : l'autre, son associé, ça va être un introverti, un renfrogné, celui qui ne sourit jamais - le **yin et le yang** en quelque sorte - celui qui voit toujours les choses en noir, qui chipote sur tout, qui, parce qu'il a peur en fait, s'arrête sur un détail qu'il va décortiquer comme il ferait d'un crabe dont il ne voudrait pas laisser une miette comestible quand toi t'as fini de les bouffer tes crustacés et que tu le regardes faire jusqu'à t'écœurer et détester des fruits de mer toute ta vie durant.

Ou alors ça va être un misogynne pur et dur, celui dont le sexisme est toujours plus fort que tes meilleurs arguments. Tu as tort d'être une femme, point. Avec ce mec là, il ne faut

pas avoir trop d'aplomb, il ne supporte pas. Il faut le reconnaître implicitement pour ton maître. Le souci avec moi, c'est que quand je tombe sur ce genre de loulou, je piaffe, je renâcle, je secoue ma tête de jument indocile et revêche, je montre les dents, je roule des yeux et je sais d'emblée que ça ne collera pas. Je le sens dans ses questions, ses allusions au fait que je suis jeune, que je n'ai pas encore d'enfant, que j'en aurai sûrement un jour, que je serai moins disponible quand j'en aurai... Ben ouais Ducon, les gosses, la plupart du temps c'est encore les femmes qui s'en occupent et si les mecs s'y mettaient pour moitié, les nanas seraient plus disponibles pour leur job !

- Très bien, acquiesce-je alors que je n'en pense pas un mot. Je le rencontre maintenant ?

Patrick incline légèrement la tête. Et, un bref instant, son sourire joue la neige au soleil. Oui, manifestement je le rencontre maintenant l'associé et ça va pas être de la tarte. Patrick se lève, me donne une poignée de main solide, retient la mienne de main un instant et me dis à bientôt, presque dans un murmure.

*

Quand je rentre dans la salle, Eloïse se tient debout, face à la fenêtre, les mains derrière le dos. Ensemble gris, jupe au genou, veste légèrement cintrée, sobre et chic. Pas son genre, clairement une tenue d'entretien d'embauche. Sa coupe de cheveux est toujours la même mais des mèches semblent plus claires. C'est fou les détails qui s'impriment d'eux-mêmes dans votre rétine.

Elle se tourne aussitôt qu'elle entend la porte s'ouvrir, pour me faire face, un sourire incertain sur les lèvres.

Qui meurt aussitôt. Oui, son sourire meurt. Elle chancelle.

Et aussitôt après qu'ils se soient posés sur moi, ses yeux cherchent une issue. Ils me font l'effet d'un insecte pris dans un piège, derrière une vitre, à voler dans tous les sens pour s'enfuir, partout sauf où il faudrait. Elle se penche sur son sac qu'elle attrape maladroitement et là j'interviens, je lui demande doucement de s'asseoir, de m'écouter, je referme la porte à laquelle je m'adosse, mon cœur à deux doigts d'implorer. J'ai trop peur qu'elle s'envole sans entendre ce que j'ai à lui dire.

D'abord elle ne bouge pas, seules ses lèvres le font sans qu'aucun son n'en sorte. Elles tremblent quoi. Elles sont blanches et elle aussi. Plus une goutte de sang dans ce visage. Je vois qu'elle prend sur elle, que petit à petit sa respiration se calme. Au bout d'un instant, je m'assoie, laissant libre la porte, au risque qu'elle la prenne et s'évade ma libellule.

Elle doit sentir qu'elle a ce choix car elle semble se calmer, du moins elle s'assoie à son tour, pose ses mains sur la table et les croise. Je vois qu'elles tremblent. Tout à l'heure ses lèvres, maintenant ses mains. Elle ne me regarde pas. Moi je ne la quitte pas des yeux. Elle a changé. C'est bien elle mais elle a changé. D'abord elle a beaucoup maigri. Et ce que j'avais vu sur la photo se révèle exact : je décèle quelque chose en elle que je ne peux interpréter.

*

J'ai l'impression d'être tombée dans un piège. C'est l'effet que ça me fait et je panique immédiatement. Je n'aime pas les complots, les manipulations, surtout quand c'est moi qui suis au cœur d'une machination qui m'enferme.

Un instant, c'est un bordel sans nom dans ma tête, plus rien ne fonctionne, plus rien n'obéit aux commandes, mes yeux jouent les boules de flipper, mes oreilles ferment les

écoutilles, ma langue s'emmêle les pinceaux, mon cerveau flageole, mes guiboles aussi.

Etienne !

Je dois faire un réel effort pour me contenir car je lui balancerai volontiers la table sur la gueule.

D'un coup, c'est clair, je comprends : l'accueil puis le regard attentif de Patrick, l'entretien qui n'en était pas un, cette impression que tout était décidé d'avance.

C'est ce que je lui dis à Etienne quand je suis de nouveau capable d'articuler. Et il ne nie pas.

- Le poste est pour toi. Si tu en veux, précise-t-il.

J'attaque :

- Pourquoi ? Parce que tu te sens une dette vis-à-vis de moi ? L'ombre d'une seconde il est gêné mais il se reprend très vite :

- Non. Parce que je connais tes compétences, ta puissance de travail, ta loyauté, et je sais que tu t'entendras avec Alban, le chef de projet. Le hasard a voulu que tu postules à un poste dans la société que j'ai créée avec Patrick que tu viens de rencontrer. Et il se trouve que tu es la meilleure candidate qui corresponde à nos attentes, c'est aussi simple que ça. C'est vrai que j'ai briefé Patrick, il t'a rencontrée juste pour qu'il se fasse sa propre opinion. Et la décision finale lui appartient. Et t'appartient aussi, ça va de soi. Par contre je ne lui ai rien dit nous concernant. Pas dans les détails je veux dire.

Il marque une pause avant d'ajouter qu'il a vu Patrick rapidement avant de venir me retrouver :

- Il m'a dit que si tu refusais le poste par ma faute, il me passait par la fenêtre.

*

Je ne décoince pas les lèvres, même brièvement, même pour esquisser un ersatz de sourire. C'est sûrement ce qu'il

escomptait avec sa plaisanterie à deux balles, je ne lui ferai pas ce plaisir. Je lui jette un regard furtif et mauvais. Lui ne sourit pas ; il n'a pas cessé, ne cesse pas de me regarder. Je le sens inquiet, oppressé. J'apprécie quand même qu'il ne me raconte pas de cracks et je l'en remercie, brièvement.

Le poste m'intéresse, c'est peu de le dire. La personnalité de Patrick, son magnétisme, ce qu'il m'a raconté de la boîte, le boulot, les projets à gérer, tout ça me plaît. C'est l'occasion de m'investir à fond. Oui, je sens que je m'éclaterais ici. Sans oublier le salaire. Et le poste en CDI. Mais reste le sujet Etienne.

Je lui demande si je serais amenée à travailler avec lui. Pas directement m'explique t'il, mais je serais forcément contrainte de le rencontrer de temps en temps, ne serait-ce qu'au cours des réunions hebdomadaires qui rassemblent les chefs de projet et leurs assistantes. Par contre je pars souvent en clientèle, me souffle t'il, autant de périodes à ne pas avoir à me supporter.

Il me glisse un minuscule sourire de connivence et cette fois-ci encore je ne marche pas, je n'ai pas envie de plaisanter, je n'ai pas envie de me détendre. Je ne souris pas. Je lui jette un regard à glacer l'océan et ses poissons, à re-glacer la banquise, tant mieux pour elle. Je vois à ses yeux qu'il comprend illico que le moment n'est pas à se taper sur les cuisses comme des potes. Que nous ne sommes pas. Que nous n'avons jamais été du reste.

*

Je demande à réfléchir. Il est déçu, je le vois bien. Mais hors de question de céder aussi vite. Et c'est vrai que j'ai besoin de réfléchir.

Je lui demande de bien vouloir me laisser dix minutes, seule. Il marque un temps, respire un grand coup, opine de la tête,

ouvre la bouche comme s'il voulait dire quelque chose, ne trouve rien à ajouter, se lève et quitte la pièce.

*

Comme je ne sais pas quoi faire de moi, je vais dans le bureau de Patrick. Il est au téléphone mais me fait signe que je peux rester. Il prend rapidement congé de son interlocuteur, raccroche et me lance un Alors ? Les mains dans les poches, les yeux sur la Loire, je lui réponds qu'elle réfléchit, que la surprise de me revoir l'a bien sonnée.

Et elle n'est pas la seule. J'ai du mal à me contrôler, je quitte la fenêtre et arpente le bureau sous les yeux de Patrick qui ne dit rien, qui pince sa lèvre inférieure avec ses doigts. Je m'arrête pour le regarder dans les yeux.

- Quoi ? Je lui dis un peu brusquement.

- Rien, rien.

- Ben si, dis-moi. Dis-moi ce que tu penses.

- Tu sais très bien ce que je pense Etienne. Si cette fille, qu'au demeurant je suis prêt à recruter, doit toujours te perturber à ce point, ce n'est peut-être pas une bonne idée de l'embaucher.

Je stoppe net mes allées et venues, les mains sur les hanches, les yeux sur le sol.

- Je suis nerveux à l'idée qu'elle puisse dire non.

- Ts ts ts... Pas à moi mon coco.

Il lâche un grand soupir, se lève, vient à côté de moi, m'entoure les épaules d'un bras, retire ses lunettes de sa main libre et me demande doucement si je n'ai pas besoin de réfléchir un peu moi aussi. Je ne m'y trompe pas : si la forme de sa suggestion est souple, le fond est ferme. Je hoche vigoureusement la tête.

- On ne peut pas revenir en arrière. On lui a dit que si elle voulait du poste, il était à elle.

Il regarde un instant sur le côté, une branche de ses lunettes dans la bouche, et acquiesce. OK, dit-il, alors, si elle accepte, à toi de te reprendre. Pas question de tout mélanger. Quand tu m'as parlé d'elle hier, je n'ai pas perçu le... chamboulement que cette rencontre allait occasionner. J'ai vu de l'émotion mais pas un tel chambardement.

- C'est parce que je ne l'avais pas encore revue.

Il enlève son bras de mes épaules, rechausse ses lunettes, s'assoie sur son bureau sur lequel il s'appuie des deux bras et me fait face.

- OK. Et maintenant que tu l'as revue, tu l'envisages comment la vie ici, à la voir tous les jours ou presque ? Je vais te voir arpenter les couloirs, la chemise à moitié sortie du pantalon, les cheveux en bataille... euh non, pas les cheveux en bataille se reprend-il - j'ai les cheveux coupés très courts - le regard d'un halluciné parce qu'elle t'aura simplement dit bonjour ? Ou qu'elle t'aura regardé ou pas regardé ou pas dit bonjour...

Je les envoie balader, lui et ses conneries, lui promet solennellement que ça n'arrivera pas, que je prendrai des cours de self contrôle ou de yoga s'il faut. Il se marre à m'imaginer assis en chaussettes sur mon bureau, pratiquant des postures alambiquées, avec des fumées d'encens et de la musique orientale, celle avec les petites clochettes, dans une lumière tamisée visant à ménager mes nerfs. Je suis obligé de rire avec lui.

- Quand on aura un petit moment en tête à tête toi et moi, tu me diras ce qu'il en est exactement de cette histoire ? Ou alors tu tiens à la garder secrète ?

- Non, je te dirai.

- Je ne voudrais pas à être indiscret non plus...

- Ouais, c'est ça, t'as les yeux qui brillent mon lapin. Tu meurs d'envie de savoir.

- C'est mon côté concierge qui ressort.

On rigole encore. Je m'approche de lui, d'une main ferme lui prend l'épaule :

- C'est promis mon Patounet, je te raconterai. Mais je te préviens, tu vas pas te marrer, la chute n'est pas rigolote et le héros n'est pas... héroïque.

Et effectivement, un jour je lui raconterais et il aurait l'amitié de ne pas me cracher dessus et de me conserver son amitié. Patrick, c'est vraiment un mec bien.

Cet intermède m'a un peu détendu. Je décide de retourner voir Eloïse pour connaître sa décision. Patrick me propose d'y aller à ma place, suggère que ce serait peut-être mieux. Non non, je décline. Je ne le lui dis pas mais, si jamais elle refuse le poste, je veux tenter ma chance. Perso j'entends.

*

Respire Eloïse, respire. Calme-toi. Ferme les yeux et pense à quelque chose d'agréable. Un gâteau à la crème ? Si tu veux. Paris-brest, religieuse au café, éclair au chocolat, millefeuilles, c'est toi qui choisis, c'est toi qui décides. Tu ne choisis pas, tu prends les quatre ? OK. Tes dents rentrent en contact avec le premier, sa pâte, sa crème, tu croques une bouchée, tu la mâches avec délice, tu l'avales et tu recommences. Inspire, expire, inspire, expire... Encore. C'est bon hein ? Aller, une deuxième bouchée... Voilà, c'est mieux. Maintenant, réfléchis posément.

De deux choses l'une : soit t'acceptes, soit tu refuses, c'est simple, y'a pas à tergiverser pendant des heures.

Dans le premier cas, j'accède à un job qui me plaira, je le sais, je le sens. Fini les boulots alimentaires qui ne riment à rien. Et fini la précarité, j'aurai ma place dans une entreprise, je ne serai plus la "petite" intérimaire qui remplace et dérange souvent quand elle ne déplaît pas

carrément parce que trop ou pas assez efficace, trop ou pas assez rapide, trop ou pas assez canon, parce qu'il faut tout lui expliquer, parce qu'elle ne comprend pas ce qu'on ne lui a pas expliqué - "Ah ben oui, je vous avais pas dit" sur le ton de "Vous auriez pu deviner, c'est quand même pas sorcier". Je pourrai poser mes valises, faire enfin des projets, me racheter une voiture par exemple, comme ça je pourrai partir en week-end à Tours ou Orléans, aller voir mes copains et mes copines, finis les week-ends à me morfondre toute seule ici. Le salaire est très correct, pas mirobolant mais j'ai vu pire. Et Patrick m'a dit qu'il était évolutif en fonction des résultats de l'équipe, de l'entreprise. Le discours habituel mais là j'ai confiance. Je ne pense pas qu'il soit du genre à le dire sans le penser et, mieux, sans le faire. Il m'a parlé d'un intéressement aussi.

Dans le second cas, je refuse et je dépense mes maigres économies à brûler des cierges à la cathédrale pour qu'une pareille occasion se représente rapidement. Ouais... autant croire au bon dieu et à ses archanges. C'est pas mon cas.

Non, je veux ce poste, celui-là et pas un autre, je veux travailler ici et maintenant.

Etienne... Etienne je l'enfouirai au fond de ma poche sous mon mouchoir, mes ressentiments avec. Etienne ?!... Connais pas. Ouais, facile à dire... Le mieux serait qu'on ait une petite conversation en tête à tête lui et moi, sans attendre, pour mettre les choses bien à plat, ne pas partir sur des malentendus, que tout soit bien clair. De toute manière, pas question de laisser le privé intercéder sur le professionnel. Et pour moi maintenant, c'est ma vie professionnelle qui compte avant tout.

Alors c'est dit, j'accepte. Et si ça devait mal se passer, et bien je pourrais toujours chercher ailleurs. Et même si ça se passe bien, ça m'empêche pas de chercher un poste pour revenir sur Tours ou Orléans, c'est toujours plus facile de chercher

du boulot quand on en a un. Je ne risque rien à accepter.
Moins qu'à refuser.
Je vais dire oui.

*

Je n'ai qu'une peur : qu'elle soit déjà partie.

*

Quand Etienne entre dans la pièce, je me tourne vers lui, le regarde un instant sans rien dire. Je veux être sûre qu'entre temps, de son côté, de leur côté, il n'a pas, ils n'ont pas changé d'avis. Mais, dans ses yeux, je lis une telle attente que cette éventualité me paraît saugrenue.

Il joue celui qui maîtrise la situation mais je repère en lui la petite fissure caractéristique, celle qui peut vous réduire en morceaux épars. Je ne tiens pas à ce qu'il se brise en deux : quoi que j'en pense, c'est quand même mon tout nouveau futur patron.

*

Oh ce regard !... C'est râpé, elle va dire non.

*

Sans plus tarder, je lui dis que le poste m'intéresse et j'essaye d'affermir ma voix avant de poursuivre :

- Je suis en effet persuadée qu'il me conviendra parfaitement. Et pour ma part, je me sens capable de... de mettre de côté notre... toute considération d'ordre privé. J'ai été surprise de te voir tout à l'heure, je ne m'y attendais pas, d'où ma réaction, c'est tout. Je te demande d'excuser mon attitude. Ça

ne se reproduira pas. Je... je suis ravie à l'idée de travailler ici.

Et pour la première fois, je lui souris vraiment. Pas un grand sourire jovial à l'américaine qui découvre toutes les dents, non, un sourire plutôt discret à l'indienne. Je n'ai pas autre chose en magasin.

*

- Je suis très heureux que tu acceptes. Vraiment très heureux Eloïse. Je pense que tu te plairas avec nous. J'en suis même persuadé.

J'essaye de rester professionnel quand à l'intérieur ils tirent le bouquet final d'un superbe feu d'artifice, que j'ai envie de sauter sur le bureau pour y faire des claquettes, de la prendre dans mes bras et de l'embrasser avec fougue. D'abord parce que je suis heureux, vraiment heureux, qu'elle accepte le poste - un sérieux problème de moins. C'est ça, oui, raconte-toi des craques. Bon, d'accord, au moment où elle m'a dit qu'elle acceptait le poste, j'ai pensé très fugitivement à la boîte. J'y ai pensé, bien sûr. Mais, honnêtement, pendant deux trois secondes ce n'était pas ce qui m'importait le plus. Pas très professionnel ça.

Tout de suite après nos congratulations mutuelles, nous avons évacué certains détails pratiques. Elle m'a dit qu'elle pouvait commencer dès lundi prochain, le temps de mettre fin élégamment à son contrat actuel. D'accord. Parfait. C'est pas ça qui m'intéresse. Pas vraiment.

Je la prendrais volontiers dans mes bras et l'embrasserais parce que c'est ça dont j'ai envie. Envie de la prendre dans mes bras et de l'embrasser. C'est ça que je ferais si ma raison ne se mettait pas en travers de mon chemin, les deux bras tendus à l'horizontale pour singer un sens interdit quand mes sens et moi on a envie de lui ouvrir grand les miens de

bras et qu'elle vienne s'y blottir, de les refermer sur elle et de la serrer fort contre moi et de la respirer et de l'embrasser et de...

Elle me pose une question que je ne comprends pas :

- Pardon ?

- Je voulais savoir à quelle heure je devais me présenter lundi, répète t'elle en penchant légèrement la tête.

Elle est craquante.

Mais lundi c'est trop loin, j'ai envie de lui dire, c'est maintenant que j'ai envie de toi, de ta présence, de ta peau, de tes lèvres...

Je lui dis de venir à 9h00. Et que, de notre côté, nous lui enverrons aujourd'hui même une lettre confirmant son embauche avec un contrat en bonne et due forme.

Je lui parle, elle me parle, elle s'est détendue, je n'en dirais pas autant de moi.

Je me rends compte que j'en suis encore ? toujours ? de nouveau ? amoureux.

Au bout d'un moment, mes antennes civiles captent que je dois mettre fin à l'entretien. Je me lève, elle se lève, nous sommes face à face. C'est pas possible autrement, elle doit bien sentir que j'ai envie de la prendre contre moi, tout contre moi. Je lui tends la main qu'elle saisit et un instant, nous restons ainsi, les yeux dans les yeux, la main dans la main. Je prends encore sur moi pour la lâcher et je la raccompagne jusqu'à l'entrée.

J'ai un gros travail à faire sur moi. Lundi, je devrai être Etienne Brossier, un de ses patrons. Point barre.

Eloïse, Alban, Patrick, Etienne, les débuts

Quand j'arrive ce matin à 9h00 comme convenu, Patrick est là pour m'accueillir et me présenter aux équipes. Je serre des mains, je souris, je remercie des souhaits de bienvenue qu'on m'adresse, j'enregistre des têtes mais retiens peu de prénoms.

- Ici, tout le monde se tutoie me prévient-il, ça ne te pose pas de problème ?

- Aucun. Au contraire.

Tour rapide des locaux qui se termine par le bureau que je partagerai avec Alban.

Alban...

Pour la plupart, les autres m'ont souri, se sont levés pour me serrer la main, me dire deux trois mots de bienvenue.

Alban non.

Quand Patrick entre dans le bureau, moi à sa remorque, Alban est devant son ordinateur.

C'est idiot, on se fait toujours des films : je m'attendais à ce qu'il bondisse sur ses pieds, impatient de me connaître, de travailler avec moi, de me prendre en charge. C'est vrai quoi : je suis embauchée pour assister un mec qui est débordé ; il me semblait donc qu'un élan de joie ou de soulagement ou même - soyons fous - de fébrilité, n'aurait pas été déplacé.

Alban, non.

Il tourne lentement les yeux, mollement son fauteuil, se lève nonchalamment, salue Patrick qui me présente et, quand je lui tends la main, met sciemment une seconde avant de la saisir. Pour être tout à fait honnête, je dois avouer qu'au moment où je lui tends la main, plutôt que de le regarder dans les yeux, je ne peux m'empêcher de contempler son gros bide ; alors lui me reluque les seins, c'est de bonne guerre. Quand nos regards

se croisent enfin, je lis dans le sien : « Satisfaite ? De toute façon je ne rembourse rien. »

Alban est ce qu'on pourrait appeler un gros con. C'est la première impression qu'il me fait. Et si je me laissais aller à mes instincts primaires, à la fin de cette première journée c'est ce que j'écrirais en lettres capitales sur sa voiture : « ALBAN EST UN GROS CON ». En peinture difficile à enlever. Ou mieux : que je graverais sur ses portières avec une clé.

Non pas qu'il soit gros. Juste proéminent du ventre - du genre pomme de terre plantée sur un haricot extra-fin. Mais là n'est pas la question car du plus maigre au plus gros, toutes les espèces coexistent et se valent, des maigres seront apathiques quand des gros seront dynamiques et le contraire - on pourrait s'amuser à passer à cette moulinette tous les défauts et toutes les qualités. Le monde est ainsi fait et bien fait.

Le problème n'est pas là.

Le problème est que, d'emblée Alban me *paraît* être un gros con. Je constaterai plus tard que ce costume de gros con, il le sort de son armoire et l'enfile quand il veut, quand ça lui chante, quand ça l'arrange, et que ça n'est là qu'une panoplie de clown : cet homme peut aussi, quand il veut et aussi parce que c'est plus fort que lui, être d'une finesse et d'une générosité surprenantes. Mais il ne fait jamais l'effort de séduire. Plus tard il m'expliquera qu'il en a rien à foutre des gens qui se contentent de le juger, de le cataloguer au premier regard.

C'est pourtant exactement ce que je fais ce jour-là. C'est là le problème.

Environ cinquante ans - il en fait dix de plus - une grosse tête de lion sans sa crinière car, de ses cheveux, Alban ne garde que quelques mèches en souvenir, des lunettes perchées sur le bout d'un nez assorti au ventre, en patate, perchées comme une mouette sur une bitte d'amarrage, à l'équilibre précaire, qui menacent de s'envoler au moindre courant d'air, les yeux d'un tueur - même quand il rit, ce qu'il fait

rarement, tout pince sans rire qu'il est, son regard reste, sauf exception, froid - une bouche lippue et des dents étonnamment blanches - dentition entièrement refaite apprendrai-je un jour.

Patrick fait comme si tout était normal, comme si le froid polaire qui fige l'air entre Alban et moi était un phénomène météorologique attendu. Je vous laisse nous dit-il d'un petit ton guilleret, à plus. C'est ça, laisse-moi dans la fosse avec le lion pour qu'il m'éventre et me dévore. Sauf que je ne laisserai pas cette grosse peluche mitée m'ouvrir le bide sans essayer de lui planter ses lunettes dans les narines.

Les premiers jours, le fauve me teste.

Lundi : il prend le temps de m'expliquer que, du temps, il n'en aura pour ainsi dire pas à perdre avec moi - je note le "à perdre". Bien. On fait le tour des dossiers. Comprenne qui pourra et pour l'instant je ne suis pas de ceux-là. J'écoute, je prends des notes que je serai incapable de relire tellement je suis crispée sur mon stylo pour en prendre un maximum de notes ; cependant à l'intérieur je suis fraîche, pleine d'entrain et enthousiaste. J'en veux !

Mardi : j'épluche les dossiers, j'essaye de comprendre par moi-même, je pose des questions, j'ai droit à des plaisanteries lourdes, à des regards goguenards ; je reste calme et motivée.

Mercredi : j'avance mais, à mes questions incertaines, ses réponses évasives. Fraîche je le suis déjà moins et je prends sur moi pour ne pas paniquer. Deux nuits que je dors mal.

Jeudi : je progresse ; à mes questions précises, son déluge de réponses jetées comme on vide sa poubelle, à moi de trier le bon du mauvais, le recyclable du jetable. Je ne dis rien mais tout bas le traite d'abruti. De gros abruti. Je dors moins mal.

Vendredi : premier dossier à traiter, sans trop d'explications. J'ai deux jours. OK mon gars, je relève le

défi, je vais me battre, tu vas voir ce que tu vas voir.
Connard. *Gros connard.*

Patrick m'en avait *un peu* parlé au cours de l'entretien - j'insiste sur le "un peu" - il m'avait prévenue qu'au premier abord Alban pouvait paraître particulier ; il avait marqué un petit temps d'arrêt avant de prononcer "particulier" ; et au second abord, particulièrement particulier avait-il précisé avec un grand sourire, mais que, dans le fond, Alban était un mec bien. Il aurait pu ajouter que je ne devais surtout pas m'arrêter à une première impression défavorable et même désastreuse, ça m'aurait aidée.

Particulièrement particulier... qu'est-ce qu'il voulait dire au juste Patrick ? Je lui fais confiance mais, d'un autre côté, le fait qu'il soit un homme change la donne : combien de mecs se comportent différemment quand ils sont entre hommes et quand ils sont en présence de nanas ? Je ne connais pas la réponse mais je pense qu'ils sont légion.

Rapidement, j'ai compris que les filles au boulot ne l'aiment pas trop Alban, elles disent qu'il tient des propos graveleux et qu'il est sexiste ; les gars l'apprécient pour les mêmes raisons, ses plaisanteries les faisant pisser de rire comme ils disent.

Mais puisque, d'après Patrick, je suis en présence d'un mec bien, patiente et creuse je me dis, creuse ma fille. En espérant que le tunnel aboutisse dans quelque chose de moins gigantesque que la grotte de Padirac.

Au bout des deux jours qui m'étaient impartis, même un peu avant, je pose crânement le dossier sur son bureau. Je m'attends à une remarque obligeante dans le genre « T'as déjà fini ? » avec un soupçon d'admiration dans la voix. Je ne demande pas non plus une grande déclamation racinienne du genre :

Ce dossier que je t'avais donné
A peine en deux jours tu le traitais
Dis, comment pourrais-je te remercier
Ô toi qui sans compter t'échinais.

Rien de tout cela. Non non non, pas du tout. Pas de grandiloquence, pas de compliments, pas d'applaudissements ni quoi que ce soit dans le genre qui pourraient me mettre à l'aise. Bien au contraire, il jette un œil éteint sur le dossier, le pousse d'une main et n'y prête aucune attention. Le coup du plat qu'on a mijoté avec amour pendant des heures, dont on est fier, et que vos invités avalent comme si vous leur aviez servi du MacMerda, ou qu'ils chipotent du bout des lèvres avant d'en laisser la moitié dans leur assiette. Vous voyez le topo ?

C'est l'heure de partir, je le salue froidement et sors du bureau. Dans le couloir je croise Patrick qui, à ma tête, me demande si tout va comme je veux. Impeccable je lui réponds avec un sourire figé et les deux pouces levés. Tu parles, je me dis dans l'ascenseur, les larmes aux yeux, à ce régime là, dans un mois je retourne sur le trottoir de l'emploi précaire, au mieux shootée au Prozac, au pire lobotomisée pour oublier mon calvaire albanais.

Le lendemain, Alban est absent - présentation d'un projet chez un client - mais je trouve le dossier dont je me suis occupée sur mon bureau avec un post-it : « Pas mal pour une fille. Quelques erreurs, voir mes annotations » qui me fait sourire et que je prends pour un compliment - l'avenir me confirmera que c'en était bien un. A côté du premier, un autre dossier avec un autre post-it « À traiter pour jeudi ». Je m'y attelle avec entrain.

Je fais avec et je fais sans : avec Alban et sans ses indications ou presque. Je reste zen, je ronge mon frein, j'attends d'atteindre le fond où se cache le mec bien dans cette enveloppe de gros naze car, pour l'instant, je ne sais

pas à qui j'ai à faire exactement. Je l'observe à la dérobée. Quand il parle avec d'autres individus, masculins, il perd cet air qui me donne parfois - souvent - envie de lui rougir ses beaux chicots tout neufs avec son propre sang. Avec les nanas, il est plutôt horrible, il s'en donne à cœur joie, surtout avec celles qui prennent ses plaisanteries et ses privautés au premier degré. Avec moi en tout cas, il en est pour ses frais : l'humour, même noir, même grivois, même grinçant, j'en raffole, j'en bouffe à toute heure du jour et de la nuit.

La deuxième semaine se passe. Je prends sur moi car je comprends, enfin, qu'il joue. Et parce que mes collègues masculins m'encouragent et n'ont pas l'air de s'inquiéter. Les filles elles sont plus circonspectes, certaines y vont de leur "Ben ma pauvre, t'as pas fini d'en baver avec lui..." ce qui a le don de m'agacer.

Nous en sommes là, à danser le tango - deux pas en avant, un pas en arrière et on recommence, une pirouette, une jambe tendue, un coup d'œil langoureux, un corps à corps torride. Sauf qu'avec Alban il s'agit d'un tête-à-tête tumultueux, tout aussi chaloupé certes mais avec des crocs en jambe vicieux, des regards moqueurs - les siens - ou furieux - les miens - des revirements impétueux à se briser net la colonne vertébrale ou à se désaxer le cou.

Je méprise ce mec et je ne m'en cache pas.

Ce qu'il pense de moi, je l'ignore. Et je m'en fous.

Nous en sommes là de nos relations quand arrive la réunion hebdomadaire, le troisième lundi de mon arrivée, la première à laquelle j'assiste et au cours de laquelle Alban doit présenter un dossier.

Son tour arrive : il se lève mollement, saisit son dossier, se rend devant le tableau, la bedaine en avant, pose son dossier, l'ouvre, prend un feutre et trace schématiquement les grands points de sa présentation. Et là, à peine ouvre t'il la bouche que du gros cocon sort quelque chose qui me fait penser à un

petit papillon de printemps, un petit jaune, pimpant, virevoltant, joyeux de dégourdir ses ailes toutes neuves, de faire des arabesques légères et des zigzags dans l'air. Je le regarde, je l'écoute et je perçois la finesse de ce balourd à l'analyse pointue, à l'humour pertinent et aux idées percutantes. C'est en ces termes que certains m'en parlaient sans que, jusqu'à présent, en bonne saint-thomasienne, je pus ou voulais croire.

Je suis sidérée et du coup je le regarde autrement. A la fin de son intervention, nos yeux se croisent. Les siens n'expriment rien parce qu'Alban se fiche bien qu'on l'apprécie ou non, ne laisse jamais voir ses sentiments. Les miens d'yeux doivent être plus explicites. Mon regard est ensuite accroché par celui de Patrick qui me guettait et qui sourit finement : alors, qu'est-ce que je t'avais dit ?

Le bizutage se terminera là. J'étais littéralement en période d'essai : Alban me testait, cherchait à savoir ce que j'avais dans le ventre et dans la tête, il ne voulait pas croire sans le vérifier que j'étais l'assistante qui lui convenait. D'autant que ma façon de le regarder, du moins de regarder son enveloppe extérieure, n'était pas en ma faveur. Si je n'avais pas su garder mon self contrôle, si je n'avais pas grandi, la messe était dite. Tout ça je le sais parce qu'il me l'a dit. Mais bien après.

Tout le temps que je travaillerai avec lui, je n'aurai jamais aucun problème avec Alban. Je pourrai compter sur lui, en toutes circonstances. Le tout était, primo, de ne pas rentrer dans son jeu et, secundo, d'enlever la boue qui m'obstruait la vue. Mais les efforts devaient surtout venir de moi car Alban n'aurait jamais fait un pas en avant. C'est peut-être en ça que j'étais la candidate qu'il leur fallait. Etienne me connaît plutôt bien.

Depuis, mon travail est, non pas plus facile n'exagérons rien, disons moins difficile à gérer car il me faut m'accrocher pour travailler avec Alban, le genre paroi rocheuse à escalader

avec vos seuls ongles et vos seuls orteils. Jamais le temps de bien m'expliquer. C'est pas qu'il y mette de la mauvaise volonté, c'est qu'il ne prend pas le temps de se poser, d'expliquer, de traduire ce qui bouillonne dans son crâne. Alban, ce n'est pas toujours un papillon guilleret qui lui sort de la bouche. Il y a l'Alban des réunions - qu'à mon avis il prépare à fond - et l'Alban du bureau. Avec le temps je pressentirai mieux, je saurai traduire ses borborygmes, je saurai finir ses phrases embryonnaires, je saurai composer avec ses mots inventés. Pour l'instant je m'adapte. Il me faut souvent deviner, partir à la pêche aux infos, consulter les autres assistantes qui, la plupart, m'aident du mieux qu'elles peuvent mais qui sont souvent très occupées et dont je n'ose abuser. Je fais donc des conneries que je répare, j'apprends sur le tas, je reste tard. Dans l'ensemble, ça va. Pour l'instant, le poste ne me déçoit pas, mes collègues sont compétents et/ou sympas et/ou motivés.

Je creuse mon trou maintenant que j'ai terminé le tunnel qui me permet d'atteindre le bon fond d'Alban. Et j'ai envie de parcourir la grotte que j'ai découverte. Nous parlons très peu lui et moi, de nous j'entends, de nos vies privées. Mais je le sens plus attentif, plus soucieux. Ses regards sont désormais humains. Il va jusqu'à me demander le matin en arrivant si ça va. Et sa question attend une réponse, une vraie, rien d'une formule de politesse. Un matin même il me dit « T'as une petite mine, tu devrais dormir plus, manger mieux, bosser moins... » Il se retient d'en dire plus mais à ses yeux qui frisent, je devine sa pensée. Je marque un temps, laisse d'abord mon regard lui répondre de s'occuper de ses fesses et enchaîne « Plutôt que t'inquiéter de mon hygiène de vie, regarde donc le dossier que je t'ai posé hier soir et dis-moi si ça te convient. J'ai pas que ça à faire. » Il se marre sans le montrer en s'asseyant devant son bureau. J'aime bien nos échanges, il comprend mon humour et moi le sien.

Quant à Etienne, je le vois très peu. Le premier lundi, il est venu me saluer dans la matinée et plus tard dans la semaine s'assurer que tout allait bien. Chaque fois que nous nous rencontrons, je suis courtoise et distante, très détachée je dirais - tu parles, genre moelleux au chocolat : extérieur glacé et cœur fondant - comme si *vraiment* je m'adressais à mon nouveau patron. Lequel me salue comme il salue tous ses autres collaborateurs, avec la même amabilité, le même intérêt poli. J'assiste aux réunions hebdomadaires mais il ne fait pas cas de ma présence. Petit à petit, je me détends. Je parviens maintenant à le considérer comme un de mes patrons, ni plus ni moins.

Non, c'est complètement faux, Etienne n'est pas seulement mon patron, il sera toujours autre chose. Mais je fais comme si.

*

Ça se passe bien. C'est vrai aussi que mon emploi du temps ne me donne pas trop d'occasions de la voir. Souvent c'est bonjour bonsoir, tout va bien ? Durant les réunions hebdomadaires, elle est assise de mon côté de table - oui parce que chacun s'assoie toujours à la même place ; cette organisation pragmatique nous fait gagner du temps pour les tours de table, les interventions s'enchaînent sans temps morts, le but étant de ne pas en perdre, du temps, ou le moins possible.

Donc je ne la vois pas et comme ça, je ne me laisse pas distraire. Le premier lundi, j'étais tendu. C'est elle qui m'a aidé, sans le savoir : sa politesse a été d'une telle indifférence, comme si nous étions de parfaits inconnus l'un pour l'autre, qu'elle a douché mon appréhension. Patrick était là et dans ses yeux j'ai vu qu'il se foutait de moi. Et qu'il veillait.

Parfois on mange ensemble le vendredi midi. Quand je dis "on", qu'on ne s'y méprenne pas, je veux parler de l'équipe. Moi

j'aimerais bien en profiter pour discuter un peu avec elle mais je ne la sens pas réceptive. Au contraire, je constate qu'elle s'arrange toujours pour être assise loin de moi. C'est du moins l'impression qu'elle me donne. Et même quand nous sommes côte à côte, elle parle aux autres. Et quand elle me parle, parce qu'elle y est obligée, c'est de boulot.

*

Le vendredi midi, nous mangeons à plusieurs dans un bistrot du coin, seul moment où les montres sont mises au ban. Parfois Etienne nous accompagne. Là je me sens moins détendue même si je ne le montre pas, et je me débrouille pour être assise loin de lui et, surtout, surtout, pas en face de lui. C'est pas toujours possible. Il ne s'applique pas autant que moi à m'ignorer ou à me parler le moins possible.

Heureusement j'ai plus à faire avec Patrick qui chapeaute mon secteur. C'est parfait. Bosser avec lui est du pur bonheur. Il est de ces hommes qui entraînaient son équipe à sa suite en dépit de tout, de l'inconnu, des dangers, de la nuit, du manque de café, des mines, des loups. Je me sens revivre. Je ne compte pas mes heures et je ne suis pas la seule. Alban le premier part rarement avant dix neuf heures.

Un jour qu'Alban n'est pas là, Patrick me demande de venir dans son bureau, en ferme la porte, m'invite à m'asseoir dans un des fauteuils qui entourent sa table de réunion. Nous commençons à parler de tout et de rien avant d'en venir au sujet qu'il l'intéresse : il veut savoir comment ça se passe avec Alban, en toute franchise. J'ouvre les mains et lui réponds que tout va très bien. Il insiste : pas de soucis particuliers ? Je sais que tu fais beaucoup d'heures... en partie à cause de lui. Il me fait un clin d'œil pour alléger l'accusation.

- C'est lui qui me l'a dit, précise t'il rapidement.

J'admets, d'une voix bonhomme :

- Oui, ça lui arrive d'oublier de me dire quelque chose ou d'expliquer si rapidement que du coup je suis à côté de la plaque. C'est une façon comme une autre de progresser non ?

- Oui, c'en est une. Ce n'est peut-être pas la meilleure mais c'en est une. Tu prends les choses avec philosophie, c'est déjà ça.

Cependant sa remarque m'a mis un sapin dans la tête et je veux en avoir le cœur net :

- D'un autre côté, je suis certainement moins rapide à traiter les dossiers que vous l'espérez toi et Etienne, et c'est peut-être là que le bât blesse ?...

Il hausse les sourcils, d'un geste m'arrête et nie de la tête en souriant.

- Non Eloïse, je te rassure tout de suite. Nous n'avons absolument rien à te reprocher Etienne et moi. Tu viens d'arriver, c'est normal que tu apprennes. Et Alban n'est pas d'un abord forcément facile, nous en sommes conscients. C'est un type formidable mais qui a... une forte personnalité je dirais. Manifestement tu t'es accommodée de son fichu caractère avec brio, tout le monde n'aurait pas su s'y prendre aussi bien. Non, sois tranquille, pour nous tout va bien.

A entendre ces paroles, je bois de la limonade, lui décroche un grand sourire et le remercie de ce retour qui me fait du bien aux plumes.

- Je ne sais pas s'il te l'a dit, il a longtemps travaillé tout seul et, pour lui, travailler en équipe, c'est presque comme parler une langue étrangère.

Je ris de l'image qui colle parfaitement à Alban.

Pour illustrer le fait que travailler avec lui ne me pose aucun problème, je raconte à Patrick une anecdote : un matin Alban s'est pointé devant moi et m'a jeté un paquet de cigarettes sur le bureau sans autre formalité et sans sourire. Alban sourit tellement rarement que j'en ai pris l'habitude et

ne m'en formalise pas. Au contraire, j'ai plaisir à rentrer dans son jeu et employer les mêmes armes.

- C'est quoi ?

- Un cadeau.

- Un cadeau... C'est pas mon anniversaire et pas encore Noël.

- C'est pour m'excuser du dossier que tu as dû refaire fissa parce que je t'avais pas bien tout expliqué.

"Pas bien tout expliqué"... on progresse me dis-je sans rien montrer de mes pensées.

- Tu veux sans doute dire : pour lequel tu ne m'avais rien expliqué du tout.

- T'as qu'à mieux écouter quand je te parle.

- C'est ça oui. Merci pour le cadeau mais je fume pas.

- Tu fais chier El, t'as qu'à t'y mettre !

Toujours sans rire, j'ai balancé son paquet de cigarettes dans la poubelle et me suis remise à travailler. Il est resté debout devant moi, m'a demandé de me lever.

- Pourquoi ? Je te préviens Al : si tu me gifles, j'hurle et je te fais sauter ton dentier.

- Lève-toi je te dis.

Je me suis exécutée. Il m'a regardée de haut en bas.

- Bon, ça va, t'es fringuée pas trop moche aujourd'hui. Les clopes, c'était bidon. Je sais que tu fumes pas mais que, par contre, tu bouffes comme trois vaches. Alors en fait, ce midi je t'invite à déjeuner. Ça va me coûter beaucoup plus cher mais tant pis.

- Aux Petits Saints ?

- Non mais tu rêves pauvre demeurée ! On ira bouffer une pizza, c'est déjà bien.

- Et si je n'étais pas libre ?

- Il est 8h45, ça te donne presque quatre heures pour décommander ta partie de jambes en l'air ou ton rendez-vous chez le coiffeur. De toutes façons, un coiffeur ne peut rien pour toi. Qu'est-ce que tu veux ma pauvre enfant, quand on est

moche on est moche. Autant ne pas dépenser ton argent inutilement.

Après, sans autres commentaires, nous nous sommes mis au boulot. A 12h30, il m'a dit d'aller me remaquiller pour être moins vilaine.

- Me remaquiller pour aller manger une pizza ? C'est à toi de rêver Al.

En fait de pizzeria, il m'a emmenée à la Raffinerie où on a très bien mangé, bien bu, bien discuté et bien rigolé. Un super moment.

- Oui, il t'apprécie beaucoup, reprend Patrick après avoir ri de l'épisode. Il n'a jamais invité personne à déjeuner, t'as une sacrée cote. L'autre jour, il m'a demandé de te payer tes heures sup'.

- J'imagine que tu as refusé ?

- Exact. On ne paye pas les heures supplémentaires, tu le sais. Par contre je lui ai dit que tu pouvais récupérer tes heures et il m'a rigolé au nez : elle a pas le temps m'a-t-il dit.

Je ris en secouant la tête d'incrédulité. Tout Alban ça.

- Il est revenu à la charge, tu le connais. Tu pourras le remercier : le mois prochain tu auras une prime - entendons-nous bien : exceptionnelle - de deux cent euros.

- Deux cent euros ?!

- Quoi ? C'est pas assez ?

- Tu veux rire ? C'est... j'allais dire géant, je m'égare. Non, finalement, c'est tout juste correct. Mais je ne crache jamais dans la soupe que je vais avaler.

Puis, plus sérieusement, une main sur le cœur :

- Merci Patrick.

C'est ce que j'apprécie aussi à travailler ici : on peut déconner, rien ne sera jamais pris de travers par Patrick. Ni par Etienne, je dois reconnaître.

Quand Alban mourra sept ans plus tard d'un infarctus fulgurant, alors qu'on ne travaillait déjà plus ensemble, je le pleurerai comme s'il avait été mon père.

*

Ils forment une fine équipe tous les deux. L'autre jour, nous avons entendu un hurlement qui venait de leur bureau et nous avons été quelques-uns à sortir dans le couloir, à nous regarder d'un air effaré et à aller voir ce qui se passait, plutôt inquiets. Pour ma part, sur le moment j'ai eu peur que l'un d'eux ait reçu une mauvaise nouvelle.

Arrivé sur les lieux, j'ai vu Alban qui riait et pleurait. Nous ne l'avions jamais entendu rire d'aussi bon cœur. Eloïse était dans le même état. On n'a jamais su ce qu'ils s'étaient racontés pour se mettre dans cet état. D'après eux, c'était irracontable.

Il l'appelle El. Pour ne pas être en reste, elle l'appelle Al. Quand je m'en suis étonné auprès de lui, il a haussé les épaules mais j'ai vu qu'il était content. Quand il parle d'elle, du coup, on ne sait jamais s'il s'agit d'elle ou d'El. En tout cas, sans craindre le mauvais jeu de mots, dans son dos il dit qu'elle/qu'El lui donne des ailes. S'il était pas aussi laid, j'en serai jaloux.

Euh... en fait, j'en suis jaloux.

Eloïse, Etienne, le pot

20h30. Je suis toujours là, pour terminer un dossier. Alban ne m'a pas expliqué correctement de ce qu'il attendait et je me suis plantée. Une fois de plus. Maintenant je dois corriger le tir. Ce que je fais volontiers. Travailler tard est une bénédiction. Ça m'occupe. Il n'osait pas partir tout à l'heure Alban, il ne voulait pas me laisser. J'ai fini par lui dire de foutre le camp, qu'il m'empêchait de me concentrer.

Il fait nuit. J'entends vaguement des ronflements d'aspirateur dans les bureaux voisins. J'aime bien à la fois être seule et sentir des présences qui ne risquent pas de venir me déranger. Je suis tellement absorbée devant mon ordinateur que je ne prends pas garde au bruit de pas dans le couloir qui s'arrêtent à la porte de mon bureau.

- Encore là ?!

*

Avant de rentrer chez moi, je décide de passer au bureau voir si rien d'urgent ne m'attend. Je constate que le bureau de Renaud est éteint. Notre petite conversation de l'autre jour aurait-elle porté ses fruits ? Je lui ai expliqué que nous apprécions à juste titre son travail et son dévouement mais que nous attendions aussi de nos collaborateurs qu'ils aient une vie équilibrée, qu'ils ne négligent pas leur famille, qu'ils sachent faire la part des choses et qu'il y a un temps pour tout, ce genre de choses quoi. Et qu'il devait apprendre à déléguer, à s'appuyer sur son assistante. Mais son principal problème à Renaud, c'est ça : je ne fais confiance à personne, et surtout pas à moi en premier, donc je vérifie, je contrôle ou je fais moi-même.

- Si tu estimes en avoir besoin, nous pouvons te payer une formation. Tu y réfléchis et tu me dis ce que tu en penses ?
Le surlendemain il est venu me trouver en fin d'après-midi et nous sommes sortis prendre un verre pour discuter de tout ça. Il a effectivement réfléchi et c'est vrai que, depuis, je dois reconnaître qu'il fait de gros efforts.

Par contre, le bureau d'Al et El est encore allumé. Lequel est encore là ? M'étonnerait pas que ce soit elle.

*

Je lève la tête. Petit sursaut de mon cœur qui ronronnait tranquille. Etienne. Je lui explique que je dois boucler un dossier dont Alban a besoin demain mais que j'ai presque terminé. Il hoche la tête. Il n'est pas étonné, il sait que je suis capable de travailler toute une nuit quand il le faut. Ça nous est arrivé dans la boîte où on travaillait tous les deux, quand il fallait préparer une big réunion. Pas toute la nuit, n'exagérons rien, mais tard dans la nuit, avec des pizzas livrées, des plaisanteries, des rires, des échanges faussement acerbes et des coups de gueule pour le fun, dans la tension mais aussi l'allégresse de moments dynamisants.

- Je reviens de chez un client et je passais voir si j'avais des messages urgents. Je te laisse terminer et je t'emmène boire un verre, ça te va ?

- OK. Je passe te prendre quand j'ai fini.

Je m'étonne de la facilité avec laquelle j'ai accepté. Etienne est un de mes patrons, normal de boire un verre de temps en temps à l'extérieur, je le fais bien avec Patrick, en tête à tête ou en petit groupe, ce qui nous permet de parler de choses et d'autres, de nous connaître mieux. Oui oui, c'est ça, c'est tout à fait normal. Voui voui voui...

J'ai quand même bien du mal à me concentrer sur ce que je fais, j'ai pas la tête à ce que je fais.

Quinze minutes plus tard, je décide de m'en tenir là, je patine sur place, c'est pas la peine. Je reviendrai demain matin à l'aube. Je ferme son ordinateur, range mes affaires, éteint ma lampe, prend mon sac à mains, décroche mon imperméable que j'enfile tout en rejoignant le bureau d'Etienne.

- Je suis prête.

Il lève la tête et me sourit. J'arrive, me dit-il, en reposant la feuille qu'il consultait dans un dossier qu'il referme. Malgré moi, je remarque que la lumière de la lampe de bureau accentue la couleur dorée de ses cheveux. Il lit avec des lunettes maintenant mais ses yeux sont toujours du même bleu. Ça je l'avais déjà remarqué. Les lunettes, les yeux. La couleur de ses cheveux aussi mais ce soir, c'est différent, avec cette lumière... J'ai toujours aimé ses cheveux, ses yeux aussi, je les ai toujours aimés... Sa voix aussi... Et ses mains, ses mains...

Il éteint sa lampe et je redescends, je me ressaisis.

Nous prenons l'ascenseur en parlant boulot. C'est toujours mieux que le silence. Les cages d'ascenseur ne facilitent pas les échanges, à moins d'être amoureux, à moins de bien se connaître, à moins de poursuivre une conversation, ce que nous nous appliquons à faire.

Pour traverser le boulevard en surveillant la circulation encore intense à cette heure-ci, spontanément il me prend le coude dans un geste de protection. Je suis certaine qu'il le fait sans y penser car, dès qu'il s'en rend compte, il me lâche aussitôt. Je fais comme si de rien n'était. Il me tenait comme ça par le coude quand... avant quoi !

Le temps est doux et d'un commun accord, nous nous installons à la terrasse chauffée d'un café et commandons chacun une bière blonde. Nous continuons à parler boulot, encore et toujours, terrain ô combien neutre qu'il est préférable d'arpenter pour ne pas se prendre les pieds dans le tapis. Ça fait un peu plus de trois mois que je suis dans la boîte, il

tient à connaître mon ressenti par rapport au boulot, Alban, mes collègues, l'entreprise, les clients. C'est vrai que nous n'en avons jamais vraiment parlé ensemble mais je suis bien certaine qu'il sait parfaitement où j'en suis, Patrick doit lui faire des comptes-rendus réguliers. Mais, encore une fois, j'aime autant parler boulot avec lui. Je réponds clairement, spontanément, je suis parfaitement à l'aise.

C'est ce que je veux qu'il croit.

*

Elle est détendue. Du moins elle en donne l'impression. L'air est doux, la conversation fluide, la bière fraîche. Nous parlons boulot. Elle me dit être très satisfaite de son travail, de ses relations avec Alban - je n'en suis pas étonné, les connaissant tous les deux, mais l'inverse aurait pu avoir lieu, il suffit parfois de si peu pour que rien ne fonctionne entre deux personnes.

Tout va bien. Rien ne laisse présager ce qui va suivre, je n'ai rien prémédité.

Je l'ai écoutée attentivement, je lui ai posé des questions, elle m'a répondu, j'ai fait des commentaires, nous avons ri des pitreries d'Alban, elle m'a posé des questions, je lui ai répondu, je l'ai éclairée sur certains points qu'elle ignorait. J'ai même abordé des questions plus personnelles mais toujours anodines.

- Tu te plais à Nantes ?

- Oui beaucoup.

Nous avons alors parlé de la ville, l'île aux machines, l'éléphant, Saint-Nazaire, le Morbihan tout proche, de choses et d'autres. Des sujets neutres.

Je suis le premier surpris quand, au milieu d'un silence, je m'entends lui dire :

- Je suis divorcé, je ne sais pas si tu le sais...

Elle ne répond pas tout de suite, me regarde, plutôt interloquée.

- Non je ne savais pas.

Elle suspend son souffle.

- Eloïse, il y a quelque chose dont j'aimerais que nous parlions tous les deux, tu sais quoi.

Immédiatement elle se crispe, j'en suis conscient mais décide de ne pas en tenir compte. Je m'apprête à lui expliquer ce qui me pèse sur l'estomac mais elle ne me laisse pas commencer. Le passé c'est le passé dit-elle. J'insiste un peu, elle ne veut rien savoir. Avec tout le respect que je vous dois Monsieur Brossier, ajoute elle avec une petite mimique rigolote, sans doute pour atténuer l'intransigeance de ses propos.

- Laissons de côté le patron Eloïse. C'est Etienne qui te parle. Pour ma part, je pense que nous devrions en parler. Pour ne pas laisser ça entre nous.

*

Je regarde droit devant et je fais de sérieux efforts pour prendre sur moi, ne pas me lever et le planter là, sans finir ma bière - merde, une bonne bière comme ça ! Je ne m'attendais pas à ce qu'il mette ce sujet sur la table, pas ce soir. Jamais en fait. Au tout départ je pensais que nous devions en parler de cette histoire, c'est vrai, mais plus maintenant, j'ai changé d'avis. Maintenant la page est tournée.

Au ton de sa voix, je sais bien de quoi il voudrait qu'on parle.

Je lui coupe l'herbe sous le pied.

J'essaye de contenir ma voix, je glisse mes mains dans mes poches. Je lui explique que je suis très heureuse de travailler dans son entreprise, que, comme je lui disais tout à l'heure, j'aime énormément mon travail, je m'entends bien avec Alban, avec la plupart de mes collègues, avec Patrick. Et

que je suis contente de réussir à le côtoyer en faisant abstraction de notre passé commun.

- Je pense sérieusement que nous devrions en rester là Etienne. Faire comme si rien d'autre n'avait existé. Pour ma part, je préférerais... ne rien déterrer.

- Rien qui ressemble à une hache de guerre par exemple ?

Je mens :

- Oh non. Je n'en suis plus là. Il s'est passé d'autres choses dans ma vie... après toi. Des choses plus douloureuses dont je ne tiens pas à parler. Maintenant, pour moi, l'essentiel c'est mon travail. Le reste n'a pas d'importance. Je ne veux pas qu'il en ait.

Je lui souris. Je suis contente d'être parvenue à lui exposer mon point de vue sans trembler, sans me laisser submerger par les grosses vagues d'émotion qui me guettaient, prêtes à me déferler dessus et à me déséquilibrer et à me tremper.

Je perçois sa déception mais je ne céderai pas.

C'est vrai qu'il a *toujours* ce charme auquel je suis *toujours* sensible, c'est vrai que j'ai *toujours* cette envie de le toucher, de le respirer, de me coller à lui, de l'embrasser... Et il est divorcé donc... STOP ! ARRETE ÇA TOUT DE SUITE ! Empêche tes sens de décider pour toi. Méfies-toi d'eux.

Nos rapports resteront professionnels, je m'en tiendrai à la ligne de conduite que je me suis fixée.

Un jour peut-être pourrais-je penser de nouveau à construire quelque chose avec quelqu'un. Pour l'instant il est beaucoup trop tôt.

Et ce quelqu'un ne sera, de toutes façons, pas lui, Etienne.

Une fois mais pas deux.

*

J'accepte. Bien malgré moi j'accepte. Pas le choix. Pourtant j'ai tant à lui dire. Quand j'ai eu son CV sous les yeux, j'étais si heureux à l'idée de la revoir et à la perspective

de pouvoir lui expliquer ce qu'elle ignore. J'ai toujours ce silence entre nous dans la tête, comme une épine dans la chair, lancinante, qu'on revient toujours titiller bien que ça fasse mal.

Quand on a décidé de la recruter Eloïse, j'étais fermement déterminé à entretenir avec elle des relations strictement professionnelles. Après cependant lui avoir dit ce que j'ai sur le cœur : je lui expliquerais et ensuite nous serions, si ce n'est amis, du moins en bons termes. Ces non-dits me pèsent.

Seulement, voilà : et d'une elle refuse de m'entendre et de deux je me sens irrésistiblement attiré par elle. Comme si le temps n'avait pas passé sur notre histoire. Je n'en suis même pas étonné. La raison c'est une chose, les sens une autre. Mes bonnes résolutions en prennent un coup.

- Bien. Je ne peux pas te contraindre. Sache que si, un jour, tu veux en parler, je serai toujours disponible.

Peu après nous nous quittons. Je lui propose de la raccompagner en voiture mais elle refuse, prétextant son envie de marcher. Nous échangeons une poignée de main. Un contact physique anodin. J'en suis ébranlé.

*

Une simple poignée de main. Tous les jours ou presque, nous nous saluons ainsi et rien ne se passe - euh... presque rien. Mais ce soir, sur ce trottoir, d'avoir ma main dans la sienne, ça me trouble. Ça n'est pas que la poignée de main. Il y a son regard aussi. Il retient ma main une seconde et il me regarde... il me regarde comme si... la tête un peu penchée, avec des yeux plein de tendresse, de regrets. De désir. Je me dépêche de tourner les talons.

Je rentre à pied. Il fait nuit mais je n'ai pas peur. Pourtant, le quartier que j'habite est réputé dangereux.

Foutaises. Pour la plupart, ses habitants sont des gens comme les autres, ils n'ont pas beaucoup de sous, c'est tout. Moi non plus je n'ai pas beaucoup d'argent, c'est bien pour ça que j'ai choisi d'y vivre dans ce quartier. Quand je dis "choisi"... au départ je n'ai rien choisi du tout mais maintenant, je suis contente d'y vivre. D'abord, de mon appartement j'ai une superbe vue sur la Loire. Ça vaut bien le sacrifice d'un immeuble pas toujours très propre, d'un ascenseur parfois en panne - j'habite au 8^{ème} étage - de fréquentes odeurs de fritures, des tags obscènes sur les murs et de l'encombrement de poussettes et vélos dans le couloir. Je sais que je peux compter sur mes voisins et l'avantage des appartements mal insonorisés, c'est de savoir quand ils sont chez eux mes voisins : je les entends.

Cerise sur le gâteau, je bénéficie d'un balcon qui doit bien faire six mètres carrés, que j'ai pu aménager comme une petite véranda car il est encastré et donc en grande partie à l'abri de la pluie. Un luxe que n'ont pas beaucoup d'appartements pourtant plus chers.

Pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'Etienne me raccompagne. D'abord je ne tiens pas à ce qu'il sache où je vis. Bon d'accord, il a vu l'adresse sur mon CV, s'il connaît le quartier il sait que ça n'est pas reluisant. Mais là n'est pas la question. Je ne veux pas d'intimité avec lui. Rien qui nous rapproche.

Je ne l'ai pas laissé parler. Je ne veux rien savoir du pourquoi ça s'est fini aussi mochement entre nous deux. Je ne veux rien savoir. Rien, rien, rien.

Etienne, Françoise, la réconciliation

Depuis notre altercation, Françoise me bat froid. Reste professionnelle mais me considère et me parle avec une froideur et une distance confondantes. Et rien ne la fait fléchir, ni la livraison d'un énorme bouquet de fleurs suivi d'un kilo de ses chocolats préférés, ni mes tentatives de rapprochement, ni plus tard l'intercession de Patrick. Un bloc.

Je désespère de regagner jamais sa confiance et son amitié, et je me sens mal. Patrick s'est étonné auprès de moi de cette brouille manifeste mais je ne peux me résoudre à le mettre dans la confidence.

- Encore un secret ?! S'est-il exclamé. Qu'est-ce qui t'arrive Etienne ? Tu crois pas que tu devrais vider ton sac une bonne fois pour toutes ? Tu le vides, on fait le tri, on jette ce qui n'est plus bon à rien et on range le reste. Qu'est-ce que t'en penses ?

- D'abord Eloïse, ensuite Françoise. Et si je te vide mon sac comme tu dis, toi aussi tu vas me fuir. Je n'y survivrai pas.

- Parce que le fait que Françoise te batte froid a un rapport avec Eloïse ?

- Mmmm.

- Peut-être que je ne réagirai pas comme elle ? Tu sais, cette histoire de sensibilité, de solidarité féminine..

Je le regarde un instant avant de me décider. J'en ai marre de mes cachotteries.

- OK, je vais te dire. Et si toi aussi tu me lâches..

- Non, je te promets : je te garderai mon amitié. Elle marchera peut-être de guingois mais elle s'en remettra. A moins que tu te sois vraiment conduit comme un parfait salaud..
Je gémis.

- Mais Patrick, je me suis conduit comme un parfait salaud !

- Ah bon ?... Toi ?

- Oui, moi.

- Bon. Bon bon bon...

Il réfléchit, le menton dans une main.

- T'as tellement l'air malheureux mon pauvre vieux que je te mettrai un sérieux coup de pied dans le cul ou mon poing dans l'estomac si j'estime que c'est tout ce que tu mérites. Et je te ferai peut-être la gueule pendant six mois. Mais nous resterons potes, quoi que tu me dises, ça te va ?

- J'ai le choix ?

Il fait une bouche en canard, secoue la tête et hausse les épaules.

- Non, tu l'as pas. Allez vas-y, je t'écoute.

Juste à ce moment-là, à l'instant où j'allais dévoiler ma face noire, nous sommes interrompus par Rodolphe : un problème se pose qui ne souffre pas d'attendre sa solution.

Patrick quitte le bureau derrière lui non sans me menacer de son index tendu et d'un regard rétréci :

- Tu perds rien pour attendre mon bonhomme.

Françoise me battra froid jusqu'au jour où elle et moi nous nous retrouvons par hasard au photocopieur, chacun une feuille à reproduire dans la main, les yeux dans les yeux. L'ombre d'un instant, je la sens vaciller sur ses positions et j'en profite pour avancer un pied dans la porte entrouverte. En bon commercial, j'avance mes arguments et enfin elle m'écoute. D'un commun accord, nous estimons que cela a assez duré et que le temps est venu d'en débattre ou d'en découdre. Nous allons déjeuner ensemble et reparlons de mon attitude, de ma bassesse, de mes remords. Avec l'élégance dont elle est coutumière, Françoise ne m'appuie pas sur la tête, ma punition je la subis tous les jours, inutile d'en rajouter.

En final je lui demande quoi faire vis-à-vis d'Eloïse.

- Rien Etienne, tu ne fais rien.

- Rien ?! Mais...

- Laisse-la. Je pense que tu lui as suffisamment fait de mal comme ça sans en remettre une couche. Si un jour elle veut t'en parler, elle t'en parlera. Ou pas.

Elle se tait un instant avant d'ajouter :

- Ou alors les choses se feront d'elles-mêmes.

- Tu ne comprends pas Françoise.

- Quoi, qu'est-ce que je n'ai pas compris ?

- Avant de la revoir, je ne l'avais pas oubliée, non. Je ne l'ai *jamais* oubliée. Mais je n'imaginai pas la revoir un jour. Pour moi c'était une histoire de mon passé, je vivais ma vie *sans* elle. Tu comprends ?

- Oui, jusque là je comprends.

- Et puis, je la revois et...

Comme rien ne suit, Françoise penche la tête sur le côté et m'encourage :

- Et ?...

Je hausse les épaules en soupirant.

- Et je me rends compte que je l'ai encore là.

Pour accompagner mes paroles, je pointe ma tête. Puis, après un moment de réflexion, mon cœur.

- Je l'aime encore.

- Oui, j'avais compris, me dit-elle d'une voix adoucie.

Maintenant elle me regarde tendrement et pose ses doigts sur ma main qu'elle presse.

- D'accord Etienne, ça va être dur. Mais tu ignores où elle en est de son côté. Elle t'a fait comprendre qu'elle souhaitait s'en tenir à des relations strictement professionnelles avec toi, alors respecte son vœu, ne la perturbe pas. Si vraiment tu l'aimes, tu peux bien faire ça pour elle non ?

Je hoche la tête mais, bien évidemment, je ne tiendrai aucun compte de ses conseils. Ça sera au-dessus de mes forces.

La preuve, environ trois semaines après, je retourne voir Françoise dans son bureau dont je ferme soigneusement la porte avant de prendre une chaise et de m'asseoir en face elle. Elle n'est pas dupe et attend avec un petit air goguenard que je parle.

- Françoise, je peux te demander un service ? Un grand service en fait.

- Ça dépend du *grand* service mon *grand* chéri.

- C'est perso.

- Oh ça, j'avais compris. Quand c'est pour le boulot, tu me demandes poliment de faire quelque chose mais il ne s'agit jamais d'un service à te rendre... Et tu ne fermes jamais la porte.

Là-dessus, elle me gratifie d'un grand sourire carnassier.

- Je t'écoute.

- C'est pas facile...

- Je m'en doute rien qu'à voir ta tête.

- Voilà. Ça concerne Eloïse.

Françoise hausse comiquement les sourcils et dans ses yeux je lis une dérision qui me gêne.

- Ah bon, je ne m'en serais pas doutée.

- Te fous pas de moi Françoise, je suis sérieux.

- Bon. OK, je t'écoute.

- Je me disais que toi et Eloïse, vous vous entendiez bien. Je me trompe ?

- Non, c'est exact.

- Et que...

- Et qu'elle m'écouterait, moi. Je me trompe ?

Les yeux sur la moquette, je me frotte les mains l'une contre l'autre avant de répondre.

- Non, c'est un peu l'idée.

- Et donc, si j'interférais en ta faveur, elle pourrait changer son attitude vis-à-vis de toi, être plus... réceptive. C'est toujours ça l'idée ?

- Euh... oui.

- J'ai beaucoup d'amitié pour toi Etienne, tu le sais. Et tu sais que tu peux compter sur moi. Mais je te le dis tout de suite : sur ce coup-là...

Elle prend sa respiration avant de m'asséner :

- Ne compte pas sur moi.

- Pourquoi ?

J'ai dix ans à ce moment-là.

Elle prend son temps avant de me répondre. Elle me regarde froidement de ses yeux bleus et la mer y est soudain très froide, sans Golf Stream pour tempérer.

- Tu sais ce que je pense de ce que tu lui as fait.

- Oui je sais, nous en avons parlé.

- Moi je t'ai pardonné. Dans la mesure où j'ai à te pardonner quoi que ce soit d'ailleurs. Disons que j'ai entendu ta...

Elle cherche le mot.

- J'ai entendu que tu étais désolé de ce que tu avais fait, que tu t'en repentais - mon dieu que je n'aime pas ce terme !

- que tu regrettais...

Je la coupe :

- Et c'est ça justement qu'Eloïse doit savoir ! Qu'elle sache combien je regrette.

- Et que ça soit moi qui le lui dise ?

- Ben oui puisque moi elle refuse de m'entendre ! Je ne t'ai pas dit, elle et moi on a pris un pot il y a quelques jours. On parlait boulot, elle était plutôt détendue, enfin du moins elle en avait l'air. J'avais rien prémédité, je me suis décidé comme ça. D'un coup j'ai essayé de lui parler de nous et elle m'a stoppé net. Net !

J'accompagne mes mots avec le tranchant de la main.

- Peut-être que toi elle t'écouterait ?...

Françoise se cale le dos dans son fauteuil. La mer de ses yeux est déjà moins glaciale mais je ne m'y baignerais pas pour autant.

- Je peux te laisser réfléchir si tu veux...

- Oh c'est tout réfléchi Etienne !

Je ferme les yeux et tends les mains devant moi pour qu'elle se taise.

- Non, ne dis rien maintenant. Je te demande de réfléchir Françoise. Tu me donneras ta réponse plus tard.

Je me lève et pour dédramatiser la situation, je fais une petite grimace :

- Il en va de ma santé tu sais. Donc de la santé de cette entreprise...

Sur ce, je lui décroche un petit clin d'œil et sors de son bureau avant que le bloc-notes qu'elle me jette ne m'atteigne.

La mer avait l'air à meilleure température.

Françoise, Eloïse, le shopping

- Tu fais quelque chose ce midi El ?
- Rien de spécial non, pourquoi ?
- Ça te dirait une petite salade chez Enrico et un peu de shopping après ? J'ai vu un ensemble et je voudrais ton avis.

Mon avis ?! Françoise est toujours d'une élégance qui ne nécessite l'avis de personne, surtout pas d'une fille comme moi, souvent habillée à la va vite d'un jean, d'un tee-shirt et d'un pull.

Elle poursuit :

- Il fait si beau, j'ai envie de me balader. A moins que tu sois trop surbookée...
- Oh surbookée je le suis, je l'étais et je le serai. Mais je peux bien m'accorder un peu de bon temps.

Et j'ajoute en rejetant la tête en arrière et en agitant au ralenti une crinière flamboyante que je n'ai pas :

- Parce que je le vaux bien.

Françoise s'esclaffe. Elle rit facilement.

- Je passe te prendre à midi, d'accord ?
- OK.

Les salades d'Enrico sont toujours copieuses, délicieuses et appétissantes. Aujourd'hui je prends l'italienne (salade verte, coppa, jambon cru, mozzarella - de la vraie ! - tomates séchées...) et Françoise l'espagnole (tomates, riz, calamars, poulpe, chorizo, olives...) Nous papotons de tout et de rien, une conversation de filles diraient les garçons, légère et à bâtons rompus.

Nos salades et nos bières avalées, nous flânonnons dans les rues au doux soleil d'avril. Au bout d'un quart d'heure de cette

ballade sans but, je me souviens que Françoise souhaitait me montrer un ensemble :

- Tu voulais me montrer quelque chose ?

- Ah oui, c'est vrai. Viens, c'est par là.

Je m'étonne sans le dire qu'elle ait oublié ce pour quoi elle souhaitait déjeuner avec moi. Ça ne lui ressemble pas à Françoise d'oublier. Je vois déjà l'anguille pointer le bout de son nez.

Arrivées dans la boutique en question, Françoise se saisit d'un ensemble jupe veste d'une coupe remarquable, de couleur orangée, en soie, très joli, le met devant elle pour m'en montrer l'effet. Sans doute aucun, c'est le genre de vêtements qui lui conviennent parfaitement et je le lui dis. Je ne vois vraiment pas pourquoi elle a besoin de mon avis mais ça, je ne le lui dis pas. J'attends. Elle se rend dans la cabine d'essayage dont elle ressort quelques minutes plus tard, splendide dans cette forme et ce coloris.

- Ouaaaah ! Cette couleur, ça te va à ravir !

- Ca n'est pas trop vif ?

- Trop vif ? Tu rigoles ? Au contraire, ça te donne une mine superbe.

- Bon, si tu le dis, je le prends alors.

Je retourne fureter dans les rayons en attendant qu'elle se rhabille et paye son achat. Je regarde un tee-shirt qui me plait bien quand elle me rejoint.

- Il est sympa hein ?

- Oui. Prends-le puisqu'il te plait.

- J'aimerais bien mais non, ce ne serait pas raisonnable.

- Oh il faut bien se faire plaisir de temps en temps.

- Mais t'as vu le prix ?! Cinquante euros ! J'aimerais bien mais je trouve que c'est cher pour un tee-shirt. Et puis pour l'instant, je ne peux pas me permettre de trop dévier.

- Maintenant que tu es embauchée, tu vas pouvoir te laisser un peu aller non ?

- Ma période d'essai se termine dans quelques jours seulement !

- Oh je peux t'assurer que tu n'as aucun souci à te faire.

- Oui je sais, Patrick m'en a parlé. Mais comme je te le disais tout à l'heure, je voudrais d'abord m'acheter une voiture. Alors je mets des sous de côté.

Elle me sourit mais je la sens distraite, comme préoccupée. Tout ça n'est que papotage, mise en bouche. Nous sortons de la boutique et poursuivons notre lèche-vitrine. Je me sens bien à flâner comme ça, au soleil, en sa compagnie, et lui dis que j'aime bien Nantes, que je m'y plais de plus en plus maintenant.

- Tours aussi doit être agréable à vivre non ?

- Oui, beaucoup. C'est plus petit mais c'est une ville très agréable.

- A ce propos, j'ai vu sur ton CV que tu avais travaillé chez Desprès. C'est bien la société dans laquelle Etienne travaillait, je me trompe ?...

Ma petite anguille joue le serpent sortant de sa corbeille au son d'une musique envoûtante.

- Non, tu ne te trompes pas. Nous avons effectivement travaillé ensemble Etienne et moi.

- Excuse-moi si je suis indiscreète mais, à vous voir, vous ne semblez pas...

Elle cherche ses mots, ne les trouve pas, mouline d'une main. Je décide de ne pas l'aider.

- Nous ne semblons pas quoi ?

- Eh bien vous ne semblez pas vous avoir connu... dans une autre vie.

Nous y voilà.

Je suis un peu déçue mais ne le montre pas. Je pensais que Françoise appréciait ma seule compagnie. Je crois comprendre maintenant qu'elle est en mission commando. Je hausse une épaule d'une façon désinvolte.

- Tu dois savoir que j'ai été embauchée grâce à Etienne.

Et je la regarde dans les yeux. Pour qu'elle sache que je sais. Elle se dérobe, c'est net, approuve par une brève inclinaison de la tête. Je joue un rôle et ne le lui cache pas, pour qu'elle comprenne bien que nous sommes dans une pièce de théâtre, que je ne suis pas dupe :

- Donc, tu vois, je ne tiens pas à en faire trop avec lui. Pour ne pas susciter de jalousies ou des trucs dans le genre. Je ne voudrais pas passer pour une pistonnée.

Elle s'arrête de marcher et je la distance de quelques pas. Quand je m'aperçois qu'elle n'est plus à mon côté, je m'arrête, me retourne et hausse les sourcils d'un air interrogatif. Son regard à elle est pointu, elle plisse les yeux pour mieux m'envisager. Va-t-elle la cracher sa pastille pour la gorge ?

J'imagine qu'elle me dise :

- OK. J'arrête mes conneries. Je connais votre histoire à toi et à Etienne.

Et que moi je lui réponde, par exemple :

- Et il t'a chargée de me parler ?

- Noooooon Eloïse !... Il ne m'a chargée de rien du tout. C'est moi qui prends cette initiative. Etienne n'est pas au courant.

A mon regard dubitatif, elle s'exclamerait :

- Promis juré !

- Bon, je te crois. Qu'est-ce qui t'amène alors à me parler de cette histoire ?

Elle ne répondrait pas tout de suite. Elle marcherait sur des pointes et elle le saurait.

- Etienne est malheureux.

Ce serait à mon tour de garder le silence. Si maintenant Etienne devait avoir une ambassadrice...

Rien de tout ça ne se produit. Françoise me rejoint et clôt le sujet de quelques mots allégés d'un petit rire :

- Sans doute m'étais-je imaginée autre chose mais n'en parlons plus.

Elle a dû sentir mon manque d'ouverture. Je n'ai pas envie de m'avancer sur ce terrain-là, d'y aller de mes confidences. Pas comme ça en tout cas. J'aime beaucoup Françoise, j'ai apprécié sa sollicitude quand je suis arrivée - ça a été une des seuls à ne pas me décourager par rapport à Alban et à toujours prendre du temps pour m'expliquer ce qui avait besoin de l'être - j'aime sa personnalité et j'aimerais que nous soyons amies, même si nous n'avons pas le même âge. Mais justement, pour devenir amies, il ne faut pas faire semblant.

Elle interrompt encore une fois mes pensées en me prenant par le bras et en me glissant d'une voix guillerette :

- J'organise une petite soirée chez moi samedi soir de la semaine prochaine. Si tu es libre, ça me ferait plaisir que tu viennes.

Je réfléchis vite. Etienne y sera sûrement. D'un autre côté, si je veux l'éviter à tout crin, je ne participerai jamais à rien, je serai toujours à part. Et cette invitation me va réellement droit au cœur.

- D'accord, je viendrai. Tu sais, ça me fait plaisir que tu m'invites.

- Super ! Allez, on retourne bosser maintenant, il est presque deux heures dis donc.

Elle me décroche un grand sourire, sincère, et dis encore :

- Je suis ravie de notre petite escapade. Il faudra qu'on recommence hein ?

Je lui souris en retour mais je veux quand même tirer les choses au clair.

- Dis-moi Françoise, franchement : c'est Etienne qui t'a demandé de me parler ?

- Etienne ?! Ah non, pas du tout Eloïse, je te promets. Tu pensais que...

Elle nie farouchement de la tête et dans ses yeux je ne vois aucune trace de duperie.

- Je voulais juste savoir... par curiosité. Parce que tu m'es sympathique.

Elle fronce le nez avant de hausser les épaules et de m'entraîner à grands pas.

Je respire.

*

Je n'aime pas mentir mais là j'ai senti que je devais le faire. Ah cet Etienne, qu'est-ce qu'il ne me fait pas faire ! Il va être déçu quand je vais lui dire que je n'ai pas pu parler à Eloïse. Je n'ai pas pu. La pauvre gosse, je sens qu'elle a confiance en moi, je n'ai pas envie de la décevoir. Et puis je la sens un peu tendue dès qu'on aborde ce sujet-là. Tant pis pour Etienne. Qu'il se débrouille tout seul. Il n'a qu'à lui écrire.

Eloïse, Etienne et les autres chez Françoise

La fête bat son plein. De ceux qui sont un peu gris, de gris pâle à gris foncé, certains dansent pieds nus sur la terrasse. Dont Bruno et moi.

Bruno est mignon, drôle, cultivé. Et homosexuel. C'est parfait. Tous les deux on va au ciné, au resto, se balader, on fait les magasins et jamais une ambiguïté et la question sous-jacente *"Est-ce qu'il va vouloir coucher avec moi ?"* aussitôt suivie de l'autre question latente *"Quand va-t-il vouloir coucher avec moi, oser me mettre la main sur l'épaule ou aux fesses ?"*

Ça me convient parfaitement cette abstinence de relations amoureuses sexuelles. Dès que j'ai un coup de blues, Bruno est simple comme un coup de fil : *"Allo Bruno ? C'est moi. Ça te dit d'aller boire un verre ? "* et Bruno rapplique avec sa voiture minable pour m'emmener dans des endroits improbables. Bon, ça arrive aussi qu'il ne soit pas là ou qu'il ne réponde pas, il n'a pas que moi dans sa vie. Parfois aussi, on boit un verre et ensuite il me met dans un taxi pour rester disponible à qui voudra de lui. Je sais qu'il n'a que des relations épisodiques, fortuites et sans suite, qu'il pleure parfois tout seul dans son lit. On se ressemble, on s'assemble. Je ne voudrais pas le perdre. Il est des amitiés qui n'ont pas besoin de temps pour être solides. Parce que c'était lui, parce que c'était moi n'est-ce pas. On s'est rencontré dans un boîte où j'ai fait de l'intérim, ça fait quelques mois.

Ce soir, c'est la première fois depuis bien longtemps que je me laisse aller comme ça. Je n'avais plus envie de danser. Pour danser il faut être joyeux. J'étais rarement joyeuse. Je rigolais bien sûr. C'est pas ce que j'appelle être joyeux. Je parle d'être joyeux de vivre. Moi, la joie de vivre, elle m'a fait faux bond il y a bientôt un an. Jusqu'à ce soir où je la

sens revenir sur la pointe des pieds, un peu penaude de m'avoir laissée tomber si longtemps. Je ne suis pas rancunière. *"Allez viens, je lui dis, viens qu'on s'en donne à cœur joie toi et moi."*

Après avoir parodié les Blues Brothers et leur *"I need you, you, you"*, nous être égosillés sur *"I love you baby"* avec Gloria Gaynor, tortillé comme John Travolta dans *"Pulp fiction"* et j'en passe, nous jerkons maintenant sur de la musique pop et braillons ce refrain qui nous déchaîne : *"Pour aller danser le jerk, sur de la musique pop Sous les éclairs des stroboscopes Elles dansent le jerk..."*

*

Je me tiens un peu à l'écart aux côtés de Patrick. On s'amuse de les voir se déhancher et chanter comme ça, les moins jeunes ne s'en laissant pas montrer : tout à l'heure Alban alias John Travolta s'est dandiné devant Eloïse alias Uma Thurman, c'était encore plus drôle que dans le film.

Eloïse a l'air vraiment heureux. Je la retrouve comme elle était à Tours.

- Tu ... m'as ...mais ...conté la ... de ...stoire...

- Hein ?

Perdu dans mes pensées, je n'ai pas fait attention. Patrick se tient les bras croisés, il ne me regarde pas mais je vois son sourire en coin. Il se plante en face moi, nous isole ainsi des autres et répète en prenant soin de bien articuler mais à voix contenue :

- Tu ne m'as jamais raconté la fin de cette histoire.

Je ne m'y attendais pas. Pas ici ni maintenant.

- Mmmm. Pas sûr que ce soit le moment...

- Pourquoi pas ? On a été interrompu l'autre jour et depuis je n'ai pas trop trouvé l'occasion de te redemander. Et de toute façon, je te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas raconté.

Alors autant t'en débarrasser maintenant que j'ai trop picolé, je prendrai peut-être la chose avec détachement. Et je n'ai pas le vin violent, tu le sais.

- OK. Tu l'auras voulu. Ici va s'achever une belle amitié. Pas de trente ans mais une belle amitié quand même.

Je fanfaronne mais je ne me sens pas du tout à mon aise.

*

Quand Bruno m'entraîne dans une pseudo valse matinée comédie musicale, tout se passe d'abord très bien : nous réincarbons Fred Astaire et de sa Ginger Rogers. La légèreté et l'élégance en moins ?... Oui, probablement. Et sans doute nos envolées sont-elles trop enthousiastes, nos pas de danse trop approximatifs, nos sens trop grisés. C'est pour moi la seule explication par rapport à ce qui se passe ensuite.

Tout s'enchaîne rapidement, trop rapidement : je me sens basculée en arrière sur le bras de Bruno alias Fred Astaire, relevée, pirouettée puis saisie par la taille pour être élevée - et être posée sur son épaule d'après ce qu'il m'expliquera plus tard (même si, à mon sens, la combinaison tient plus du patinage artistique que de la danse) car dans l'instant je n'ai pas compris la manœuvre - quand soudain mon élévation est stoppée nette par un coude, celui de Rodolphe qui lui aussi tourbillonnait follement avec sa cavalière, trop près de nous.

Je m'étais direct sur la terrasse, mon élan stoppé par un bac à fleurs et ne vois pas que Bruno tente en vain de rétablir son équilibre, dégringole les marches et, après un superbe vol plané, finit par s'étendre de tout son long sur la pelouse. Quant aux deux autres, eux aussi me raconteront après qu'ils ont valdingué contre le mur et son rosier avant de s'affaler lamentablement par terre. Le tout n'a pas duré cinq secondes.

Un peu sonnée par le coup dans la pommette et le choc de ma tête contre le pot de fleurs, je regarde autour de moi : Bruno se tient la cheville droite qu'il s'est tordue dans les

marches mais il est hilare, Rodolphe et Christine se relèvent et en sont quittes pour des hématomes et des égratignures aux mains et au visage. Mais eux aussi rigolent. Rien de grave donc.

Le premier moment de stupeur passé, parce que rien n'est sérieux, tout le monde pleure de rire. On vient nous secourir - je note qu'Etienne est le premier à être près de moi et que lui ne rit pas - et on se retrouve bientôt, Bruno et moi, assis chacun dans un fauteuil. Je tiens d'une main un verre d'eau où fond un cachet d'aspirine et de l'autre des glaçons dans un torchon sur la joue. Jean l'infirmier m'examine :

- Fais voir ta joue... Ah ouais, tu devrais avoir un beau bleu.
- Dis-moi la vérité Jean : je suis défigurée ?
- Oui mais t'étais déjà pas belle avant, me rassure Al.

Bruno, une bande Velpeau serrée autour la cheville - pas d'entorse ni de fracture d'après Jean - tient aussi un verre dans une main qui contient, lui, du Bordeaux.

Tout le monde commente l'incident, quelqu'un demande si le pot de fleurs est abîmé, un autre conseille à Françoise de porter plainte pour dégradation des biens d'autrui et les rires repartent de plus belle.

Nous sommes un peu dessaoulés mais pas assez pour que la fête ne s'arrête. Après l'intermède de notre incident, les valides se remettent à danser, que je rejoins sitôt mon mal de tête passé. Bruno danse aussi, juché sur les épaules de Renaud le costaud.

*

J'ai eu peur. Je les regardais danser et tout d'un coup je l'ai vue tomber... Sans réfléchir, je me suis précipité. En trois enjambées j'étais près d'elle. A première vue, plus de peur que de mal mais l'adrénaline était là et j'ai dû prendre sur moi pour ne pas les engueuler. Ç'aurait été vraiment déplacé, tout le monde riait, je ne pouvais décemment pas

jouer les trouble-fête, j'ai respiré un grand coup et j'ai pris sur moi. Eloïse se relevait déjà quand je suis arrivé auprès d'elle mais j'étais d'avis de l'emmener à l'hôpital pour y être examinée. Après l'avoir soigneusement regardée et questionnée, Jean a certifié que c'était inutile. Et elle ne voulait pas entendre parler d'hôpital.

Je l'ai aidée à se lever, l'ai conduite à un fauteuil et suis allé plus loin pour fumer une cigarette et reprendre mes esprits. Ils ont recommencé à danser mais je n'avais aucune envie de me joindre à eux. Vraiment pas.

Je fais les cent pas dans l'allée qui longe la maison en tirant nerveusement sur ma clope. Elle aurait pu se tuer, elle aurait pu se tuer... c'est ce qui me taraude l'esprit. Et toi, tu vas attendre quoi ? Que plus rien ne soit possible ? Sans penser au pire, tu vas attendre qu'elle rencontre un mec et qu'elle se marie ? Elle a l'air bien intime avec Bruno... Et toi tu resteras comme un con avec ton amour qui ne servira à rien et à personne. Et ce soir, elle aurait pu mourir ! C'est ça la vie. On a l'impression que ça durera toujours mais ce n'est pas vrai, *ce n'est pas vrai*, des fois elle vous fait un pied de nez et faux bond la garce. C'est trop con. Je ne vais pas attendre comme ça qu'il soit trop tard. Je ne vais pas attendre qu'un autre ou que la vie me la pique.

*

C'est marrant comme tout peut basculer d'un moment à l'autre, pour le meilleur, pour le pire. Ce soir, je ne saurais transiger : c'est pas du meilleur, c'est pas du pire non plus. Ce que je sais c'est que ma vie est d'un coup chamboulée.

A peine les premières mesures de "*Still love in you*" résonnent-elles que je me retrouve dans les bras d'Etienne.

Je m'apprêtais à quitter la terrasse - parce que moi les slow...
- quand soudain il est là, à mes côtés. Sans me demander mon avis, il pose une main dans mon dos, emprisonne ma main droite dans sa main droite qu'il maintient sur sa poitrine. Côté cœur.

Difficile de résister. Mon premier réflexe est de me contracter mais je n'ose l'envoyer bouler, pas devant tout le monde, et il doit bien le savoir l'animal. Alors que je lui jette un regard froid et incendiaire (chacun sait que la glace peut brûler), nos yeux se croisent : d'un coup j'ai comme une faiblesse, ce que son regard exprime m'affole et un frisson me parcourt du haut en bas. Du coup, je clos mes paupières. Un sens de moins.

Cette chanson-là est mythique, nul n'a besoin de comprendre l'anglais pour être emporté ne serait-ce que par la musique. Seulement voilà : je parle anglais, je connais les paroles, j'en comprends le sens.

Mes yeux sont fermés mais je ne peux empêcher mes oreilles d'entendre ce qu'Etienne chante à mi-voix :

*" If we'd go again
All the way from the start
I would try to change
The things that killed our love
Your pride has built a wall, so strong
That I can't get through
Is there really no chance
To start once again..." **

Je ne peux empêcher mon cœur de battre comme les tambours du Bronx, je ne peux empêcher mes poils se mettre au garde à vous ni mes muscles devenir chamallows ni ma peau de vibrer. Ni mon cerveau de comprendre.

* Paroles de Still love in you - Scorpions

Je croise le regard de Patrick et celui de Françoise. Ils se tiennent côte à côte et manifestement s'entretiennent à voix basse du spectacle que nous formons Eloïse et moi. Patrick désapprouve gentiment en agitant la main et en me faisant de gros yeux rieurs comme un papa à son polisson de gamin. Quant à Françoise, je lis sans peine ce qu'elle pense. Pas de moquerie chez elle. Rien que la réprobation.

Je les ignore.

Ce qui m'importe, c'est Eloïse.

Je ne sais pas ce qui s'est passé dans ma tête : quand j'ai entendu les premiers accords de cette chanson, là non plus je n'ai pas réfléchi. Ce que je sais, c'est qu'elle doit comprendre, c'est limpide. Elle aurait pu se casser le crâne tout à l'heure et elle n'aurait jamais su que je l'aime. Maintenant, ce qui m'importe c'est elle. Tant pis de ce que les autres en penseront.

*

Quand la chanson prend fin, aussitôt suivie d'une autre, Etienne et moi on s'arrête, on se regarde un instant. Je ne peux pas douter. Je lui décroche un petit sourire, reprends doucement possession de ma main, m'écarte de lui et il n'insiste pas. J'ai le cœur qui bat la chamade. S'il lui prend l'envie de me prendre dans ses bras, de m'embrasser...

De grosses gouttes de pluie commencent alors à tomber et nous sauvent la mise. Nous nous replions fissa à l'intérieur en rentrant les chaises et fauteuils que nous avons sortis. Ça m'arrange bien. J'ai sérieusement besoin de reprendre mes esprits. Dès que je peux, je m'enfuis dans la salle de bains.

*

Je n'insiste pas. Ce n'est ni le lieu ni le moment. Elle a compris, je jurerais qu'elle a compris.

*

Nous sommes consignés à l'intérieur et il n'y a pas assez de place pour danser. Personne n'a envie que la soirée s'arrête, aussi, rapidement nous décidons de jouer à des jeux. D'abord au jeu du Shabadabada : fredonner une chanson d'après un mot tiré au hasard. Après des débuts relativement sages, ça devient vite une cacophonie sans nom, tout le monde triche, invente des chansons, des paroles. Un délire total.

Le jeu des petits chevaux qui suivra sera dans le même registre. Avez-vous déjà eu cette idée renversante de jouer aux petits chevaux en état d'ébriété avancée ? - vous l'état d'ébriété, pas les chevaux. Parce que, autant y jouer à jeun se révèle d'un ennui assuré, souvent pour faire plaisir un jour de pluie à de jeunes neveux, cousins, enfants, voisins, frères ou sœurs, autant y jouer en état d'ébriété avancée - j'insiste - c'est formidable. Les canassons ne tardent pas à faire de grands sauts dans le vide et à valser dans la pièce sous l'impulsion d'adversaires tout autant excités que coriaces. C'est bientôt un délire total, ponctué d'éclats de rire, de coups de sabot rageurs, de sobriquets attribués tout autant aux gagnants qu'aux perdants, de hennissements d'enthousiasme ou de dépit. Un véritable pugilat de carnaval. L'alcool circule et coule dans les verres, dans les gosiers, dans les veines.

Il y avait longtemps que je ne m'étais autant amusée. De temps en temps, je croise le regard d'Etienne. Lui aussi a l'air heureux.

*

Nous jouerons jusqu'à cinq heures du matin. Comme il ne peut être question de reprendre les voitures, petit à petit, certains s'affalent dans les canapés et les fauteuils pour entamer quelques heures de sommeil, d'autres appellent un taxi. Nous restons à quelques-uns pour discuter plus calmement autour de cafés ; quelques-uns jouent au tarot. J'aide Françoise à ranger, j'essuie ce qui ne va pas au lave-vaisselle et qu'elle lave.

- Dis-moi Etienne, j'aimerais que nous ayons une petite discussion tous les deux...

Sa voix est pâteuse, la mienne tout autant.

- A cinq heures du matin ? Tu crois vraiment que c'est l'heure de discuter Françoise ?

- Eh bien oui, pourquoi pas ?

Décidément, ce soir tout le monde a envie de parler.

- Bon vas-y. De quoi tu veux qu'on parle ?

- C'est par rapport à Eloïse.

Elle arrête de savonner le verre qu'elle astiquait avec ferveur, le garde à la main sans plus bouger, de la mousse autour de ses doigts gantés de rose, et me jette un regard réprobateur :

- Il n'était pas question que tu la laisses tranquille ?

Imperturbable, je continue d'essuyer un verre. Je m'apprête à lui répondre quand Eloïse entre dans la cuisine, un plateau de vaisselle dans les mains.

*

J'ai entendu les dernières paroles et je comprends tout de suite que je dérange. Ou du moins que je dérange une conversation en cours et à mon sujet. Bon ben je voudrais pas être de trop hein... Je pose mon plateau comme je peux, leur glisse un sourire et m'éclipse.

Je reprends le couloir mais ne rejoint pas le salon : je reste les oreilles à proximité de la cuisine. Puisqu'il s'agit de moi, autant savoir de quoi il retourne.

Effectivement la conversation reprend, à voix feutrées mais parfaitement audibles.

*

- Oui, c'est ce que j'avais l'intention de faire. Patienter. Attendre qu'un jour, éventuellement, elle veuille bien me considérer d'un autre œil. Seulement voilà..

- Voilà quoi ?

- J'ai *vraiment* eu peur tout à l'heure quand je l'ai vue se taper la tête contre le bac à fleurs. C'est ce qui m'a fait peur, qu'elle se soit cassée la tête sur ce putain de pot. J'ai bondi. J'ai pas réfléchi tu sais, je me suis précipité. Enfin bref. J'ai eu peur et je me suis dit que je pouvais bien attendre toute ma vie que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Un jour elle pourrait bien ne plus être disponible. Elle pourrait rencontrer quelqu'un tu sais, se marier.

Françoise et ses gants se tournent vers moi.

- Mais quel rapport avec cet incident ?!

- Aucun. Enfin si : je dirais que ça a été comme un phénomène déclencheur. On attend, on attend, on se dit que la vie se chargera de nous rendre heureux. Et puis paf, c'est la cata, la grosse tuile, la femme de ta vie tombe sur la tête, elle meurt ou elle reste dans le coma ou alors un jour elle t'annonce qu'elle se marie.. Enfin bref, ce soir je me suis dit : non, n'attend pas, fonce ! Peut-être qu'elle ne voudra vraiment pas de toi mais au moins essaye. Et dis-lui que tu l'aimes ! Que je l'ai toujours aimée.

Je marque une pause, fait couler de l'eau froide dans le verre que j'essuyais et le vide d'un trait.

- Et pis c'est pas toi l'autre jour qui m'a dit de me débrouiller tout seul ? Que tu ne voulais pas te mêler de

cette histoire, que tu ne voulais pas faire l'intermédiaire entre Eloïse et moi ?

- Je t'avais conseillé de lui écrire...

- J'ai essayé mais j'avais pas les mots.

Françoise hausse une épaule et me fait une grimace. Elle rince un verre qu'elle pose sur la paillasse et remet ses mains dans la cuvette. Elle s'apprête à laver un autre verre mais s'arrête de nouveau et me jette un regard en coin :

- Ce soir tu lui as dit que tu l'aimes ?

- Non. Enfin, pas directement. J'ai laissé cette chanson le dire pour moi, tu sais "*Still love in you*".

Elle doit trouver l'idée plutôt romantique car elle opine de la tête :

- Oh c'est mignon...

- Surtout quand on connaît les paroles hein ?

Elle s'appuie maintenant sur l'évier, une main appuyée sur le bord, l'autre pendant sur le côté, les yeux bien au-delà de la cuisine. La mousse coule doucement de son gant, s'en échappe, se transforme en gouttes qui rejoignent le sol où elles constituent une petite flaque. Françoise se tait, les yeux maintenant sur le carrelage.

- Tu as peut-être raison Etienne. La vie se charge parfois de nous donner de sacrées leçons et après on se dit "si j'avais su" mais il est trop tard. L'essentiel c'est de ne pas avoir de regrets. Parce que les regrets, ça n'a jamais servi à rien.

*

Je ne m'étais donc pas trompée : Françoise avait bien pour mission de me parler ce fameux jour de shopping...

Il m'aime ?... En tout cas c'est ce qu'il vient de dire.

Il a eu peur pour moi...

Et il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait...

S'il m'aimait, alors pourquoi il a fait ça ? Pourquoi ?

Je rejoins sans bruit le salon.

- Ça va Eloïse ? T'as l'air toute chose...

- Ça va. J'ai juste vu passer un fantôme.

Ils rigolent, m'enjoignent d'arrêter de boire ou de fumer la moquette.

C'est pourtant bien vrai que j'ai vu un fantôme. Le spectre d'un amour.

Etienne, Eloïse, la rencontre imprévue

- A qui ça dit d'aller prendre un pot ce soir ?

C'est Rodolphe qui lance l'invitation à la cantonade. Ça nous arrive, le vendredi soir, de clore la semaine à quelques uns autour d'un verre, parfois autour d'une pizza. On est même allé danser une fois.

A six heures, on se retrouve à une douzaine dans le vieux Nantes, sur une terrasse. Etienne est là. Le hasard veut que nous soyons assis à proximité, pas l'un à côté de l'autre mais presque. Depuis la soirée chez Françoise, notre relation est moins... plus... elle a changé quoi. Rien de personnel mais j'ai un peu lâché du lest. Il ne s'est pourtant rien passé entre nous depuis. Ces derniers temps Etienne a été beaucoup en déplacement, nous ne nous sommes vus qu'épisodiquement et toujours dans le cadre du boulot. Mais je ne peux m'empêcher de le regarder autrement.

L'ambiance est aux rires, aux jeux de mots qui nous font hurler de rire. Des gamins à la sortie de l'école.

Rodolphe est en forme et entreprend de nous narrer ses premières vacances de ski : c'est à se pisser dessus tellement il est drôle. Les passants se retournent sur notre table, certains partagent notre hilarité, d'autres la désapprouvent d'un froncement de sourcils. Je plains les gens qui n'aiment pas rire.

Rien ne me prépare à ce qui va suivre.

Je profite d'une accalmie, m'essuie les yeux et prends mon verre quand, à quatre mètres devant moi, soudain je le vois. Et tout bascule.

*

Nous sommes tous à nous tordre sur nos chaises, à étouffer, à tousser, à pleurer, à le prier de se taire. Rodolphe est d'un humour redoutable et il a le don de l'auto dérision : il raconte sa première piste descendue à l'envers et quasi entièrement sur les fesses, les jambes et les bras en étoile, sa première remontée en remonte-pente quand il s'est lamentablement vautré dans la neige à mi-hauteur, sa deuxième descente achevée debout mais sans gloire sur une terrasse de café que les occupants avaient fuie à temps. Ceux qui skient ont connu ce genre de mésaventures, directement ou indirectement. Mais racontées par Rodolphe, c'est d'une drôlerie à hurler de rire.

Il se tait enfin, ce qui nous permet de reprendre notre souffle.

Je vois Eloïse du coin de l'œil, sans la regarder vraiment. Il y a entre nous comme un feeling. Depuis la soirée chez Françoise, quelque chose a changé. Mais je ne veux rien brusquer. Maintenant je peux attendre le bon moment.

Je vois son mouvement avant de tourner la tête pour la regarder vraiment. Je l'ai sentie se figer. Elle buvait et soudain elle a suspendu son geste et s'est transformée en glaçon. Un sixième sens me prévient que quelque chose ne va pas. Je tourne la tête et maintenant je la regarde vraiment. Tout ça sans y penser. Je ne pense pas, je ressens. Je tourne la tête pour suivre son regard.

Le temps que je reporte mes yeux sur elle, elle est déjà debout.

*

Richard. Il entre dans un restaurant et tiens la porte à une nana blonde. Sa nana. Sa nouvelle nana. Celle pour laquelle il

m'a quittée il y a bientôt un an. Le genre pulpeux en talons aiguille. Au moins il m'a quittée pour du changement.

Il ne me voit pas.

Je pose mon verre d'un geste mou sur la table, je bredouille quelques mots d'excuse sûrement incompréhensibles, je prends mon sac à mains et je me lève. Mes jambes m'emmènent d'une démarche saccadée et je prends sur moi pour ne pas m'écrouler.

Je marche. Derrière moi, j'entends quelqu'un qui court sans comprendre que quelqu'un court derrière moi. Derrière moi qui ne suis pas là.

- Eloïse, qu'est-ce qui se passe ?

Etienne. Il se tient devant moi pour m'obliger à m'arrêter, me saisit les deux bras et me regarde. Je vois sans le voir son regard inquiet sans pour autant m'en soucier. Je ne suis pas là.

- T'es toute pâle. Viens par là El, viens t'asseoir.

Je le laisse me conduire à un banc où je m'affale comme une voile sans ses drisses, comme un pantin sans ses ficelles. Je suis incapable de prononcer un mot. Mes mâchoires sont serrées à en broyer des noix.

Etienne s'est assis à côté de moi et il me frotte le dos car je tremble je tremble je tremble. Rien ne peut m'empêcher de trembler. Ni ses frottements vigoureux ni ses paroles de réconfort ni ses bras dont il m'entoure. Je me laisse faire. Je glisse ma tête dans son cou et je pleure sans larmes. Je n'ai pas conscience que je suis dans ses bras.

*

Je la prends dans mes bras et elle me laisse faire. Je ne pense à rien d'autre qu'à la réconforter. J'ai vu le regard qu'elle lançait tout à l'heure à ce type. Plus exactement, j'ai vu d'abord ses yeux qui regardaient quelque chose qui la surprenait et lui faisait mal. J'ai alors suivi son regard et j'ai vu que le quelque chose était un quelqu'un. Un beau mec,

élégant, grand, brun. Il est entré dans un restaurant après avoir laissé passer une blonde dont je n'ai vu que le dos. Tout de suite après Eloïse s'est levée et je n'ai eu que le temps de jeter un billet sur la table, de dire bonsoir aux autres qui étaient médusés de la voir faire, avant de la rattraper. J'avais peur qu'elle m'échappe. Je ne voulais pas la laisser seule dans cet état.

Je ne sais pas qui est ce mec mais je parierai ma nouvelle bagnole qu'il lui a fait du mal.

*

Il me berce et je le laisse faire.

Etienne qui me reconforte, c'est le monde à l'envers.

*

Voilà. Je voudrais qu'on reste comme ça toute la nuit. Elle dans mes bras, son visage dans mon cou. Elle sent bon. Ce n'est pas le parfum qu'elle portait avant mais j'aime bien celui-là aussi. Elle a maigri, beaucoup maigri, c'est pas une surprise, je l'avais déjà constaté à la soirée chez Françoise, mais je la sens d'autant plus fragile ce soir à la tenir ainsi dans mes bras. Elle a des os de moineau. Ses cheveux sont doux.

*

Etienne me caresse les cheveux et soudain je prends conscience de notre intimité. Surtout je ressens le plaisir que j'éprouve à être là, dans ses bras, contre lui, ses mains sur moi. Je me redresse doucement. Jusqu'ici, il pouvait s'agir de n'importe qui cherchant à me consoler. Celui qui me caresse ainsi, c'est Etienne.

Je m'écarte de lui. Je dois me reprendre, je dois rompre le charme.

- Ça va mieux ?

Sa voix est douce. La mienne croasse et chevrote dans des tons graves.

- Oui merci. Je vais rentrer. Merci de m'avoir aidée Etienne.

- Je ne te laisse pas rentrer toute seule Eloïse. Je te raccompagne.

Cette fois-ci j'obtempère. A son ton, je comprends qu'il ne me laissera pas rentrer toute seule. Et puis j'ai bien besoin qu'on me prenne un peu en charge.

*

Elle hausse les épaules. M'est avis qu'elle ne se sent pas d'attaque pour rentrer chez elle à pied et toute seule. Je ne l'aurais pas laissée faire.

Je la conduis à ma voiture garée sur l'avenue. Elle ne me laisse pas la soutenir par le bras ; gentiment, quand je le lui propose, elle décline.

- Ça va aller. Merci Etienne.

Moi, du moment que je suis avec elle, on peut bien marcher côte à côte. Du moment qu'on est ensemble...

Je m'astreins à marcher lentement car elle me semble encore bien vacillante. Qu'est-ce qu'il lui a fait ce mec pour la mettre dans cet état ? Je tente.

- Le gars que tu as regardé tout à l'heure, tu... tu le connais ? Oui tu le connais, bien sûr.

D'abord elle ne répond pas. Moi, à sa place, j'aurais dit : *Evidemment que je le connais ! Sinon je vois pas pourquoi je serais retournée comme une peau de mouton !*

Mais elle non.

- Oui.

C'est tout. Un petit "oui" et le sujet est clos. Un petit "oui" d'une petite voix ténue encore trop émue.

Je comprends maintenant quand elle me disait l'autre jour qu'elle avait vécu des choses douloureuses après moi. Je peux mettre un visage dessus. Car je suis sûr qu'il s'agit de cet homme. *Salaud ! Elle est à moi, à moi !*

On arrive à ma voiture, j'ouvre la portière côté passager et attend qu'elle s'installe avant de fermer doucement la porte. Durant le trajet, nous n'échangeons pas une parole. Je l'emmène jusqu'à chez elle dans ce silence qui n'est pas pesant. Juste présent. Moi, du moment que je suis avec elle, je pourrai conduire comme ça jusqu'au bout de la nuit. Comme dans la pub. La pub pour la bière - "*Jusqu'au bout de la nuit*", vous vous souvenez ? J'aimerais bien le lui dire mais je n'ose pas. A-t-elle conscience que c'est moi qui la raccompagne ? Quelle que soit la réponse, je crois bien qu'elle s'en fout.

*

Je suis dans un état second. Je serais incapable de dire par où on est passé pour rentrer. On arrive au bas de mon immeuble et Etienne se gare, éteint le moteur. Je réalise que je ne lui ai pas indiqué mon adresse tout à l'heure. Il la connaît pourtant puisque nous sommes ici.

- Tu connais mon adresse ? Je ne te l'ai pas donnée et...

Je ne finis pas ma phrase car je vois bien qu'il est gêné, très fugacement, juste avant qu'il se reprenne.

- Je... je l'ai vue sur ton CV et... je l'ai retenue.

- C'est pourtant pas courant comme adresse. Enfin, je veux dire, c'est pas courant que quelqu'un habite ici. Je veux dire, quelqu'un qui travaille dans une société comme PD&EB... Enfin, tu me comprends.

Je suis lasse, j'ai du mal à m'exprimer clairement. Il acquiesce mais ne répond rien. Je le regarde toujours et il tourne un peu la tête. A son petit sourire penaud, je sais ce qu'il va dire avant qu'il le dise.

- OK. Un jour je suis venu voir où tu habites. Peu de temps après t'avoir embauchée en fait. Parce qu'effectivement j'avais vu ton adresse et quand j'ai regardé sur Mappy, j'ai...

- T'as regardé sur Mappy ?

- Oui... pour repérer ton adresse. Pour savoir où tu habitais.

- Pourquoi t'as fait ça ?

- Ben... comme ça. Pour savoir. Donc j'ai regardé sur Mappy et j'ai vu que c'était dans ce quartier qui est plutôt...

- Mal réputé.

- Oui, c'est ça. Je me suis un peu... inquiété. Alors je suis venu voir.

- Et ça t'a rassuré ?

- Euh... non.

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire.

- Et bien rassure-toi : je ne crains rien ici. Pas plus que dans un quartier mieux... réputé. Les vols, les viols, ils ont lieu partout non ? Et peut-être que si un mec en veut au sac d'une fille, il ira dans les beaux quartiers plutôt qu'ici, tu crois pas ?

*

C'est pas idiot. Mais c'est pas de ça dont j'ai envie de parler. Les autres, ce soir je m'en fous. Moi c'est elle qui m'intéresse. Qu'est-ce qu'une fille comme elle fout dans ce quartier ? C'est pas un endroit pour elle. Même si à l'entendre elle n'y risque rien.

- Pourquoi tu vis ici Eloïse ?

*

Nous parlons à voix basse, doucement. C'est reposant.

- Parce que c'était moins cher qu'ailleurs. Et parce que maintenant je m'y sens bien.

Je resterais bien ici avec lui à discuter. Mais non, il ne faut pas. Etienne et moi, on ne peut pas être seulement amis. Déjà, dans la promiscuité de la voiture, sa présence est comme un aimant, je sens sa peau, j'ai envie de la toucher, j'ai envie de l'embrasser. Et je perçois la réciprocité de cette attirance épidermique. Il y a une onde entre nous, qui nous relie, qui capte notre raison et l'emberlificote, qui nous magnétise l'un vers l'autre. Et je n'oublie pas ce que je sais depuis l'autre soir chez Françoise.

- Merci de m'avoir raccompagnée Etienne. Et de m'avoir aidée. Je me sens mieux maintenant. Je te souhaite un bon week-end. A lundi.

Je manœuvre la poignée pour ouvrir la porte et m'apprête à sortir de la voiture.

*

- Attends Eloïse !

J'ai presque crié. Merde j'ai pas envie qu'elle parte ! Je lui ai dit d'attendre sans savoir quoi lui dire après. Enfin si, je sais bien ce que j'ai envie de lui dire : t'en vas pas, reste avec moi, je te toucherai pas, on parlera, on se parlera, j'ai plein de choses à te dire, si tu savais. Mais je sais qu'elle ne voudra pas m'entendre, qu'elle risque de ne pas vouloir entendre ce que j'ai à lui dire. Et ce n'est sans doute pas le soir à l'emmerder avec ça.

Je fouille fébrilement dans ma poche de veste, en sort une de mes cartes de visite que je lui tends.

- Tiens, prends ma carte, si tu as envie de... de parler à... quelqu'un, si tu ne vas pas bien, appelle-moi. A n'importe quelle heure. D'accord ? Tu le feras ? Promis ?

Je serais prêt à lui raconter n'importe quoi pour la retenir, je pourrais tout aussi bien lui raconter les fables de la Fontaine, toutes, en inventer des nouvelles même, ou n'importe

quel conte à endormir les petits pour qu'elle reste. Pour qu'elle reste.

Elle prend ma carte, la regarde brièvement, me promet, me remercie, me reedit bonsoir.

Puis elle ouvre grand la portière, sort de la voiture et s'en va. Je sors à mon tour et la regarde rejoindre le hall de l'immeuble, marcher jusqu'à l'ascenseur, appuyer sur le bouton, attendre que l'ascenseur arrive, que les portes s'ouvrent, monter dedans sans se retourner. Je regarde les portes de l'ascenseur se refermer sur elle, l'effacer à mon regard, l'emmener loin de moi. *Bonne nuit mon amour.*

C'est vrai ce qu'on dit sur le seul être qui vous manque. Je reste comme un con sur ce parking, je me sens seul, je suis triste, j'ai envie de chialer. Je remonte dans ma voiture et reste sans bouger dans le noir. Pas envie de partir. Je me penche et scrute les fenêtres des fois qu'une s'allumerait, je saurais alors où elle habite exactement. Mais trop de fenêtres et il est tôt, les carrés jaunes sont nombreux. Allez, faut que je me tire d'ici, sinon je vais péter les plombs.

*

Je suis toute seule chez moi et ça ne va pas fort.

J'aurais bien aimé parler avec Bruno mais je le sais absent pour le week-end. Je ne lui ai jamais parlé de mon histoire avec Etienne. Sans doute parce que nous nous le partageons comme patron. Je ne veux pas dévoiler cette partie d'Etienne à Bruno. Je ne peux pas. Par contre, il connaît l'épisode Richard et ce soir, je lui aurais raconté le choc que j'ai ressenti à le revoir. Je ne pouvais décemment pas parler de ça à Etienne.

Sortie de l'ascenseur, j'ai parcouru rapidement les quelques mètres du couloir qui séparent l'ascenseur de mon appartement car je n'avais aucune envie de rencontrer mes voisins. Pas

l'esprit à discuter de la pluie et du beau temps. Et puis, comme je les connais, à ma tête ils auraient tout de suite vu que ça n'allait pas et m'auraient questionné : *Ben t'as pas l'air bien Eloïse. Qu'est-ce qui va pas ?* La petite phrase magique pour ouvrir les vannes. Je n'aime pas me répandre. Parfois on est obligé, on ne peut pas faire autrement, on pleure devant les autres. Mais quand c'est possible et quand le chagrin ne concerne que moi, j'aime autant pleurer toute seule, à l'écart des regards, de la commisération, des mots qui se veulent réconfortants et ne sont que vides de sens.

J'ai ouvert ma porte tout doucement, l'ai refermée tout aussi doucement. Et aussitôt chez moi, j'ai donné libre cours à mon chagrin : allez-y mes larmes, coulez, déversez-vous, répandez-vous, mouillez mes joues, mon cou, mes genoux, hiboux, choux, cailloux et j'en oublie, jouez-vous la grande scène du Niagara, gonflez les rivières et les fleuves, rejoignez la mer ! Assise sur mon lit, la tête dans mon oreiller, j'ai braillé comme un nouveau-né désespéré de l'absence de sa mère, de sa chaleur, de son odeur, de ses bras pour le réconforter.

Oh Etienne, si je m'écoutais...

*

Il a bien fallu que je rentre chez moi. Ça ne me disait rien de rejoindre les autres. D'autant qu'ils étaient peut-être partis. J'ai pris une douche, j'ai mangé un bout de fromage sur un bout de pain, j'ai vu des choses à la télé, impossible de me rappeler quoi, je me suis couché vers minuit.

Et tout le temps, mon portable était à maxi un mètre de ma main. Non je n'ai pas fait le coup de m'assurer que la ligne fonctionnait bien, que je captais toujours le réseau... Rien qu'une fois, une seule petite fois. On ne peut pas parler d'obsession.

Maintenant j'essaye de lire. J'en suis toujours au premier paragraphe et ne me demandez pas de vous dire ce qu'il raconte, j'en sais rien. Je ferme mon bouquin.
J'éteins.

*

Depuis tout à l'heure, j'ai parcouru un sacré chemin : je suis assise dans le salon sur mon canapé et je ne pleure plus, je renifle. Pour chercher un mouchoir neuf, je fouille dans les poches de mon imperméable que je n'ai pas encore quitté, et ma main trouve la carte d'Etienne. Je la pose sur la table, je me mouche en la lisant :

Etienne Brossier

32, rue Rameau - 44000 Nantes

02.34.24.56.84 / 06.84.57.90.20

C'est rassurant de le savoir disponible.

Mais je ne l'appellerai pas.

*

Il est trois heures.

Elle n'appellera plus. Je devrais dormir mais j'en suis incapable. Trop tôt pour aller courir. Trop tard pour appeler un pote.

Pourquoi je ne peux pas me la sortir de la tête ? Sans jamais l'avoir oubliée, je menais ma vie sans elle il y a encore peu. Et tout d'un coup, parce que je l'ai revue, tout est de nouveau là, bien présent, cette envie de la toucher, tout le temps, tout le temps, tout le temps, cette envie d'être avec elle, tout le temps, de lui parler.

Et surtout ce besoin de lui expliquer pour qu'elle arrête de me regarder comme un nuisible, comme un dégueulasse. Un jour

il faudra bien qu'elle m'écoute, qu'elle entende ce que j'ai à lui dire, je ne pourrai pas passer toute ma vie avec ça. *Il faudra bien qu'elle comprenne à tout prix. Je lui dirais les mots bleus, ceux qui rendent les gens heureux...* Ouais c'est ça, je voudrais lui dire des mots qui la rendent heureuse. J'attends le moment opportun. Mais un jour, s'il vient pas de lui-même, je le provoquerai celui-là.

4h00. Je me lève. Je me lève et me sens con à ne pas savoir quoi faire de moi. Qu'est-ce qu'on peut faire à 4h00 du mat' quand on n'arrive ni à lire ni à dormir ? Aller tenir compagnie aux gars des poubelles, aux boulangers, aux infirmiers ?

- Salut, j'arrive pas à dormir, pourriez m'aider à passer le temps ?

- Ben voyons mon p'tit gars, ça tombe drôlement bien, on a que ça à faire de te tenir compagnie et te tailler la bavette, on t'attendait, c'est dire !

Je sais pas s'il y a des troquets ouverts à cette heure-ci... Si, autour de la gare, sûrement. Avec des poivrots de fin de nuit, des brailleurs soucieux de montrer - de se montrer - qu'ils ne sont pas tout seuls (*Regardez-moi : j'ai des copains qui m'aiment !*) et qu'ils s'amuse (*Regardez-nous : qu'est-ce qu'on rigole !*) qui finissent leur nuit le nez dans un dernier verre après un précédent dernier verre et avant un dernier dernier verre, parce qu'ils n'osent pas se quitter, qu'ils n'osent pas rentrer chez eux, qu'ils n'osent pas se regarder moches dans leur miroir, poches sous les yeux, yeux injectés de sang et d'alcool, barbe d'un jour, et seuls, seuls, seuls. La solitude des petits matins quand on a qu'un désir : rentrer chez soi pour se couler dans le lit contre la chaleur d'une paire de fesses endormies, mettre ses paluches sur une peau douce, coller sa bouche sur une épaule pour un tendre baiser, réveiller un peu, rien qu'un peu, la propriétaire de toute cette richesse, qui bafouille un inaudible "Quelle heure il

est ?", lui chuchoter tendrement de se rendormir et s'endormir avec elle, plaqué à elle, heureux, heureux.

Non merci. J'ai assez de la mienne de solitude.

Je pourrais aller au bureau, c'est pas le travail qui manque, mais je suis bien certain que je serai incapable de me concentrer.

Et puis d'un coup, alors que je suis bien réveillé, je baille un grand coup. Une fois, deux fois, trois fois... Je me recouche.

*

Je ne dormirai pas, sûr et certain. Je pourrais prendre un Lexomil mais non, pas question, je ne veux pas y retoucher, je me le suis promis. Et puis d'abord, ça me revient d'un coup, je n'en ai plus, la question est donc réglée.

Je n'aurais jamais pensé que revoir Richard me mettrait dans un pareil état de délabrement. Je sais bien que je n'avais pas tout évacué mais que ça me casse ainsi... Cassée oui. Brisée. *Les histoires d'amour finissent mal en général*, elle a raison Catherine Ringer. J'en ai marre. Etienne, Richard. Mêmes fins qui me laissent toute seule sur le quai d'une gare, sans bagage, sans ticket, sans train à prendre, sans destination à atteindre, au milieu de gens qui s'activent, qui montent et qui descendent, qui savent où ils vont eux, qui en retrouvent d'autres ou qui les quittent mais pour mieux les retrouver ou pour en retrouver d'autres. C'est peut-être ça la solitude : se retrouver sans but au milieu d'autres qui ne vous voient pas, qui vivent sans vous. Ce sont ces moments-là qui nous font percevoir de façon aiguë toute notre précarité, notre vacuité, qu'on est seulement de passage ici. Ce monde qui tournait avant vous et qui tournera après vous.

Idées noires ce soir.

Vivement demain.

J'ai dû finir par m'endormir puisque je suis réveillée par le téléphone. A l'autre bout, Etienne.

*

10h30. J'y tiens plus. Elle n'a pas appelé, n'appelle pas, n'appellera sans doute pas. Je peux déceimment l'appeler moi, pour prendre de ses nouvelles. N'importe qui le ferait. A fortiori son patron.

- Eloïse ? C'est Etienne. Bonjour. J'appelle pour prendre de tes nouvelles... Tu as pu dormir ?... Je te réveille ?! Oh excuse moi ch... euh... Eloïse, je suis désolé. Sincèrement désolé. Je... je m'inquiétais pour toi, moi non plus je n'ai pas beaucoup dormi... Oui, ça doit être ça, je m'en souviens oui que ça te perturbait toujours un peu...

*

- Allo ?... Ah bonjour Etienne... Non, pas beaucoup. Je me suis endormie très tard et je dormais encore... Non, ne t'inquiète pas, il était temps que je me lève de toutes façons. Et toi, ça va ?... Ah, toi non plus... c'est gentil mais il ne fallait pas t'inquiéter. Il devait y avoir une grosse lune cette nuit. Pour ma part j'y suis sensible...

*

Au bout d'un moment, je comprends que je ne dois pas insister. J'ai pris des nouvelles, maintenant je dois lui redire que si elle a besoin je reste disponible, prendre congé et raccrocher. C'est ce que je fais. Pas le courage de lui proposer autre chose pour l'entendre décliner poliment. Je ne sais pas ce que je vais faire de moi ce week-end.

*

Je raccroche. Autant me lever maintenant qu'il m'a réveillée. Il a pris de mes nouvelles, c'est gentil. Il n'a pas insisté, j'ai apprécié. J'espère qu'il n'aura jamais la velléité d'insister pour qu'on se voit en dehors du boulot parce que je finirai par avoir du mal à résister.

Cependant, ne jamais perdre de vue qu'il est :

1. mon patron
2. un ex qui m'a lamentablement plantée.

Eloïse, Etienne et les autres à la soirée

Bientôt six mois que je suis chez PJ&EB. Je vais organiser une soirée chez moi et inviter les collègues que j'aime bien. A présent des copains pour certains plus que des collègues. Des amis même.

J'invite une vingtaine de personnes. Nous serons serrés mais ça ira, pas question de manger assis, ce sera un buffet. Les uns feront des cakes, des tartes, des pizzas, les autres viendront avec des bouteilles, je ferai des salades, Bruno m'aidera à tout préparer.

Je suis un peu nerveuse à l'idée qu'Etienne vienne chez moi. Mais il sera noyé dans la masse. Et de toute façon, je ne pouvais pas ne pas l'inviter. La question est donc réglée.

Depuis l'incident de l'autre soir, il ne s'est plus rien passé entre nous, à part des regards. Il a eu le tact de se tenir à distance. J'en suis à la fois soulagée et... déçue. Finalement, j'aimerais bien qu'il se passe quelque chose mais je ne sais pas quoi. Je me ficherais des claques.

22h00. Plein boum. Tout le monde est en phase, un verre à la main, une part de cake ou de pizza dans une autre ou une assiette sur les genoux, la langue déliée, les yeux brillants, les joues rouges pour certains, des auréoles sous les bras pour d'autres, parfois les mêmes, c'est vrai qu'il fait chaud ce soir. Quelqu'un a mis de la musique et on danse dans le salon. Ça va que j'ai prévenu les voisins. Je vais, je viens, je sors régulièrement des bouteilles du frigo. De temps en temps je croise le regard d'Etienne. A plusieurs reprises, il vient dans la cuisine pour m'aider. Je sens qu'il me cherche. Une autre fois, je le trouve debout dans le couloir, devant un petit tableau qu'il m'avait offert, qui fait partie des objets auxquels je tiens. La preuve.

- Tu l'as toujours ?

- Oui.

Qu'est-ce que je pourrais dire de plus ? Je souris et poursuis ma route, soulagée d'avoir à m'occuper.

Plus tard ils m'offrent le tee-shirt que j'ai repéré dans la boutique où Françoise a acheté son ensemble orangé. Aussitôt je le passe, il me va bien. Je fais le tour pour les remercier en les embrassant. J'embrasse Etienne oui. Il a posé une main sur mon bras et le caresse en la retirant. Ma chair crie qu'elle en veut encore et encore. Je la somme de la fermer.

4h00 du matin. Tout le monde est parti. Je me sens un peu seule du coup mais contente que tout se soit bien passé. Je me change pour passer une tenue décontractée. Je n'ai pas envie de dormir et m'apprête à finir de ranger quand j'entends un petit coup de sonnette. Un coup d'œil dans l'œilleton : Etienne, déformé, avec un gros nez, des yeux étirés, le menton et le front fuyants. J'ouvre et retrouve Etienne tel qu'il est : beau et penaud.

- Oui ?

- Je pense que j'ai oublié mon pull chez toi...

Un pull ? Avec 28° degrés dehors ? Sur le moment, je ne pense pas à l'incongruité de la chose. Je le fais entrer, me rends dans le salon pour chercher son pull du regard, quand j'entends Etienne me dire :

- Non attends Eloïse. Je... je n'ai pas oublié de pull chez toi. C'était un... prétexte. Je... voulais te voir pour... te parler.

Il se tient les deux mains sur les hanches et baisse la tête. Il poursuit d'une voix rauque :

- Je dois absolument te parler Eloïse. C'est trop important pour moi. Et peut-être pour toi. Je te demande de bien vouloir entendre ce que j'ai à te dire. S'il te plait. Et...

Il respire un grand coup avant d'enchaîner très vite :

- Je voudrais qu'on se redonne une chance toi et moi.

*

Je relève les yeux : elle est debout, la tête légèrement penchée sur le côté. Elle regarde un point en dehors de moi, en se mordant la lèvre inférieure. Elle n'a pas hurlé, ne m'a pas mis dehors. Elle se triturerait les doigts et maintenant elle croise les bras et plonge le regard sur le sol. J'attends. J'entends vaguement des voitures passer en bas, des gars qui rient très fort, en gueulant des mots que je ne comprends pas. A travers la vitre, je vois les lumières de la ville, plus loin. J'attends. On ne peut pas encore voir la Loire, il faut attendre que le jour se lève, ça ne devrait pas tarder.

Je reporte mon regard sur elle. Nos yeux se croisent un instant puis elle penche de nouveau la tête avant de la relever et de soupirer profondément. Elle ne sourit pas, elle porte ses mains devant elle, comme une défense ou comme pour me prévenir de ne pas crier victoire. Plusieurs fois elle aspire à grands coups, comme pour se donner du courage. Et enfin elle se décide. Elle halète un peu en parlant.

- OK, me dit-elle. Si c'est ce que tu veux, on va parler. Moi aussi j'ai des choses à te dire. Viens, on va s'asseoir sur le balcon, il fait trop chaud ici.

Elle n'a retenu que la première partie de ma requête mais c'est déjà pas si mal.

*

Ça devait arriver. Je savais bien qu'un jour je ne pourrai plus évincer une explication. Si je refuse ce soir, ça se produira. Que je le veuille ou non, ça se produira. Autant s'en débarrasser. Non, arrête ton cirque : tu es contente, au fond de toi tu jubiles. Tu veux savoir. Et t'avais envie qu'il

se passe quelque chose non ? Et bien voilà : il se passe quelque chose.

Je lui propose à boire, il reste du pétillant, il en accepte un verre. Je remplis deux flûtes que je pose sur la table basse sur le balcon, l'invite à s'asseoir sur le canapé et m'installe à l'autre bout. J'ai hésité, j'ai pensé m'installer sur une chaise, de l'autre côté de la table, mais c'eût été trop ouvertement lui marquer ma méfiance. Je pense que nous n'en sommes plus là.

- Par contre, si tu veux bien Etienne, je vais commencer.

*

J'acquiesce silencieusement. Je suis là, à côté d'elle, pas tout à fait à côté mais si proche, et elle consent à m'écouter, à ce que je lui parle. Je suis heureux et j'essaie que ça ne se voit pas trop parce qu'elle n'est pas vraiment joyeuse. Elle est sérieuse, elle est grave.

Evidemment, elle sait ce qu'elle va me raconter.

Effectivement il n'y avait pas de quoi se marrer.

*

- Je suis venue à Nantes avec Richard, tu sais, celui qui... que j'ai vu et que tu as vu l'autre soir. Richard je l'ai rencontré à Tours il y aura bientôt deux ans. Peu après qu'on se soit rencontré, environ six mois, il a été muté à Nantes et il m'a demandé de venir avec lui. Et moi, sans trop réfléchir, j'ai accepté, je l'ai suivi. J'ai tout quitté pour lui : mon boulot, mes amis, ma famille, mon appartement, mes loisirs, ma vie quoi. On ne vivait pas ensemble à Tours, on se voyait tous les jours ou presque, un coup chez l'un, un coup chez l'autre. De fait nous ne nous connaissions pas vraiment, nous ne partagions que les bons moments. Mais j'étais amoureuse, lui aussi était amoureux, nous avions un tas de projets dans la

tête, ça a été une époque... formidable, vraiment formidable. Je croyais que cette fois-ci, c'était la bonne. Que c'était l'homme de ma vie.

Je lève les yeux au ciel pour marquer ma candeur de l'époque. Plus tarte que moi hein ? Je m'arrête un instant. Le sujet est sensible et pas question de flancher. Je me racle la gorge, bois une gorgée de pétillant avant de poursuivre.

- Nous nous sommes installés à Nantes, cette fois-ci dans le même appartement. J'ai cherché du boulot sans trouver de CDI, que des missions en intérim ou des CDD plutôt courts, ça tu le sais. J'étais un peu déboussolée, j'avais perdu mes marques : je vivais avec un mec, je n'avais plus vraiment de boulot, plus de copains, je ne connaissais pas la ville... et j'en passe. Mais là n'était pas le problème. Avec le temps, ça se serait arrangé, j'avais confiance.

« Non, le problème, rapidement, ça a été Richard. Passé l'euphorie des premières semaines, il est devenu distant, de plus en plus distrait avec moi. Je fais court. Un jour j'ai posé des questions et j'ai eu des réponses : il avait rencontré une fille à son boulot dont il était tombé amoureux. Voilà, c'est aussi simple que ça : tu quittes tout pour un mec, tu te retrouves dans une ville que tu ne connais pas, tu n'as pas le temps de prendre tes marques que ce mec t'abandonne et tu te retrouves toute seule.

Etienne ne m'a pas interrompue un seul instant. Il me regarde intensément.

- Je n'ai pas de chance avec les mecs n'est ce pas ? Toi, lui...

*

Comment je pourrais lui raconter mon histoire après ça ?... Je me sens tellement minable. D'abord moi, puis l'autre là, le Richard. Comment pourrait-elle refaire confiance à un homme un jour ? Comment pourrait-elle me refaire confiance ?

Je me frotte la nuque puis les mains l'une contre l'autre, l'attitude du type qui ne sait pas quoi faire d'un bâton merdeux. Je respire un grand coup mais quand je m'élanche, elle m'arrête.

*

Il penche la tête et se frotte les mains l'une contre l'autre mais quand il commence à parler : "*Je ne sais pas par quel bout commencer Eloïse...*" je l'interromps d'un geste et de la voix.

- Attends Etienne, je n'ai pas fini. Je vais tout de dire pour que tu comprennes bien dans quel état d'esprit je suis. D'accord ?

Il fait un tout petit signe de la tête. Je ne reprends pas tout de suite le fil de mon récit, je prends le temps de rassembler mes idées, de choisir mes mots.

- Quand je me suis retrouvée toute seule, je pense que j'ai perdu les pédales. Je n'avais personne à qui me confier. Côté famille, c'est pas la peine. Et à l'époque mes amis étaient tous sur Tours ou sur Orléans. Bien sûr j'aurais pu les appeler mais je ne l'ai pas fait. Je n'aime pas trop le téléphone. Et quand tu n'es pas bien, t'as tendance à refermer la coquille. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans ma tête, je me suis sentie littéralement isolée, perdue, sans énergie. Un trop plein aussi de désillusions, de désespérance. A un point que je ne me voyais pas... continuer. C'est pas quelque chose que tu décides, ça s'impose à toi.

Je m'arrête encore. Je me rends compte qu'au fil de mon histoire, je me replie sur moi-même : j'ai réuni mes jambes dans mes bras, arrondi le dos, posé mon menton sur mes genoux. Il ne fait pas froid, bien au contraire, et pourtant je tremble.

- Ce que je vais te dire maintenant, c'est à toi Etienne que je le dis. J'aimerais que mon patron n'écoute pas.

- Pas de souci, je ne lui répèterai pas, ça restera entre nous.

Nous sourions tous les deux, d'un petit sourire triste. Je respire un grand coup. Ce que je vais lui dire, je suis la seule à le savoir. Avec Richard. Même à mes amis je n'en ai jamais parlé. Faut croire que je n'en suis pas fière.

- Bien. J'ai voulu... j'ai voulu mettre fin à mes jours, voilà. J'ai avalé des cachets, une bouteille de gin et je me suis couchée.

Les yeux d'Etienne passent de rétrécis à grands ouverts. Il a un geste vers moi qu'il réfrène, il fronce maintenant les sourcils. Son regard est intense. Il a le bon goût de ne rien dire.

Je respire encore un grand coup. Parler de cet épisode de ma vie m'opprime encore.

- Le hasard, la chance, le destin, appelles ça comme tu voudras, a voulu que Richard passe dans le quartier où était notre appartement. Oui, je ne t'ai pas dit qu'il était parti vivre avec sa nana et que je n'avais pas encore emménagé ici. Il passait dans le quartier donc et il est monté pour savoir comment j'allais. Il a sonné et sans réponse, comme il avait encore la clé, il est entré. Il s'en voulait tu comprends. Il m'a dit après que ç'avait été comme un pressentiment, qu'il avait agi sans réfléchir. Il est arrivé et ne m'a pas vue car j'étais dans la chambre, la porte fermée. Il a cru que j'étais sortie mais en repartant, il a vu mes clés pendues au crochet, près de l'entrée. Alors il a su que son pressentiment n'était pas du flanc, il est allé dans la chambre où il m'a découverte. La suite, tu la devines.

Etienne est blanc.

- Maintenant tu sais.

Je regarde au loin pour dire la suite.

- Je pense que je suis allée très loin dans le désespoir amoureux, trop loin. Après ça, il a fallu que je remonte petit à petit d'abord à l'hôpital, ensuite avec des séances chez un psy, des antidépresseurs... le cirque habituel en pareil cas.

Je fais un petit moulinet de la main et roule des yeux pour dédramatiser un peu, pour alléger l'atmosphère. Je ne voudrais pas qu'Etienne s' imagine avoir embauché une maniaco-dépressive suicidaire ou un truc dans le genre.

- Je n'imaginai pas un seul instant que tu aies pu vivre un tel cauchemar... Je comprends pourquoi tu as tant maigri.

- Oui. Mais j'ai repris du poids dernièrement. D'après Al, je mange comme trois vaches.

Ça nous fait rire.

- Maintenant ça va mieux.

J'insiste :

- Beaucoup, beaucoup mieux.

Et plus sérieusement :

- Mais je n'imaginai pas descendre si bas. J'ai été la première surprise d'avoir pu réagir comme ça. D'après le psy, c'est parce que j'étais profondément déstabilisée, trop de bouleversements d'un coup.

Je bois un petit coup de pétillant qui pétille mollement. Comme moi.

- Quand je me suis présentée dans ta boîte pour l'entretien, j'étais sortie d'affaire mais je connaissais encore des moments difficiles. D'un point de vue personnel. C'est mon boulot qui m'a aidée, mon boulot et Alban, Patrick, Bruno, mes autres collègues. Et toi. Parce que c'est grâce à toi que je travaille là.

*

Ah ? C'est tout ?... C'est tout le bien que je lui fais ? De l'avoir embauchée ?

- Alors, tu comprends, mon boulot, c'est tout pour moi. Ma vie privée, enfin je veux dire ma vie amoureuse, je l'ai mise en stand by. C'est mon job qui compte. C'est pour cette raison qu'il est hors de question que je le perde...

- Attends Eloïse, pourquoi tu parles de perdre ton boulot ?
Je ne réponds pas tout de suite.

- Tu m'as dit tout à l'heure que tu voudrais qu'on se redonne une chance toi et moi. Et bien il faut que tu saches que je ne suis pas du tout prête à prendre ce risque. Non tu vois, ce serait trop risqué. Si les choses devaient mal se passer entre toi et moi, il faudrait alors que je cherche un autre job. Et ça, pour l'instant, c'est inenvisageable.

J'insiste :

- Pour moi c'est *inenvisageable*.

Etienne se penche à me toucher presque.

- Et tu n'envisages pas que ça puisse bien se passer entre nous ? Ou qu'éventuellement, ça puisse effectivement mal se passer mais que nous sommes adultes et que nous pourrions gérer une éventuelle mésentente sans drame ?

Je ne réponds rien. *T'as vu mes yeux ?* Il comprend immédiatement le message.

Il se prend le visage dans les mains et le frotte, le frotte. Je crois voir de l'eau dans ses yeux mais il descend bien vite les stores. Il se racle la gorge, se redresse.

- OK Eloïse. Je sais ce que tu penses. C'est bien pour ça que je voulais te parler, depuis presque six mois.

Voilà. Maintenant je ne peux plus reculer. C'est à lui de parler. Il faudra bien que j'entende ce qu'il a à me dire.

- Je t'écoute Etienne.

- Attends. Après ce que tu viens de me raconter, j'ai besoin d'un petit break. Je te demande quelques minutes.

Il se lève, va s'appuyer des deux mains sur la rambarde. Ses épaules se soulèvent plusieurs fois, lentement, avec

application on dirait. Lui aussi va à des séances de relaxation ? Je le laisse.

- Tu veux encore du pétillant ?

A ma voix il tend l'oreille mais ne se retourne pas. Quand il me répond oui, sa voix est sourde. Est-ce qu'il pleure ?

*

Quand j'ai rencontré Eloïse, j'étais, comme disaient certains dont mes parents, fiancé. Je connaissais Carine depuis qu'on était gamin, on habitait le même quartier, on allait à l'école ensemble et après, comme j'avais doublé une fois, on s'est retrouvé dans la même classe au collège en 4^{ème}, au lycée et enfin en fac. Je l'aimais bien, j'aimais bien les moments que nous passions ensemble, surtout au lit, mais je ne pensais pas plus loin. Je n'envisageais pas faire ma vie avec elle, pas plus que le contraire du reste. Pour moi, disons que ça n'était pas à l'ordre du jour. Nous étions jeunes, des études en cours pour elle (elle visait un doctorat), un premier boulot pour moi. A l'époque, l'idée du mariage m'était étrangère. Et je dois bien avouer que je n'étais pas d'une fidélité absolue.

La malchance a voulu que Carine ait un grave accident de voiture qui l'a laissée paralysée des deux jambes. Paraplégique à vingt et un ans. Elle est restée presque un an à l'hosto et en rééducation. Est-ce que j'aurais pu la laisser tomber à ce moment-là ? Non, bien sûr que non. Je suis allée la voir régulièrement, je me suis occupé d'elle autant que possible. Et c'est après, quand elle est rentrée chez elle, que ses parents, les miens, ont commencé à parler de nous comme des fiancés. Je voyais bien dans ses yeux qu'elle, elle y croyait dur comme fer. Elle était dans son fauteuil, la vie ne lui faisait pas de cadeau mais elle m'avait moi ; sa condition d'infirme, elle arrivait à la mettre au second plan

parce que j'étais là, moi. Je n'ai pas eu le courage de démentir, d'autant que je pensais l'aimer.

Les choses ont changé quand j'ai rencontré Eloïse dans cette boîte où nous travaillions ensemble et dont je devais partir quatre mois plus tard.

Avec Eloïse, ça a d'abord été ce premier instant où nous nous sommes regardés, vraiment regardés, un regard qui nous a aimantés l'un vers l'autre. Nous nous regardions et les mots n'étaient pas nécessaires. Rien ne s'est passé jusqu'à cette fête chez un collègue, très arrosée, très joyeuse. Nous avons dansé un slow ensemble, juste dansé, juste un slow, mais un observateur perspicace aurait compris ce qui se tramait entre nous. Au petit matin, d'un commun accord, raisonnable étant donné notre degré d'ivresse, nous avons décidé de rentrer à pied. Ensemble. Chez elle. Le trajet a été semé de nos étirements gourmandes et fougueuses, de nos baisers non moins voraces, notre pudeur nous empêchant de nous exhiber davantage avant que nous soyons arrivés dans son appartement. Un des meilleurs souvenirs de ma putain de vie. Je n'ai pas les mots pour expliquer.

Au départ je n'étais pas amoureux, non, c'était plus une question d'épiderme, le sien, le mien, de sensualités qui s'accordaient à merveille sans nous demander notre avis. Peu de temps après cette soirée, je partais sur Paris. Eloïse et moi nous n'avons donc jamais vécu ensemble, je n'aurais pas poussé le cynisme jusque là, mais nous avons continué à nous voir régulièrement, certains week-ends, ceux où je ne rentrais pas sur Tours voir mes parents et Carine.

Cette histoire a duré deux ans.

Deux années durant lesquelles je n'ai jamais, *jamais*, eu le courage de lui parler de Carine. D'aucuns parleront de lâcheté et ce n'est pas moi qui les contrediraient.

Pourquoi je ne lui en ai pas parlé ?

D'abord parce qu'entre Eloïse et moi, au démarrage ça n'était pas sérieux. Je pensais aimer Carine. La preuve, j'allais l'épouser. Mes deux vies n'avaient rien à voir l'une avec l'autre.

Ensuite je n'ai rien dit parce que, au fil du temps, je me suis rendu compte que j'étais amoureux, oui, effectivement, mais pas de Carine. J'étais amoureux d'Eloïse et ce que j'éprouvais pour Carine c'était autre chose. Un attachement certain, de la tendresse mais pas de l'amour.

Mon amour pour Eloïse s'était installé petit à petit, comme quelqu'un qui un jour viendrait avec sa brosse à dents, un autre jour avec son oreiller, encore un autre jour avec ses CD et puis enfin, avec ses cintres pour pendre ses vêtements. Et voilà, il était chez lui, le cul dans le canapé, les pieds sur la table basse, un verre de whisky dans une main.

J'étais amoureux.

A ce moment-là, j'aurais dû parler. Je ne l'ai pas fait.

Mon mariage était déjà décidé et j'ai laissé les choses se poursuivre. J'ai juste laissé faire. La date fixée, je n'ai rien dit, le choix de la salle, je n'ai rien dit, le choix du menu, les invitations, la décoration... Je me disais que je trouverai le courage à un moment ou un autre mais quand on a calé tant de choses, que votre grand-mère parle de votre mariage avec des larmes qui chevrotent à ses paupières, que vos parents et futurs beaux-parents se rencontrent régulièrement pour tout organiser, ne rien oublier, que votre fiancée vous parle de mille détails sans voir dans vos yeux le décalage entre ses rêves et les vôtres... il aurait fallu être un sacré salaud pour faire du mal à tous ces gens. Comment dire à une fille en fauteuil qu'on ne l'aime pas, qu'on ne l'épouse plus ?

C'est donc avec Eloïse que j'ai été ce salaud.

On se voyait toujours elle et moi. Eloïse que je ne voulais pas quitter, à laquelle je ne voulais pas renoncer. Et à laquelle je ne voulais pas non plus faire de mal.

Un cœur d'artichaut, j'ai un cœur d'artichaut.

Je me suis marié le samedi 25 juin 2015.

Ce que j'ai fait deux jours avant, j'en ai encore honte, toute ma vie j'en aurai honte.

*

Il s'est marié le samedi 25 juin 2005.

Je le sais car j'ai reçu un faire-part la veille avec ces mots au dos : "**Je te demande pardon. Etienne**"

Il m'a laissée tomber avec ces quelques mots, sans une explication. Je l'ai vu pour la dernière fois huit jours avant son mariage et puis il a disparu de ma vie, tout simplement disparu.

Eloïse et Etienne

Deux ans plus tard, je divorçais. Parce que Carine a été plus courageuse que moi, qu'elle a regardé la réalité en face et qu'elle a accepté le fait que je ne l'aimais pas, pas d'amour.

- Voilà mon histoire. Te dire que j'ai honte, c'est rien. Je ne cherche ni à t'apitoyer sur mon sort ni à me faire pardonner. Je voulais juste que tu saches que je ne suis pas un salaud, que je suis juste un lâche. "Juste un lâche..." c'est une façon de parler.

*

Alors la voilà l'histoire. La voilà l'explication à ce silence. Je suis éberluée. Il y avait cette fille et il ne m'en a jamais parlé. *Jamais !*

Il est secoué, un voile d'eau dans les yeux, il a prononcé les derniers mots avec un petit sourire navré, de l'amertume plein la voix.

Qu'est-ce qu'il voudrait ? Que je le prenne dans mes bras ? Que je l'embrasse ? Que je lui dise que tout ça c'est du passé ?

Une chance qu'il ne soit pas tombé à genoux, je l'aurais foutu dehors.

On aime un homme, on le souhaite courageux. On ne demande pas qu'il aille se battre, juste qu'il ait des couilles quand il faut ! C'est bien là le problème. Est-ce que j'aurais envie de vivre avec un homme qui ne sait pas gérer sa vie privée comme il gère sa vie professionnelle, avec le même aplomb, le même courage, la même détermination ?

J'aurais peut-être préféré qu'il soit un salaud, un vrai. Un salaud qui se repent.

Parce que j'ai du mal avec la lâcheté.

Je me lève.

*

Elle s'est levée, s'est accoudée à la balustrade et regarde la Loire. Maintenant la lumière permet de la voir.

Je me fais l'effet d'un pitoyable minable. A lui raconter cette histoire, *mon* histoire, je me suis rendu compte combien j'avais été lâche sur toute la ligne. Les femmes sont-elles plus courageuses ? Je pense qu'au moins elles savent prendre des décisions, quitte à en baver. Elles ne vivent pas dans le flou, elles ont besoin de mettre des mots sur les silences, les non-dits. En tout cas, celles de ma vie l'ont fait.

Pourrait-elle aimer un lâche ?

Je me lève à mon tour et viens m'accouder à son côté.

- Je n'étais pas libre Eloïse, sinon c'est avec toi que je me serais marié. Je ne voulais pas te quitter. Est-ce que tu me crois ?

Elle ne me regarde toujours pas.

- Qu'est-ce que ça change que je te crois ou pas Etienne ? Cette façon que tu as eue de m'apprendre ton mariage... Est-ce que tu peux imaginer, *un seul instant*, l'effet que ça a pu me faire de recevoir *ton* faire-part de mariage ?

Je ne dis rien. Qu'est-ce que je pourrais bien dire ? On ne peut jamais se mettre à la place d'un autre mais je peux quand même me figurer le choc qu'elle a dû ressentir en ouvrant l'enveloppe. "*Tiens, un faire-part de mariage, sympa, j'aime bien les mariages. Qui se marie ? Voyons voir au dos...*"

Pourrait-on être plus inconséquent ?

Elle émet un petit rire amer et se tourne vers moi.

- Tu sais, en fait j'ai toujours su que tu me cachais quelque chose. Tout le temps qu'on a été ensemble j'ai senti que tu

détenais un secret. C'était comme une intuition. C'est vrai que ce qui se passait physiquement entre nous deux, c'était... c'était hors de l'ordinaire. Et je pense que nous aimions bien être l'un avec l'autre. En dehors d'être au lit je veux dire.

- Oui. Je ne sais pas pour toi mais moi je t'aimais. Ce n'était pas que physique. Au début oui, mais plus après. Je t'aimais, je te l'ai déjà dit tout à l'heure. Et je t'aime toujours.

Je la sens ébranlée. On se regarde un moment avant qu'elle détourne ses yeux et les reporte sur la Loire qui, elle, s'en contrefout des histoires d'amour et qui continue de couler. *Aimez-vous, ne vous aimez plus, séparez-vous, retrouvez-vous, pour moi ça ne change rien : je coule.*

- Mais avant, quand on se voyait à Paris, tu ne m'avais jamais dit que tu m'aimais. Je ne savais pas.

Elle a parlé dans un souffle. Je réponds de même.

- Je ne pouvais pas te le dire. Je me suis conduit comme un mufle mais je n'aurais pas poussé le cynisme jusque là.

- Je l'ai compris à cette soirée chez Françoise, quand nous avons dansé... Jusque là, je pensais que tu avais... des remords. Ou bien que tu avais envie de coucher avec moi mais que ça n'allait pas au-delà.

- L'un n'empêche pas l'autre.

Je vois à travers l'écran de ses cheveux qu'elle sourit. J'essayerais bien de lui prendre la main mais je n'ose pas.

- Moi je ne sais pas avec certitude. J'ai toujours eu du mal à me laisser complètement aller avec toi, à lâcher prise. Sans doute que moi aussi je t'aimais mais... il y avait ce mystère en toi, cette zone d'ombre.

Petit à petit la lumière est moins bleutée, un voile de brume se lève, les contours sortent de l'ombre, le paysage n'est plus une masse informe.

- C'est vrai que tu étais souvent comme sur la défensive.

Elle acquiesce.

- J'avais raison de l'être non ? Tu me faisais peur je crois.

- Peur ?! Moi ?

- Oui, toi. J'aime bien voir clair quand je suis avec quelqu'un. J'aime bien savoir à qui j'ai affaire. Avec toi, je ne savais pas.

Elle replonge dans ses pensées.

- Finalement, quand j'y pense, nous n'étions pas très intimes, la preuve. C'est étonnant que nous ne nous soyons jamais livrés l'un à l'autre plus que ça. C'est vrai aussi qu'on se voyait que certains week-ends. Et puis d'un autre côté...

Elle s'arrête, hésite.

- D'un autre côté ?

- Peut-être que si j'avais été plus... je sais pas, plus attentive, tu aurais eu le courage de me parler.

- Ah non, Eloïse, tu ne vas pas...

Froncement de sourcils. Elle pose une main sur mon bras pour me faire taire, qu'elle retire aussitôt.

- Attends Etienne, laisse-moi finir. Je ne cherche pas à te trouver des excuses. Ce que je veux dire, c'est que de mon côté, j'aurais pu te faire part de mes doutes, te questionner. Si je t'avais dit ce que je ressentais, ce que je *pressentais*, tu m'aurais parlé non ? Je crois que j'ai joué à l'autruche. Que dans le fond je ne voulais pas savoir.

Je reste un moment sans rien dire, sans rien faire. Puis j'incline la tête pour assentir. C'est pas faux. Sans doute je lui aurais tout raconté alors. Au risque de la perdre ?

- Je ne veux pas que tu te reproches à *toi* ce que *moi* je n'ai pas eu le courage de faire. J'aurais dû, dès le départ, te parler de Carine, ne pas attendre que nous nous attachions l'un à l'autre toi et moi. Au départ c'est sciemment que je ne t'en ai pas parlé ; sans vouloir te vexer, c'était une partie de ma vie qui n'avait rien à voir avec toi.

- Qui ne me regardait pas ?

- Je ne l'aurais pas dit aussi crûment mais oui, l'idée est là. Après j'ai eu peur que tu apprennes l'existence de Carine et que tu mettes fin à notre histoire. Pourtant, à chaque fois

qu'on se voyait, je me disais : cette fois-ci je vais lui dire la vérité. Mais je ne trouvais jamais le courage. On passait de si bons moments ensemble, je n'avais pas le cran de tout bousiller. J'ai même essayé de t'écrire, plusieurs fois. Et à la dernière minute, je jetais la lettre. J'avais peur de te perdre. Et puis, je sais pas, je devais espérer que quelque chose arriverait qui empêcherait ce mariage. Un miracle.

Je lâche un rire amer. Eloïse me mitraille de son regard et les mots qu'elle balance sont autant de balles qui atteignent leur but.

- Et ben tu m'as perdue quand même non ? Je ne comprends pas trop ton raisonnement. Tu ne voulais pas me perdre et tu me lâches après m'avoir envoyé ton faire-part, qu'est-ce que ça changeait ? Pourquoi t'as pas eu le courage de me le dire que tu te mariais, les yeux dans les yeux ? Au moins la dernière fois qu'on s'est vu puisque de toutes façons tu savais que c'était fini toi et moi, qu'on ne se verrait plus ! Putain Etienne ! C'est pas possible d'être aussi... de se conduire comme ça !

Sa voix a trébuché. Je ne dis rien. Elle a tellement raison. J'ai soudain l'envie de me crucifier, qu'on me plante des clous partout pour que ça me fasse mal, que je paye en retour le mal que j'ai fait. Flagellez-moi, plantez-moi votre glaive dans la poitrine, arrachez-moi les cheveux, les ongles, jetez-moi des pierres, des grosses et des petites aussi, bien aiguës. Je me sens tellement minable.

- Je ne suis pas fier de moi tu sais. J'ai été lâche avec Carine, lâche avec toi, lâche sur toute la ligne.

- Tu vas pas te jeter du balcon, si ?

Ton sec, cassant. Elle plaisante ?... Non, elle ne plaisante pas.

- C'est fini ton numéro ? Je suis sensée faire quoi moi ? Te donner l'absolution, te bénir ? Vas en paix, je te pardonne ou une connerie dans le genre ?

Il m'a foutue en colère. Je n'aime pas qu'on s'auto-flagelle. *J'ai fait du mal* et vlan une volée de cordes à nœuds sur le dos, *Je suis un vilain garçon* et vlan une autre volée, *Pardonnez-moi mes péchés parce que moi j'ai du mal à le faire* et vlan et vlan et vlan ! Faut que ça se saigne ! Ah oui et après ? Ça fait du bien à qui ? Ça profite à qui ? Et je ne comprends vraiment pas qu'il ne m'ait pas lâché le morceau la dernière fois qu'on s'est vu.

Quand j'ai reçu ce maudit faire-part, je n'ai pas compris. Ça ne pouvait pas être possible, je ne pouvais pas avoir eu raison. J'ai dit à mon intuition de la fermer - cette conne la ramenait avec sa bouche en cul de poule "*Je t'avais pourtant avertie...*" - et d'aller voir plus loin si j'y étais et que si je n'y étais pas, qu'elle me cherche, merde !

J'aimais ce garçon. Oui je l'aimais Etienne. Je n'étais peut-être pas très expansive mais je l'aimais. D'accord, notre relation était épisodique mais je me disais que la distance ne facilitait rien non plus. Quand on se voit un week-end sur deux, parfois moins, ça n'est pas facile de nouer des liens qui se délient dès qu'on a le dos tourné ; à chaque fois il faut recommencer et quand on parvient à se sentir bien ensemble, c'est déjà le moment de se quitter.

J'espérais toujours que quelque chose déclencherait une fusion entre nous, une envie furieuse de vivre ensemble. Dans un autre sens, honnêtement je ne me sentais pas prête à faire le saut, à tout quitter pour aller m'installer à Paris avec lui. Toujours à cause de ce mystère en lui. C'était une corde qui m'aurait retenue, comme une chèvre qu'on empêche de brouter plus loin.

J'espérais aussi qu'il me le confierait enfin son secret, qu'il me dévoilerait sa part d'ombre. Je sais pas moi, un enfant adultérin, une fille qui s'accrochait à lui et dont lui

ne voulait plus, une vieille maîtresse dont il n'était pas ou plus amoureux, une tendance à aimer aller voir les putes... J'aurais voulu qu'il me dise tout, qu'il me fasse confiance et puis qu'il conclut en me disant que c'est moi qu'il aimait et qu'il voulait vivre avec moi. C'était pas compliqué. J'aurais bien vu une fin comme dans les contes de fée, le genre "Ils se marièrent, eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux très longtemps". Sauf que dans ce conte-là, c'est moi qui me suis tapé la pomme pourrie et une autre qui a gagné le beau prince et son cheval blanc.

Pourquoi il ne m'a rien dit ? Surtout au début. Ça n'était pourtant pas honteux cette histoire de fiançailles. Ça ne me regardait peut-être pas comme il m'a dit, mais ça me dépasse ce genre de cachotteries !

- Je vais faire du café. T'en veux ?

- Oui, je veux bien.

Bouger plutôt que de rester à côté de lui, à côté de lui que je giflerais volontiers. Pour avoir gâché sa vie, celle de Carine, la mienne, et d'autres peut-être.

*

Je l'ai foutue en rogne. Autant que je la laisse tranquille un moment. Je n'ai pas été au top sur ce coup-là. Je n'avais pas à revenir sur ma lâcheté. Faut regarder les choses en face, je lui ai dit ça pour qu'elle me dise "*Mais non, te tracasse pas, c'est du passé, t'as fais comme t'as pu, c'était sûrement pas facile pour toi non plus. Allez hop, je passe l'éponge !*". Et ben je peux toujours me broser.

Mais qu'est-ce que je pourrais lui dire ? Comment je dois me comporter pour la convaincre ? Je me sens lamentable. Il faut que je me ressaisisse. Ne pas perdre de vue non plus que je suis son patron. C'est vrai, j'ai complètement occulté cet aspect des choses. Elle n'est pas le genre à profiter de la

situation, là n'est pas la question. Ce que je ne veux pas, c'est qu'elle perde toute estime pour moi. Je ne le supporterai pas. Je dois me reprendre.

*

Je dois me calmer.

Le paquet de café est vide. Il y en a un autre dans ma petite réserve, que je vais chercher, que j'ouvre ; je verse deux grosses cuillères dans le filtre, remets de l'eau dans le réservoir, mets la cafetière en route. Tout le temps que j'accomplis ces gestes anodins, je respire calmement comme j'ai appris à le faire en séance de relaxation. Des trucs tout simples qui apprennent à se maîtriser, à canaliser ses angoisses. J'assiste à des cours depuis un an, après Richard et ma tentative de suicide ; c'est le psy qui m'a conseillé ça. Le bonbon qui rassure le soir avant d'aller se coucher dans le noir. Ça m'a aidée, ça m'aide encore.

Etienne n'est pas seulement mon ex, il est mon patron maintenant, je ne dois pas l'oublier. Il s'est mal comporté, incontestablement il a été lâche. Pour autant ça ne fait pas de lui un minable, un moins que rien. Nos actes nous identifient, d'accord, mais ça n'est qu'un acte. Bon, balèze celui-là.

Je dois tirer un trait sur cette histoire vieille de six ans maintenant. Pas question d'oublier mais apprendre à faire avec. Et ça ne doit surtout pas me démolir.

Je jette un œil en direction du balcon : Etienne est toujours accoudé, il n'a pas sauté dans le vide, c'est déjà ça, il ne regarde pas la Loire, à l'inclinaison de sa tête je vois qu'il ne regarde rien. Il ne doit plus savoir où il en est. Il avait l'air sincère tout à l'heure... Oui, je suis sûre de sa sincérité. Ça se voyait dans ses yeux. Si je m'écoutais, j'irais vers lui, je le prendrais dans mes bras et je

l'emmènerais dans mon lit. Oh oui, c'est de ça dont j'ai envie. Qu'on se retrouve au lit et qu'on oublie tout.

Mais pas de ça Lison ! N'oublie pas tes bonnes résolutions.

Le café est passé. Je sors deux tasses, du sucre, des petites cuillères et pose le tout sur un plateau. Il reste des parts de plusieurs gâteaux, je les rassemble sur une assiette.

Mon plateau en avant, je rejoins Etienne. Il a retrouvé une tête plus sereine. Ou bien il fait semblant.

- J'ai pensé que manger nous ferait du bien.

*

L'intermède nous a fait du bien, à elle comme à moi. Elle paraît plus sereine. Je l'aide à installer le plateau sur la table basse.

- J'aime beaucoup cet endroit, ton appartement, le balcon, la vue.

Eloïse a le don de transformer un endroit laid en quelque chose d'agréable, de chaleureux. Sur ce balcon en béton gris et sa rambarde blanche, elle a disposé côté porte-fenêtre un canapé, un fauteuil en osier, une table basse, des plantes vertes dont certaines s'accrochent à des tuteurs et courent le long du mur ; adossée à la rambarde, une petite table carrée et deux chaises de chaque côté, style bistrot. Un voile par ci, un tapis par là, un châle jeté comme une nappe, des petits lampions colorés, des pots peints de différentes couleurs et le ton est donné. Son appartement est aménagé avec le même esprit. On voit qu'elle a fait avec des moyens réduits au minimum. Tout à l'heure, j'ai reconnu deux ou trois meubles et des bibelots qu'elle avait à Tours, mais elle n'a manifestement pas emporté tout son mobilier avec elle. Quand ce Richard l'a quittée, elle a dû se retrouver complètement démunie, à tous points de vue. D'un coup je mesure ce qu'elle a enduré.

Je m'apprête à lui en parler quand elle reprend la parole :

- Tu comprends maintenant pourquoi je me sens bien ici ? Avec la Loire à mes pieds et ce balcon qui me permet de vivre un peu dehors, même quand il pleut. Je préfère vivre ici qu'en centre-ville. Il y a des jours même, on sent la mer.

Ses yeux brillent et un instant je retrouve l'Eloïse d'avant, toujours heureuse de vivre, heureuse de tout, facile à contenter, facile à vivre. Maintenant elle est souvent sur la défensive. Avec moi. Moins ces derniers temps, c'est vrai.

Je garde mes pensées pour moi et acquiesce.

- Ouais, moi aussi j'aimerais bien vivre ici et voir la Loire de mes fenêtres.

Et puis d'un coup je me tais, conscient du double sens de mes paroles. C'est pourtant vrai que j'aimerais vivre ici. Pour la Loire et pour Eloïse. Dans l'autre sens. Je souris gauchement et me sert du gâteau.

*

Le café me fait un bien fou. Les gâteaux aussi, plus que tout à l'heure, à la fin de la soirée. C'est souvent comme ça, on n'a plus faim quand arrivent les desserts. Maintenant, j'ai la fringale. Je n'ai plus ce poids sur l'estomac non plus.

Etienne aussi a l'air d'apprécier. Il est toujours gourmand, je le regarde se resservir pour la troisième fois du gâteau au chocolat et m'en amuse.

- Il est bon ?

- Hein ?

- Je parlais du gâteau au chocolat. Il est bon ?

- J'adore.

- Ouais, c'est bien ce que j'avais cru comprendre.

- C'est Françoise qui l'a fait, je reconnais ses gâteaux entre mille. Je m'en gave à chaque fois. Elle le sait et elle en fait presque rien que pour moi.

- Elle est sympa Françoise, je l'aime bien.

- Elle aussi elle t'aime bien. Ils sont beaucoup à bien t'aimer d'ailleurs. Moi ça ne m'étonne pas. Déjà à Tours, tout le monde t'aimait bien.

- Oh... tout le monde, faut rien exagérer.

- Si je te le dis...

- Bon d'accord.

*

Pourtant elle n'est pas vraiment jolie, rien d'extraordinaire je veux dire. Pas de longs cheveux blonds, pas d'yeux de biche, pas une silhouette de rêve, pas une élégance hors pair. Une fille ordinaire somme toute. C'est sa vitalité, sa façon de bouger, de sourire, d'être tout simplement qui séduit.

Quand on s'est rencontré dans cette boîte où elle venait d'être embauchée, elle m'avait d'abord paru banale, les premiers temps nous ne travaillions qu'occasionnellement ensemble, je la croisais, bonjour bonsoir, rien de plus, elle n'était pas mon genre.

Je l'ai remarquée plus tard. Sa démarche d'abord, alors que je la suivais dans un couloir ; pas une démarche sciemment chaloupée non, juste vive avec un petit balancement naturel et charmant des fesses. Je l'ai observée à la dérobade, quand elle bougeait, quand elle parlait, quand elle souriait, quand elle riait. Cette fille avait quelque chose qui me plaisait, sa sensualité à fleur de peau, sa façon de prononcer les mots, de toucher les choses. J'ai eu envie d'être une chose et qu'elle me touche moi aussi.

Un jour nos yeux se sont croisés, elle a froncé les sourcils mais une vibration nous a reliés, nous isolant un instant, avant qu'elle retourne à sa conversation avec un pitre dont je fus instantanément jaloux. Les jours suivants, je la guettais, je la cherchais, je provoquais nos rencontres, je m'arrangeais pour être sur son passage mais elle restait insaisissable. Peu de temps après, il y eut cette soirée chez un collègue.

Elle m'avait avoué plus tard ne pas avoir flashé tout de suite sur moi et qu'ensuite elle m'avait soigneusement évité.

- Parce que tu me trouvais laid ?

- Parce que je me méfie des beaux mecs. Moi je préfère ceux dont personne ne veut, ils sont plus fidèles, avait-t-elle répondu avec un grand sourire.

C'était faux, archi-faux : je verrai chez elle des photos, celles d'anciens petits amis me dirait-elle, et je constaterai qu'elle avait collectionné essentiellement des beaux mecs. Quand ils n'étaient pas beaux, ils avaient ce qu'on appelle une gueule. Je lui en avais fait la remarque et elle avait rétorqué que, justement, elle en avait trop connu.

Quand je dis collectionner, je n'emploie pas le mot à la légère. Elle papillonnait littéralement. Il y a avait une trentaine de photos.

- Je cherche l'homme de ma vie s'amusait-elle à dire. Ça m'oblige à faire beaucoup d'essais.

- Et à chaque fois tu les prends en photo ?

- Oui, j'aime bien. Ça me laisse des souvenirs.

- Et derrière, tu inscries le nom, la date de rencontre, la date de rupture, la note attribuée ?

- Non. Pas derrière les photos. J'ai un tableau Excel où je consigne toutes ces informations. Ça me permet d'en tirer des graphiques, des stat's...

A ma tête elle avait éclaté de rire.

J'ai guetté longtemps pour voir si ma photo allait rejoindre le club. Elle m'avait pourtant pris en photo mais jamais je ne vis ma bobine encadrée.

- Tu as toujours ta collection de photos ?

Elle me jette un regard, les yeux plissés.

*

Je le regarde, complètement éberluée. Il se souvient de ça ?

Une cousine, plus âgée que moi, m'avait donné sans le savoir cette idée amusante alors que je devais avoir onze ou douze ans et n'avais pas encore connu mon premier flirt : elle prenait ses amoureux en photo, encadrait la photo et l'accrochait sur un mur, dans sa chambre.

- Et quand tu as un nouvel amoureux, il ne fait pas la gueule ? lui avais-je demandé.

- Penses-tu, au contraire, il est fier, d'être le dernier il se figure être le meilleur.

Mais quand je demandais à la voir cette fameuse collection, elle s'arrangeait pour dévier la conversation. Un jour, bien longtemps après, alors qu'elle m'avait invitée à passer le week-end chez elle - elle habitait alors à Paris - profitant qu'elle soit descendue pour acheter des croissants, je m'étais glissée en douce dans sa chambre, curieuse d'y voir enfin La Collection : je m'attendais à ce que le mur soit recouvert de portraits mais qu'elle ne fut pas ma déception de constater, bien au contraire, que seules trois malheureuses photos y figuraient. A l'entendre, c'était un défilé permanent chez elle et je découvrais qu'elle était plus grande goule qu'autre chose. Ce jour-là, l'aura de ma cousine avait pris du plomb dans l'auréole.

Il n'empêchait que l'idée m'avait séduite et, dès mon premier amoureux, j'avais dégainé mon appareil photo. Simple flirt ou amant, je n'ai jamais connu un garçon qui trouve à y redire.

- Non, j'ai tout rangé dans un carton. Richard trouvait l'idée... déplaisante. Il voulait bien être en photo mais tout seul. Depuis, je n'ai pas eu le cœur de les ressortir. Je crois que c'est fini cette plaisanterie. La galerie d'exposition est définitivement fermée.

Etienne s'essuie les doigts, finit sa bouchée, me jette un petit coup d'œil en biais et je sais qu'il va me poser une question.

- A ce sujet, je peux te poser une question ?

Qu'est-ce que je disais ?!

- Vas-y, je t'écoute.

- Une question indiscreète.

- Et bien on verra si je te répons ou non.

- OK, je me lance alors. Avec Bruno...

J'attends. Et comme rien ne vient :

- Quoi "avec Bruno" ?

Il ouvre les mains.

- Et bien, vous...

- Couchez ensemble, c'est ça que tu veux savoir ?

Je souris devant sa mine déconfite.

- Vous allez l'air tellement complice...

Je suis sur le point de lui demander s'il est jaloux mais je me retiens à temps. Pas de familiarité, surtout dans ce domaine.

- Ne me dis pas que tu n'es pas au courant pour Bruno ?...

- Au courant de quoi ?

Je ne jurerais pas qu'il a pâli mais...

- T'es pas au courant ? Vraiment ?

- Ben... non. Au courant de quoi ? Vous êtes... ensemble ?

Là je ris franchement. Il a l'air si malheureux. J'ai vraiment envie de l'embrasser. Vraiment vraiment vraiment. Du calme ma pouliche. Je bois une gorgée de café, juste pour le faire mariner un peu. Et pour reprendre mes esprits.

- Mais non on n'est pas ensemble Bruno et moi. On est copains, c'est tout. Amis.

Et après un temps, j'ajoute :

- Bruno est homosexuel, ne me dis pas que je te l'apprends ?

- Bruno ?! Homosexuel ?!

Ah si, manifestement je lui apprends.

Il marque un temps, réfléchit.

- Eh bien si, tu me l'apprends.

- Et bien permets-moi de te dire que tu devais être le seul à ne pas le savoir m...

J'ai failli ajouter "mon amour", c'était à deux doigts. Et j'ai envie constamment d'avancer les mains et de le toucher. Il y a toujours cette onde entre nous qui vibre dur.

Je mords dans une part de gâteau amandes poire chocolat. Délicieux. Il faudra que j'en demande la recette.

- Tu veux encore du café ?

- Oui mais bouge pas, je vais aller en faire.

Je le laisse faire. Ça me rappelle nos petits-déjeuners, souvent tardifs. Il nous cuisinait des œufs avec du bacon, beurrant des tartines, pressait des oranges. Même quand on se voyait chez moi, c'est lui qui s'occupait des petits-déjeuners. Il adorait ça et moi aussi. Les petits-déjeuners, c'était nos repas préférés.

Il revient avec la cafetière pleine, surprend mon regard, me sourit. Je sais exactement à quoi il pense à cet instant.

*

- Tu te souviens de cette nuit qu'on a passé sur les bords de la Loire, quand on a pique-niqué le soir, dormi et que le matin on a pris notre petit-déjeu...

- Non.

- Non ?!... Tu ne t'en souviens pas ?!...

- Si mais j'ai pas envie de jouer au jeu des souvenirs avec toi.

*

Comment pourrais-je ne pas me souvenir ?

*

- Dis-moi, puisqu'on en est à déballer nos petites affaires, j'aimerais savoir... par rapport à Patrick.

- Oui, qu'est-ce que tu voudrais savoir ? Si on couche ensemble ?

Elle éclate de rire. Ça me fait un bien fou. On riait beaucoup tous les deux.

- Il est au courant pour... pour notre histoire ?

J'opine.

- De tout ?

- De tout oui.

- Vous êtes vraiment potes alors ?

- Ouais. Mais pour te dire la vérité, je ne lui ai parlé de toi que récemment. Quand on t'a recrutée en fait. Il fallait bien que je lui dise qui tu étais. Et encore plus récemment, je lui ai raconté la fin de l'histoire. Pendant la soirée chez Françoise en fait.

- Et ben dis donc, il s'en est passé des choses à cette soirée...

*

Ce soir-là, je ne m'étais pas senti à mon aise à devoir raconter cette partie de ma vie à Patrick. Cinq minutes plus tard, je ne m'étais pas senti plus à l'aise mais au moins maintenant était-il au courant. Il m'avait écouté sans intervenir et quand je m'étais tu, m'avait regardé toujours sans faire aucun commentaire. Je n'avais d'abord pas baissé les yeux et avais attendu. Mais comme il ne réagissait pas d'un poil, j'avais fini par baisser la tête. J'avais eu peur de la suite et opté pour une réaction plutôt qu'une absence de réaction : qu'il me fige de son mépris, qu'il me traite d'immonde crapaud, qu'il me postillonne ses injures, qu'il m'envoie un coup dans la gueule. Pas besoin pourtant. Besoin de personne pour manquer de salive, d'air, d'estime, d'aplomb, de superbe. Et ça il le savait Patrick.

Après un bon moment de silence, il m'avait tapé plusieurs fois sur l'épaule avant de me livrer son verdict.

- Tu la payes maintenant ta lâcheté hein ?

J'avais haussé une épaule. Ça c'était sûr, pour payer je payais et je pouvais dire que le crédit était lourd. Endetté à 70%.

- Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? Je veux dire, je le savais que tu voyais quelqu'un certains week-ends mais tu n'en as jamais parlé. Alors qu'elle comptait pour toi Eloïse. T'aurais pu te confier à moi.

- Je pense que j'avais honte...

- Honte de tromper Carine ?

- Oui, sans doute, mais surtout honte de... ma duplicité, de n'être clair avec personne. Et peut-être parce qu'à l'époque on ne se connaissait pas encore assez toi et moi. Peut-être aussi parce que... j'avais peur de te décevoir.

- Me décevoir ?!

- Ouais, t'es un mec droit dans ses bottes. Et moi j'avais l'impression d'être aussi tordu qu'un cep de vigne.

Patrick avait secoué la tête d'incrédulité, s'était marré puis m'avait passé un bras sur l'épaule.

- Pauvre andouille va. Allez viens, on va boire un petit coup ; à parler de vigne, tu m'as donné soif.

- Tu sais que j'ai de la chance de t'avoir mon poussin ?

- Ouais, on peut pas en dire autant de moi mais qu'est-ce que tu veux ? Chacun sa croix.

*

Eloïse m'a écouté sans m'interrompre.

- C'est un mec bien Patrick.

- Par rapport à moi tu veux dire ?

- Non, je ne comparais pas. Vous êtes différents.

J'aurais bien aimé qu'elle dise de moi que j'étais un mec bien.

- Vous n'avez pas eu d'enfant toi et Carine ?
- Non.
- Vous avez divorcé il y a longtemps ?
- On était encore à Paris, c'était juste avant que je vienne m'installer à Nantes. C'était aussi bien comme ça.

*

Nous restons un moment silencieux. Je finis ma tasse de café, la repose. Je garde la tête baissée, ça me sera plus facile de parler sans le regarder.

- Tu sais Etienne, je n'ai pas envie que nous soyons en guerre toi et moi. Tout d'abord parce que je travaille dans ta boîte. Et puis parce que l'eau a coulé sous les ponts comme on dit. L'histoire que j'ai vécue ici, tu n'y es pour rien. Je veux dire, le fait que je sois si... si...

Je penche la tête en arrière, l'appuie contre le dos du canapé, et cherche le bon mot ; je ne veux pas en faire des tonnes mais exprimer exactement ce que je ressens.

- Si blessée, voilà le mot que je cherchais. Je me sens blessée, convalescente mais encore blessée et loin d'être guérie. Mais c'est *mon* problème et en aucun cas le tien.

Je marque une pause.

- Après toi, j'ai connu d'autres hommes, tu t'en doutes. Je ne suis pas restée le cul par terre longtemps. Tu sais ce qu'on dit quand on tombe de cheval... et bien c'est vrai. J'ai enrichi ma collection.

Je souris d'un air polisson puis reprend mon sérieux.

- Je pense que je m'étourdissais. J'étais remontée à cheval et je tournais dans un manège. Et puis j'ai rencontré Richard. Et j'ai vraiment cru que c'était l'homme de ma vie. Pour que j'accepte de tout plaquer pour lui, fallait vraiment que j'y crois. Du coup, j'ai balayé tout ce qui avait précédé Richard, dont toi. Ça ne me semblait plus si grave.

Je lui jette un regard et souris furtivement.

- Je me trompais. Et j'ai su que je me trompais seulement quand je t'ai revu ce jour où je me suis présentée pour le poste. Jamais je n'aurais imaginé t'en vouloir à ce point. Ça m'a surprise moi-même cette réaction... Si je m'étais laissé aller, je t'aurais crevé les yeux.

*

Elle rit, je suis certain que c'est en partie pour masquer sa gêne.

*

- *Mais tout ça c'est du passé. C'est du passé.*

J'ai volontairement accentué ces dernières paroles. Etienne m'écoute attentivement, il doit savoir que j'ai encore quelque chose à sortir de ma musette. Ce que je vais dire maintenant est nécessaire, pour lui, pour moi, pour nous deux peut-être un jour.

- J'ai entendu ce que tu m'as dit. Je comprends ce que tu as vécu de ton côté. Je comprends que les choses n'ont pas dû être faciles pour toi. Ce qui ne change en rien ce que je pense de ton attitude. Tu as été lâche, on ne peut pas revenir là-dessus. Ça ne fait pas de toi *un* lâche. Voilà, c'est dit. On ne refait pas son passé, on ne répare pas les erreurs commises. On peut juste ne pas les renouveler. En commettre d'autres, d'accord, mais pas les mêmes. Sinon, ce ne sont plus des erreurs.

Je le regarde maintenant dans les yeux, je ne le quitte plus du regard, on est mes yeux dans ses yeux et on se reçoit cinq sur cinq.

- Mais je n'ai pas de leçon à te donner Etienne.

Je n'ai pas de leçon à lui donner, à lui ni à personne d'ailleurs. On fait tous des conneries, on se conduit tous mal à un moment ou à un autre de notre vie, on fait de la peine à

quelqu'un, on ne se comporte pas comme il faudrait. Parce qu'on a toutes les bonnes raisons du monde de le faire. Parce que c'est notre vie, parce qu'on fait le choix de dire non quand quelqu'un voudrait qu'on dise oui, parce qu'on n'aime pas quelqu'un qui vous aime et qu'on ne mesure pas le chagrin qu'on lui fait à le repousser. Moi aussi j'ai pu être lâche à certains moments de ma vie, avec des hommes à qui je ne disais pas franchement que je ne voulais plus les voir, auxquels je le laissais entendre sans le dire ouvertement. J'ai sûrement dû être méprisante avec certains. Quand on ne tient pas compte de l'autre, c'est bien du mépris non ? Bon d'accord, ça n'était jamais des gars que je voyais depuis longtemps, il n'y avait pas de lien comme il a pu y en avoir entre Etienne et moi. Ça n'empêche.

- Je n'ai pas de leçon à te donner. Je peux juste te parler de ce que moi j'ai vécu quand tu m'as lâchée. Des conséquences de ton acte. Je l'ai fait, on peut tourner cette page-là.

Je me lève et vais m'accouder à la rambarde. Je regarde au loin, la Loire, ses berges, un joggeur, tout petit d'ici, la circulation encore rare. Je suis perdue dans mes pensées. Etienne me rejoint et attend que je revienne de ma rêverie. Je lui souris brièvement avant de poursuivre.

- Je peux comprendre ce que tu as vécu de ton côté mais de là à ce que je te pardonne, à ce que j'évacue toute ma rancœur... Un jour peut-être. Mais pas tout de suite. Il faudra que le temps passe. Ce qui ne nous empêchera pas d'entretenir les meilleurs relations du monde n'est-ce-pas ?

*

Ses dernières paroles sont ironiques mais dénuées de méchanceté. Elle m'a ouvert son cœur. Qu'on se parle, c'est ce que je voulais. Je me sens mieux, tellement mieux.

- C'est bien que nous en ayons parlé ce soir. Ce matin je devrais dire. C'est bien d'avoir vidé chacun notre sac. Pour ma part, je me sens nettement mieux. Toi aussi hein ?

Pour la première fois depuis des années lumière, elle me sourit. Vraiment je veux dire, d'un vrai sourire, avec les yeux.

- Oui moi aussi, finalement je suis contente que nous ayons percé cet abcès. Tu as eu raison d'insister.

Mais tout de suite après, elle enchaîne :

- Ce qui ne veut pas dire que je suis prête à entamer une nouvelle histoire avec toi.

Je suis dans les montagnes russes : je grimpais, j'avais des frissons de peur et de plaisir, j'étais euphorique, grisé par la vitesse et alors qu'on arrive tout en haut, soudain la nacelle plonge dans le vide et mon cœur se décroche.

- Jamais *jamais* ou je peux espérer qu'un jour ?...

- Je ne sais pas Etienne. Franchement je ne sais pas.

Elle prend sa respiration, je tends les épaules.

- Imagine... imagine qu'on se... qu'on sorte de nouveau ensemble. Je ne pourrais pas ne pas me méfier, tu comprends ?

- Oui, ça je peux le comprendre. Ce sera à moi de te prouver que tu peux me faire confiance et ça ne se fera sans doute pas en quelques jours mais j'ai tout mon temps tu sais.

A dessein, j'ai employé le futur, elle ne cille pas. Elle regarde au loin. Elle a vraiment dû laisser tomber son armure pour me dire ce qui va suivre.

- Tu veux que je te dise ?

- Oui, dis-moi.

- Parfois j'aimerais passer une nuit avec toi.

Et avant de réaliser ce qu'elle vient de dire, parce qu'elle a senti un élan de tout mon corps vers le sien, elle enchaîne rapidement, sans me regarder :

- Mais ne te fais pas d'illusions, je te le dis tout de suite : ça n'arrivera pas. Je ne veux pas tout mélanger, je ne

perds pas de vue que tu es mon patron. Je n'aurais jamais dû te dire ça d'ailleurs, je sais pas ce qui m'a prise.

Je la fixe en plissant les yeux.

- OK. Et si je te vire ?

Elle tourne la tête comme si je l'avais giflée. Avant de comprendre que je plaisante et de se détendre. Elle fronce néanmoins les sourcils.

- Déconne pas avec ça Etienne, c'est pas drôle.

- Non t'as raison, je plaisantais mais c'était pas drôle. Ne t'inquiète pas Eloïse, je ferai toujours ce qu'il y a de mieux pour toi. Maintenant du moins. Je t'en fais la promesse solennelle.

*

Il est con de me dire des choses comme ça. Il m'a foutu les jetons !

*

Je me redresse, les mains appuyées sur le balcon pour solidifier mon aplomb, puis je me tourne pour la regarder droit dans les yeux et lui faire ma déclaration.

- Je te demande pardon Eloïse d'avoir été lâche. Je me suis mal conduit. Je n'ai jamais voulu te faire du mal et je t'en ai fait quand même. Je savais ce que je faisais. Mais tu l'as dit, on ne refait pas le passé. Te dire que je regrette ne change rien.

Je ne peux empêcher ma main de lui caresser la joue avant de prendre une de ses mèches et de la lui glisser derrière l'oreille. C'est un geste que je faisais souvent. Elle me laisse faire, frémit puis se crispe, je le perçois. Je n'insiste pas.

- Excuse-moi, ça a été plus fort que moi.

Elle se tient la bouche légèrement ouverte, respire plus vite et croise les bras autour d'elle ; ses yeux me fuient maintenant. Je vois bien que je la perturbe.

- Tu as froid ?

Elle secoue négativement la tête, d'un coup sec.

- J'ai encore quelque chose à te dire Eloïse.

Elle fronce imperceptiblement les sourcils. Je continue quand même. Elle devra entendre ce que j'ai à lui dire.

- Je pose ma candidature pour faire partie intégrante de ta vie. Je comprends que, pour l'instant, ce soit hors de question mais plus tard peut-être... Nous avons besoin de temps, enfin... surtout toi. Moi je suis là. Je t'attendrai.

- Je ne t'ai rien promis Etienne.

Elle se détache du balcon. La lumière ne tamise plus rien, je vois ses traits tirés, son teint pâle, ses cernes. Elle va me congédier, je sens le moment venir. Je hoche la tête et enchaîne avant qu'il soit trop tard.

- Je sais que tu ne m'as rien promis. Je t'attendrai quand même. Tu vois, je suis sûr que ma vie serait plus belle avec toi. Je l'ai toujours su. Je vais te laisser maintenant. Je te souhaite une bonne journée Eloïse, repose toi. Si tu veux m'appeler demain, tout à l'heure je veux dire, pour aller faire un tour, aller au ciné, à la mer ou ce que tu voudras, et bien... fais-le.

Et avant qu'elle ait le temps de l'esquiver, je me penche vers elle pour poser sur ses lèvres un baiser léger, un baiser volé, un baiser de paix et je m'en vais sans me retourner.

s o m m a i r e

<i>Etienne, Patrick, la candidature.....</i>	2
<i>Etienne, Françoise, l'avant entretien.....</i>	13
<i>Eloïse, Etienne, Patrick, l'entretien.....</i>	17
<i>Eloïse, Alban, Patrick, Etienne, les débuts.....</i>	33
<i>Eloïse, Etienne, le pot.....</i>	47
<i>Etienne, Françoise, la réconciliation.....</i>	55
<i>Françoise, Eloïse, le shopping.....</i>	61
<i>Eloïse, Etienne et les autres chez Françoise.....</i>	67
<i>Etienne, Eloïse, la rencontre imprévue.....</i>	79
<i>Eloïse, Etienne et les autres à la soirée.....</i>	94
<i>Eloïse et Etienne.....</i>	107